

Master en fondements et pratiques de la durabilité

Le paradoxe climatique : les stratégies d'évitement de notre cerveau pour ne pas penser au changement climatique

Cas d'étude comparative de la population lausannoise et sédunoise

Alixia Jolliet

Sous la direction du Prof. Dominique Bourg
L'expert : l'assistant doctorant Gabriel Salerno



Ce travail n'a pas été rédigé en vue d'une publication, d'une édition ou diffusion. Son format et tout ou partie de son contenu répondent donc à cet état de fait. Les contenus n'engagent pas l'Université de Lausanne. Ce travail n'en est pas moins soumis aux règles sur le droit d'auteur. A ce titre, les citations tirées du présent mémoire ne sont autorisées que dans la mesure où la source et le nom de l'auteur·e sont clairement cités. La loi fédérale sur le droit d'auteur est en outre applicable.

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de mémoire, le professeur Dominique Bourg ainsi que Delphine Riand pour son aide précieuse lors de la recherche de participants du côté de Sion ainsi que Mathias Aguilar lors de la mise en page de ce mémoire. Enfin, je remercie toutes les personnes qui m'ont soutenues durant l'écriture de ce mémoire.

*« Sans la rationalité sociale, la rationalité scientifique reste vide,
sans la rationalité scientifique, la rationalité sociale reste aveugle »*

Ulrich Bech *in* Une société du risque

Table des matières

INTRODUCTION.....	7
PROBLÉMATIQUE	9
LES MUTATIONS DE LA NOTION DE RISQUE.....	10
UNE SOCIÉTÉ DU RISQUE (ULRICH BECK).....	15
CHAPITRE 1 : LES PERCEPTIONS DU RISQUE.....	18
LA THÉORIE DES PERSPECTIVES DE DANIEL KAHNEMAN ET AMOS TVERSKY	18
LE PARADIGME PSYCHOMÉTRIQUE DE PAUL SLOVIC.....	21
LA THÉORIE CULTURALISTE DE MARY DOUGLAS	23
LE RÔLE DES ÉMOTIONS, DE L’AFFECT ET DES IMAGES	26
NORMALISATION DU RISQUE ET « CONSTRUCTION DE L’INNOCENCE »	32
REPRÉSENTATIONS SOCIALES DU RISQUE CLIMATIQUE.....	34
RENFORCER LA REPRÉSENTATION SPATIALE ET TEMPORELLE DU CHANGEMENT CLIMATIQUE.....	40
LE RÔLE DE L’EXPÉRIENCE DIRECTE DU PHÉNOMÈNE CLIMATIQUE	41
LE RÔLE DES VALEURS : L’APPORT DE LA CULTURAL COGNITION	42
CHAPITRE 2 : LES 7 BARRIÈRES PSYCHOLOGIQUES SELON ROBERT GIFFORD.....	50
BIAIS COGNITIFS	50
<i>L’ignorance.....</i>	<i>50</i>
<i>Les deux cerveaux</i>	<i>51</i>
<i>Une incertitude certaine : le paradoxe de précision.....</i>	<i>53</i>
<i>Le biais d’optimisme.....</i>	<i>56</i>
<i>Une vulnérabilité cognitive qui masque les risques</i>	<i>59</i>
IDÉOLOGIES : IL SERA TOUJOURS TEMPS D’AGIR QUAND IL SERA TROP TARD.....	62
<i>Différentes visions du monde</i>	<i>63</i>
<i>La justification du statu quo.....</i>	<i>64</i>
JUGÉS PAR NOS PAIRS	65
<i>La conformité sociale : le poids des normes.....</i>	<i>65</i>
<i>L’effet témoin.....</i>	<i>67</i>
<i>Les impératifs moraux : le concept d’intention (S. Gardiner).....</i>	<i>67</i>
<i>L’iniquité perçue.....</i>	<i>69</i>
COÛTS IRRÉCUPÉRABLES.....	70

<i>La dissonance cognitive</i>	70
<i>La distance psychologique du changement climatique</i>	72
MÉFIANCE	74
<i>La fiabilité du communicant</i>	74
<i>L'organisation sociale du déni</i>	75
LES RISQUES PERÇUS	78
<i>Le pouvoir des mots</i>	79
BIAIS COMPORTEMENTAUX	80
<i>Biais de l'action unique (E.U Weber)</i>	80
<i>L'effet rebond</i>	80
<i>Le modèle de l'intérêt collectif</i>	81
RÉSUMÉ	82
CHAPITRE 3 : ZOOM DU CÔTÉ DES LAUSANNOIS ET DES SÉDUNOIS	83
LE CHANGEMENT CLIMATIQUE EN SUISSE ET SES CONSÉQUENCES	83
MÉTHODOLOGIE	83
QUESTIONS DE RECHERCHE	85
MATÉRIEL ET PROCÉDURE	86
GUIDE DE L'ENTRETIEN	86
PARTICIPANTS	88
RÉSULTATS	90
DISCUSSION	97
LIMITES RENCONTRÉES	100
CHAPITRE 4 : VERS UNE COMMUNICATION EFFICACE DU CHANGEMENT CLIMATIQUE	101
SURMONTER LES BARRIÈRES PSYCHOLOGIQUES	102
REPLACER LE CHANGEMENT CLIMATIQUE ICI ET MAINTENANT	103
CONCLUSION	104
BIBLIOGRAPHIE	106
ANNEXES	118

Introduction

Longtemps, nous nous sommes cachés derrière l' « Autre » pour justifier notre distance face aux problèmes mondiaux. Que ce soit la guerre, la pauvreté, la discrimination ou la migration, nous avons toujours répondu à la souffrance, à la misère, à la violence causée par les hommes à d'autres hommes en recourant à la catégorie de l' « Autre » - les Juifs, les Noirs, les femmes, les demandeurs d'asiles etc... (Beck, 2008). Il y avait d'un côté les catastrophes et les drames du monde et de l'autre, il y avait les quatre murs de notre chez nous – *frontières réelles et symboliques derrière lesquelles pouvaient se retrancher ceux qui en apparence n'étaient pas concernés* (Beck, 2008, Avant-propos). Bien sûr, tout ceci continue d'exister. Toutefois, l'évènement de Tchernobyl a sonné le glas des frontières et de l' « autre ». Pour Beck, il s'agit de la nouvelle force culturelle et politique des nouveaux risques liés à la technologie. Leur pouvoir est le pouvoir de mettre à bas les zones de protection et toutes les différenciations de l'âge moderne. Entrés dans un monde rempli de menaces géopolitiques, économiques et sanitaires, le changement climatique pourrait bien être le défi le plus redoutable du XXI^{ème} siècle. Les mesures à entreprendre doivent être à la hauteur du défi, ce qui implique de repenser en profondeur nos systèmes sociaux, nos systèmes économiques, nos technologies énergétiques, notre utilisation personnelle et collective de l'énergie et nos habitudes de consommation. L'ampleur de ces changements semble si grande qu'elle nous submerge. Le sentiment que nous, en tant que citoyens, consommateurs, voire décideurs locaux ou nationaux, ne pouvons pas faire grand-chose nous immobilise et empêche la mise en œuvre d'initiatives qui, combinées et multipliées par des millions d'initiateurs potentiels, seraient à la hauteur du défi (Weber, 2015). Bien que les pays industrialisés soient de mieux en mieux et de plus en plus informés de l'urgence à agir, une forme d'apathie semble ainsi régner auprès des décideurs et de la société civile dans son ensemble. Mais alors, **par quels leviers peut-on reconnaître une réalité dangereuse sans agir ?** L'exemple du changement climatique est saillant et soulève de nombreux défis, à la fois chez les spécialistes du climat mais aussi dans les disciplines des sciences humaines, de la psychologie, de la science politique, de la communication et des sciences sociales.

Le défi des climatologues est double puisqu'ils doivent expliquer aux non-spécialistes les risques et les incertitudes entourant les changements potentiels au cours des prochaines années, décennie et siècles. En outre, la communication sur le climat est confrontée à de nouveaux défis

à mesure que les évaluations des changements liés au climat sont confrontées plus explicitement à l'incertitude et adoptent des approches fondées sur les risques pour évaluer les impacts. Compte tenu de son importance cruciale, la compréhension de la science du climat par le public mérite la science des communications la plus solide pour transmettre les implications pratiques des processus physiques, biologiques et sociaux vastes, complexes et incertains (Pidgeon, 2011).

Le défi des disciplines issues des sciences humaines réside dans la compréhension des comportements, de l'engagement, des croyances et des attitudes des individus face au risque climatique. Étant donné que le changement climatique ne dit rien à nos sens, l'évaluation du risque est sujette à de nombreux biais. Au niveau individuel, elle est étroitement liée à la représentation de l'aptitude à y faire face. Si les personnes évaluent le risque comme important, mais leur aptitude à y faire face comme faible, elles peuvent se réfugier dans le déni ou le fatalisme. Cela peut avoir une influence sur leur engagement dans des actions d'adaptation (Guillemot et al., 2014, p.5). Au niveau collectif, la relation entre la perception du risque et la mise en œuvre de stratégies est souvent influencée par l'inertie ou une culture du déni des risques, des phénomènes bien connus en politique publique (Adger et al., 2009). L'étude et la compréhension des barrières psychologiques est ainsi le défi des sciences humaines, ceci dans le but de trouver les meilleures formes de communication pour des actions individuelles et collectives soutenues et efficaces.

Problématique

Depuis plus de trois décennies, les scientifiques tirent la sonnette d'alarme sur la menace que pèse le changement climatique sur nos vies. La relation entre les activités anthropiques et le changement climatique ainsi que l'évaluation de ses conséquences potentielles remontent à près de 200 ans. C'est en 1827 que le scientifique Jean-Baptiste Fourier évoque pour la première fois l'effet de serre et le lien entre le réchauffement climatique et l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre. Toutefois, ce n'est qu'en 1988, année la plus chaude depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, que le changement climatique devient un problème public important. James Hansen, alors directeur du *Goddard Institute for Space Studies* de la NASA, témoigne devant le Congrès américain que l'effet de serre a été détecté et qu'il modifie notre climat *maintenant*. Ce témoignage se retrouve à la une de l'actualité du monde entier (Leiserowitz, 2007). Dès lors, de nombreux sondages ont révélés que les grandes puissances étaient de plus en plus conscientes et préoccupées par le changement climatique. Toutefois, si la prise de conscience du problème est une condition *sine qua non* pour motiver une réponse individuelle ou collective, elle demeure insuffisante.

Entre-temps, des recherches en sciences sociales et humaines ont démontré que la perception des risques est un élément essentiel des réponses publiques et sociales aux dangers (Leiserowitz, 2007). Ainsi, clarifier et comprendre le point de vue des profanes¹ est une étape cruciale dans la caractérisation de la construction sociale du changement climatique. L'étude et la compréhension des perceptions, de l'opinion public et des comportements sont déterminantes dans l'orientation des politiques d'atténuation et d'adaptation face au changement climatique. En effet, l'opinion publique est cruciale car elle oriente le contexte sociopolitique dans lequel évolue les décideurs. Elle peut forcer ou alors limiter l'action politique, économique et sociale à faire face à des risques particuliers (Leiserowitz, 2007). Le soutien ou l'opposition aux politiques climatiques sera alors fortement influencé par les perceptions des risques et des dangers liés au changement climatique par le public. Afin de réussir à atténuer les effets du changement climatique ou à s'adapter à ceux-ci, il faudra également modifier le comportement de milliards d'êtres humains qui chaque jour font des choix individuels qui, collectivement, ont

¹ J'emploie ici le terme profane pour désigner tous les individus qui ne sont pas experts ou scientifique de la question climatique. Ce terme comprend les citoyens ainsi que les gestionnaires et les décideurs politique.

un impact sur le climat et la Terre. Ce mémoire s'intéresse donc aux différentes perceptions du risque ainsi qu'à nos barrières psychologiques qui ralentissent notre passage à l'action.

Les mutations de la notion de risque

Aujourd'hui, la question du risque sous différentes formes est l'une des premières préoccupations de nos sociétés contemporaines² (Le Breton, 2012). A l'instar de différents auteurs tels que Slovic (1992), Douglas (1983), Wildavsky (1983) ou Beck (2008), le risque est un vecteur essentiel de la construction sociale de la réalité (Douglas, 2002, p.17).

Naviguant successivement entre les institutions et la psyché humaine, le risque fabrique des alertes nécessaires pour assurer le sentiment de sécurité et renouvelle les peurs de la société. Les zones, aujourd'hui délimitées par la technologie et l'environnement, sont les cibles de prédilection de cette construction. *La figure de l'expert assure ainsi le lien entre le politique et l'opinion publique, surfant sur un territoire flottant, en permanente actualisation* (Douglas, 2002, p.17).

Toutefois, depuis une vingtaine d'années, la confiance envers le monde physique s'est détériorée. Autrefois source de sécurité, la science et la technologie font aujourd'hui l'objet de doute (Douglas, 1983, p.10). La crise sociale et culturelle amorcée dans les années 1980³ a engendré un climat d'incertitude où le souci de sécurité a pris une dimension politique considérable, se transformant même en idéologie sécuritaire (Le Breton, 2012, p.57). Le libéralisme économique va de pair avec un sentiment croissant de vulnérabilité. En effet, nos modes de vie et d'organisation amplifient et diversifient les risques. Nos comportements les plus anodins, dans la mesure où ils sont liés à des technologies, impactent sur l'environnement et donc sur la qualité du monde présent et à venir (Le Breton, 2012). Nul n'échappe à sa contribution, même minimale, en prenant sa voiture, en allumant son ordinateur ou son

² Dans ce mémoire, je m'intéresse uniquement aux pays industrialisés du Nord et plus particulièrement aux pays d'Europe. Les disparités, en termes de niveau d'information et de sensibilisation à la question climatique sont trop importantes pour faire des généralités. Pour plus de détail, se référer au *Pew Global Attitudes Survey* de 2006.

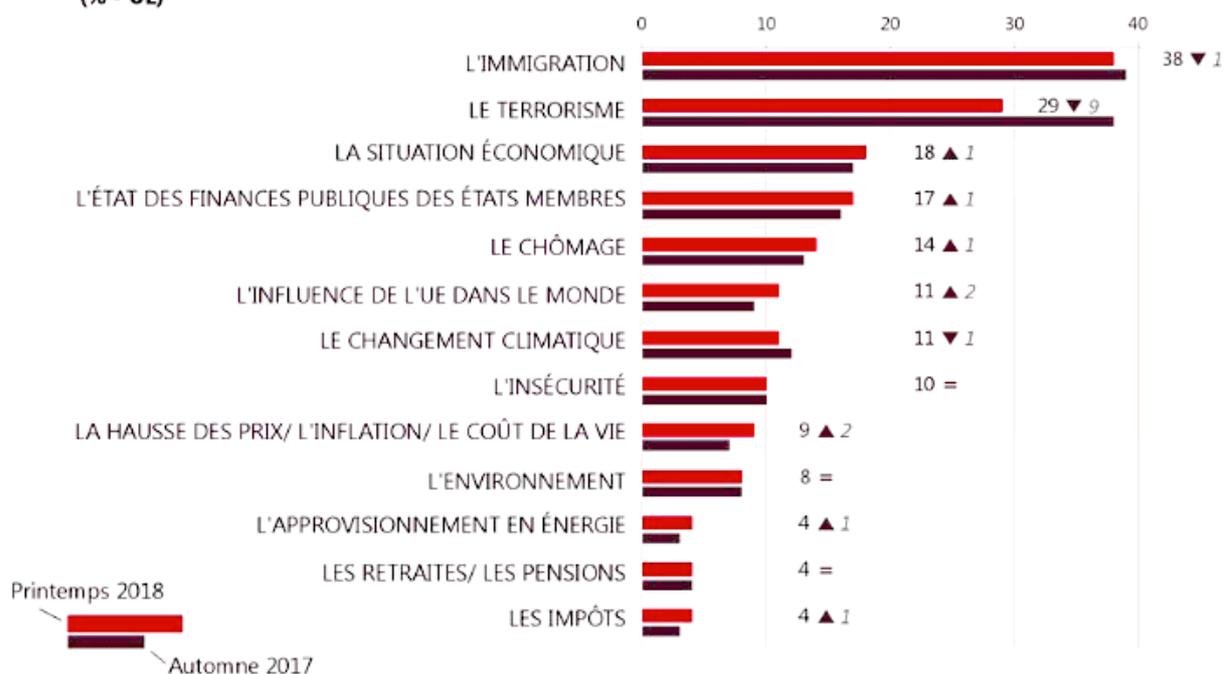
³ Je fais référence ici au basculement de paradigme où les années 80 ferment le temps de la contestation et où le néolibéralisme s'impose comme nouveau paradigme économique avec comme sentiment qu'il n'y a plus d'autre monde possible et qu'il faut donc s'en contenter (Libération, 13.01.2014).

téléphone portable. Malgré la connaissance de ces multiples dangers, la difficulté à modifier nos conditions d'existence amène à repousser toute solution ou alors à établir des compromis visant à définir, au niveau national et international, des seuils acceptables de nocivité. Il ne s'agit aucunement de mettre fin aux risques pour les générations futures (Le Breton, 2012, p.59). Cela s'apparente à une façon de fermer les yeux sur le danger en renvoyant sa résolution à plus tard, à ces mêmes générations futures. *Il sera toujours temps d'agir quand il sera trop tard* (Le Breton, 2012, p.60).

Pour Beck, aux sociétés de classe s'est ajouté des sociétés du risque. L'enjeu des sociétés de classe, au-delà des barrières de classes, est la satisfaction visible de besoins matériels. C'est la faim et la surabondance, le pouvoir et l'impuissance qui s'y affrontent (Beck, 2008).

En résumé, selon Beck, les certitudes des sociétés de classes sont les certitudes d'une culture de la *visibilité*. Or, ce sont justement ces évidences du tangible qui disparaissent dans les sociétés du risque. L'invisibilité, ou du moins l'aspect imperceptible des nouveaux risques, permet de justifier la nécessité de remédier aux problèmes tangibles. Il n'y a alors rien d'étonnant à ce que l'immigration, le terrorisme ou encore la situation économique se retrouvent en pole position des principales préoccupations des citoyens en Europe (figure 1).

QA5 A votre avis, quels sont les deux problèmes les plus importants auxquels doit faire face l'UE actuellement ?
(% - UE)



4

Figure 1: Baromètre de la Commission Européenne sur les préoccupations des citoyens européens en 2018

⁴ <http://ec.europa.eu/commfrontoffice/publicopinion/index.cfm/ResultDoc/download/DocumentKy/83549>

	2018	2017	2016	2015	2014	2013	2012	2011	2010	2009
AVS / prévoyance vieillesse	45%	44%	28%	38%	37%	29%	36%	27%	45%	36%
Santé / caisses- maladie	41%	26%	21%	22%	23%	21%	30%	30%	41%	36%
Étrangers	37%	35%	36%	43%	40%	37%	37%	36%	31%	23%
Réfugiés / demandeurs d'asile	31%	19%	26%	35%	26%	28%	32%	21%	19%	17%
Protection de l'environnement	23%	16%	13%	15%	16%	16%	18%	16%	18%	17%

5

Figure 2: Baromètre du Crédit Suisse sur les cinq principales préoccupations des citoyens suisses.

En vertu des rapports de force et des critères en vigueur, dans la superposition et la concurrence entre situations problématiques de la société de classes, de la société industrielle et de la société de marché d'une part, et les problèmes de la société du risque d'autre part, c'est nécessairement la logique de la production de richesses qui gagne – et c'est justement pour cela que la société du risque finit par l'emporter (Beck, 2008, p.81-82). Les lacunes liées à la perception que l'on a des risques ne remet pas en cause l'évidence de leur réalité et de leurs effets. Ainsi, les risques dont on nie l'existence prospèrent particulièrement vite et bien. L'exemple du risque climatique est criant où, en dépit de la gravité actuelle de la situation en matière de climat et d'environnement, les nombreuses conférences internationales sur le climat n'aboutissent qu'à des décisions dérisoires, maintenant un niveau croissant d'atteinte à l'environnement (Le Breton, 2012). Le capitalisme, en donnant une valeur marchande à toute chose, rend universelle l'exploitation écologique. Pour Ulrich Beck, nous sommes donc désormais dans une « société de risque ». *La mondialisation rend les sociétés inégales au plan des conditions d'existence, mais solidaires en matière de risque, même si de criantes inégalités demeurent dans l'exposition aux dangers* (Le Breton, 2012, p.62). Les catastrophes naturelles et/ou technologiques frappent en aveugle, rétablissant la parité entre riches et pauvres, même si

⁵ <https://www.credit-suisse.com/corporate/fr/articles/media-releases/credit-suisse-worry-barometer-2018--retirement-provision-is-the--201812.html>

les premiers sont davantage en mesure de reprendre le fil de leur existence préexistante sans trop de dommage. L'expansion des risques liés à la modernisation – menaces portant sur la nature, l'alimentation, la santé etc... - s'accompagnent d'une relativisation des différences et des barrières sociales (Beck, 2008, p.65). La société du risque est caractéristique d'une époque sociale où se forge une *solidarité dans la peur*, laquelle devient une force politique (Beck, 2008, p.90). Pour Beck, nous sommes désormais les membres d'une « communauté mondiale du risque » où le monde est immergé dans la même fragilité et la même communauté de destin. Avec le changement climatique, le statut de risque mute pour relever désormais du « glocal », il enchevêtre le lointain et le proche, le global et le local. Pour Le Breton, nos sociétés sont entrées dans l'inconcevable et l'incertitude. Lors d'une allocution du Nouvel An de 2011 de la Présidente de la Confédération Micheline Calmy-Rey, cette dernière exprime les enjeux liés à ces nouveaux risques :

« Je sais que la modestie et l'autocritique sont des vertus typiquement suisses. Cependant, pour l'année prochaine, je vous souhaite à toutes et tous un peu plus de conscience de notre valeur et de confiance en nous. Nous risquons bien d'en avoir besoin. Car la globalisation de l'économie, des technologies, des communications et des transports a créé une série de risques à une échelle inconnue jusqu'ici : pauvreté, instabilité des marchés financiers, changements environnementaux et climatiques, terrorisme, pressions migratoires. Ces risques sont liés, ils dépassent les frontières nationales.

Le monde est devenu plus petit. C'est un fait et je peux très bien comprendre que cela puisse nous faire peur. Reste que se cacher derrière nos montagnes n'est pas une solution. La Suisse n'est pas une île. Nous devons bien sûr nous saisir de questions importantes comme celle du chômage, de la sécurité ou de la protection de notre environnement, mais ces questions doivent aussi être abordées en collaboration avec les autres États et la communauté internationale. Ce monde globalisé ouvre des opportunités formidables, mais il engendre aussi des peurs et des appréhensions. Je les prends au sérieux. [...] La Suisse est belle. Prenons en soin » (www.admin.ch).

Ce discours rend compte des enjeux actuelles et l'on peut alors se demander pourquoi des actions concrètes mettent autant de temps à être mises en œuvre. De nombreuses raisons seront abordées dans ce mémoire.

Une société du risque (Ulrich Beck)

Si le risque est inhérent à la condition humaine elle-même, il a connu de profondes mutations durant les dernières décennies. En 1986, Ulrich Beck amenait déjà des éléments permettant de comprendre que des changements fondamentaux avaient lieu également au niveau des dynamiques spatio-temporelles des risques (Bourg et al, 2017). Il caractérise les risques contemporains comme étant produits par l'Homme, qui ne sont, de surcroît, plus liés à notre incapacité à contrôler notre environnement naturel, mais au contraire, liés à un excès technologique (Beck, 2008). Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, nous n'avons cessé de croître notre sécurité et notre vigilance. Pourtant, l'amélioration de nos conditions d'existence⁶ a mis la question du risque au cœur de nos sociétés et de l'existence individuelle (Le Breton, 2012, p.55). Le caractère de plus en plus individualiste dans nos sociétés détache l'acteur des anciennes solidarités et le rend plus isolé et marqué par un sentiment accru de fragilité. De plus, à la différence des risques encourus autrefois, ceux qui traversent nos sociétés aujourd'hui engagent désormais la planète entière et les conditions d'existence des générations à venir, et cela, en toute connaissance de cause. Les risques ont changé de nature et de statut mais n'ont pas disparu. Ces dernières années ont effectivement permis de faire apparaître des types de risques inconnus jusqu'alors tels que ceux supposés liés aux OGM ou ceux consécutifs au changement climatique. Hormis leur origine anthropique comme première caractéristique commune, ces nouveaux risques ont pour dénominateur commun de participer au monde de l'incertitude et de donner lieu à des controverses scientifiques et politiques (Godard, 2002). Pour de nombreux auteurs, comme Ulrich Beck ou Jean-Pierre Dupuy, les méthodes et les catégories cognitives héritées des sciences et de la philosophie classique ne seraient plus adaptées pour penser les risques actuels (Raude, 2007).

Une différenciation s'est faite entre le risque et l'incertitude au cours du XX^{ème} siècle⁷. Bien que leur domaine sémantique se recouvre, il serait incorrect de leur attribuer des sens équivalents. *Le risque est une incertitude quantifiée, il témoigne d'un danger potentiel susceptible de naître d'un évènement ou d'un concours de circonstances, mais il n'est qu'une éventualité, il peut ne pas se produire dans une situation envisagée. Des statistiques mettent en*

⁶ Ici, je ne parle pas de l'humanité tout entière mais bien des individus issus des pays industrialisés.

⁷ On doit cette distinction formelle entre les situations « risquées » et les situations « incertaines » à l'économiste Frank Knight dans son ouvrage *Risk, uncertainty and profit* de 1921.

évidence ses probabilités d'occurrence. Il est une mesure de l'incertitude. L'incertitude diffère de cette acceptation puisqu'elle traduit justement une absence radicale de connaissance à son propos (Le Breton, 2012, p.3-4). Dans une situation risquée, les prévisions sont donc déterminées objectivement à travers des probabilités liées à la modélisation d'une situation tandis que dans une situation incertaine, les prévisions ne peuvent être probabilisables objectivement (Kermisch, 2010).

Les risques qui sont actuellement au cœur de nos préoccupations sont de plus en plus fréquemment des risques qui ne sont ni tangibles ni visibles pour les personnes qui y sont exposées (Beck, 2008, p.49). Les experts scientifiques font alors face à des difficultés pour estimer et identifier ces nouveaux risques liés à la modernisation car ils sont soumis aux limites et aux approximations des instruments de mesures et des modèles théoriques qu'ils mobilisent (Raude, 2007). Le changement climatique fait la part belle à ce nouveau type de risque étant un processus lent, cumulatif et en grande partie invisible, il ne peut être expérimenté directement (Weber, 2010).

Toutefois, l'absence de connaissances pour qualifier un phénomène dangereux n'enlève pas la possibilité d'être considéré comme un risque pour soi ou pour la société. Dès les années 50, une pléthore de travaux en sciences sociales ont cherché à comprendre et à modéliser les comportements et les attitudes des individus et des communautés en situation de risque ou d'incertitude. Amorcé en premier lieu en Amérique du Nord puis en Europe, les recherches sur l'évaluation et l'acceptabilité sociale des risques sanitaires et environnementaux ont émergé suite à l'échec de nombreuses politiques de prévention des risques (Raude, 2007). Ce nouveau domaine de recherche n'est autre que la « perception du risque », expression proposée par la Royal Society qui définit cette notion comme étant *l'ensemble des croyances, des attitudes, des jugements et des sentiments, mais aussi des valeurs socioculturelles et des dispositions que les individus adoptent à l'égard des dangers et de leurs bénéfices éventuels*. Les travaux issus de ce nouveau domaine de recherche ont permis d'isoler les déterminants psychologiques, sociaux et culturels qui tendent à structurer de manière systématique la perception du risque. Ces derniers mettent en exergue l'influence considérable que le risque perçu a sur les comportements individuels face au risque mais surtout sur l'action des organisations privées et publiques. De plus, ces travaux permettent de remettre en question l'idée d'une objectivité du risque, à laquelle les experts auraient accès, à la différence des profanes, présumés irrationnels (Préface Bourg *in* Kermisch, 2010).

Les divergences entre experts et profanes ne tiennent pas à un manque d'intelligence ou de recul des seconds mais à des préoccupations d'un autre ordre. En effet, chaque type

d'organisation sociale isole dans la série des risques potentiels, ceux auxquels il est sensible. Ces mondes sociaux ont des valeurs différentes, où chacun développe une logique spécifique d'identification et de relation aux risques (Adams, 1995 dans Le Breton, 2012, p. 44). De plus, selon les experts, lorsqu'un risque particulier est objectivement vérifiable, à l'instar du changement climatique, la divergence d'opinion qui s'ensuit entre l'expert et le grand public doit être orientée dans une seule direction : le grand public doit être informé des faits et le message scientifique doit être clairement affiché (Douglas, 2002, p.17). L'expertise scientifique affirme donner une évaluation « objective », « réaliste » d'un péril tangible et mesurable et dont l'occurrence répond à des probabilités établies. La prétention qu'ont les sciences, par souci de rationalité, à informer objectivement de l'intensité d'un risque est de plus en plus remise en cause. D'abord parce qu'elle repose sur une juxtaposition d'hypothèses spéculatives et se traduit principalement dans le cadre d'énoncés de probabilités difficilement observables. Ensuite parce qu'il faut avoir adopté une perspective qui intègre des critères de valeur pour pouvoir parler des risques de façon convaincante (Beck, 2008, p.53). Enracinée dans une rationalité technocratique, elle ne prend pas en compte les conditions sociales et culturelles menacées (Le Breton, 2012, p.43). Un abîme sépare ainsi la perception (qui va à l'intérieur de la psyché) des faits physiques (qui existent en dehors) propre à un risque (Douglas, 2002, p.17). C'est pourquoi, bien que la science du climat ait apporté de plus en plus de preuves quant aux impacts du changement climatique, il convient dès lors de passer le flambeau aux sciences humaines dans la manière de communiquer les résultats scientifiques, en prenant en compte la perception du risque par le public. S'interroger sur ce que le public perçoit comme un risque, pourquoi il le perçoit ainsi et comment il se comporte par la suite sont, dès lors, des questions vitales pour les décideurs qui tentent de faire face au changement climatique (Leiserowitz, 2007).

Chapitre 1 : Les perceptions du risque

Dans le cadre de ce premier chapitre, nous allons nous intéresser à la théorie des perspectives de Daniel Kahneman et Amos Tversky ainsi qu'à deux paradigmes clés de la perception du risque à savoir le paradigme psychométrique, dont le chef de file est le chercheur Paul Slovic et l'approche culturaliste du risque, amorcée par l'anthropologue Mary Douglas. Ces trois paradigmes sont une réponse aux limites de la théorie économique néo-classique de l'utilité espérée dans les situations à risques qui suggère qu'une option est évaluée non plus par rapport à ses conséquences mais en fonction de l'utilité de ses conséquences. En d'autres termes, le modèle de l'utilité espérée⁸ suppose un individu rationnel (autonome et calculateur) qui cherche à maximiser certaines valeurs d'utilité ou de satisfaction. Il s'agit d'un modèle axiomatique de choix rationnel qui prolonge, dans le contexte de choix risqués, le modèle de *l'homo œconomicus*, bien connu dans le contexte des choix en situation de certitude (Martinez, 2010). Ce modèle et ses réajustements ont largement dominé la théorie sociale du risque jusque dans les années 80. Puis, des travaux en psychologie expérimentale ont démontré que les individus, confrontés à l'incertitude, transgressaient systématiquement l'ensemble des principes normatifs retenus par les théories néo-classiques (Raude, 2007).

La théorie des perspectives de Daniel Kahneman et Amos Tversky

L'apport de Kahneman et Tversky est alors intéressant puisqu'ils ont permis de mettre en exergue une dizaine d'« heuristiques » qui tendent à structurer le traitement subjectif de l'information statistique dans la prise de décision. En situation risquée ou incertaine, les individus ne semblent pas suivre les principes fondamentaux de l'utilité espérée mais se fondent au contraire sur un nombre limité de principes heuristiques qui simplifient les tâches complexes d'évaluation des probabilités et des prédictions de valeurs à des opérations de jugement simplifiées (Kahneman et Tversky, 1974). Ces raccourcis mentaux sont très utiles car ils permettent aux individus de simplifier la complexité de l'environnement dans lequel ils évoluent mais parfois ils conduisent à des erreurs importantes et systématiques. Ces distorsions du jugement, communément appelées « biais cognitifs », introduites par le recours à ces

⁸ Pour plus de détails, se référer à l'ouvrage de Nathalie Moureau *L'incertitude dans les théories économiques* de 2004

heuristiques confirment l'idée selon laquelle les prises de décisions n'obéissent pas forcément aux critères d'utilité espérée, étant donné les limites cognitives des individus (Kermisch, 2010). Les auteurs se sont alors focalisés sur les processus cognitifs qui sous-tendent la prise de décision. Nous détaillons ici trois biais importants pour la perception du risque, à savoir le biais de disponibilité, de représentativité et le biais d'ancrage et d'ajustement.

Le biais de disponibilité résulte d'une heuristique mobilisée par les individus afin de simplifier l'évaluation de la vraisemblance d'un événement (Tallon et Vergnaud, 2007). Plutôt que d'évaluer les fréquences de manière statistique (homme rationnel), les individus vont avoir tendance à accorder une probabilité élevée aux événements qui leur viennent facilement à l'esprit. La capacité de se rappeler d'un événement plutôt qu'un autre est influencée par trois facteurs selon les auteurs. Il s'agit de la familiarité de cet événement, sa saillance et l'occurrence récente d'événements du même type (Kahneman et Tversky, 1974). L'expérience récente a une grande influence quant à savoir si les gens contracteront une assurance ou non pour parer à des catastrophes naturelles. Par exemple, pour des personnes vivant dans des zones à risque comme des plaines inondables, s'il n'y a pas eu d'inondation dans le passé immédiat, elles seront moins susceptibles de souscrire à une assurance. Au lendemain d'une inondation, en revanche, l'assurance contre ce risque naturel augmentera fortement puis diminuera progressivement à partir de ce point à mesure que les souvenirs les plus récents s'amenuisent (Sunstein, 2006). L'heuristique de disponibilité ne fonctionne pas en dehors d'un contexte social et culturel. L'occurrence et la saillance d'un risque diverge d'un groupe social à un autre voire d'un pays à un autre. Cet heuristique permet d'expliquer les différences entre groupes, cultures et nations dans l'évaluation des mesures de précaution destinées à réduire les risques associés au changement climatique. Ce premier biais montre alors que la capacité de se souvenir des événements passés et d'imaginer des événements futurs influence les jugements sur les risques, qu'ils soient environnementaux ou technologiques (Kermisch, 2010).

L'heuristique de la représentativité intervient lorsque les individus doivent estimer la probabilité d'appartenance d'un objet A à une classe B, ou lorsqu'ils doivent évaluer la probabilité que l'événement A provienne du processus B ou encore que la probabilité du processus B soit générée par l'événement A. En répondant à de telles questions, on se base généralement sur l'heuristique de la représentativité, dans laquelle les probabilités sont évaluées en fonction du degré de représentativité de A, c'est-à-dire du degré de ressemblance entre A et B (Kahneman et Tversky, 1974, p.1124). Le terme « représentativité » renvoie donc à la

similarité d'un objet ou d'un évènement par rapport à l'autre. Le biais intervient lors du recours aux stéréotypes qui occultent complètement d'autres sources d'information, ou les règles élémentaires du traitement de celle-ci (Kermisch, 2010, p.21).

Le dernier biais, celui d'ancrage et d'ajustement, intervient lorsque les gens font des estimations en partant d'une valeur initiale qui est ajustée pour obtenir la réponse finale (Kahneman et Tversky, 1974, p.1128). La valeur initiale, ou point de départ, peut être suggérée, soit par la formulation du problème, soit être le résultat d'un calcul partiel. Dans les deux cas, les ajustements sont généralement insuffisants. Des points d'ancrage (ou points de référence) différents donnent alors des estimations différentes, qui sont biaisées en faveur des valeurs initiales. C'est ce que les auteurs nomment l'ancrage du phénomène.

En résumé, l'apport de la théorie des perspectives a été de montrer que la façon dont un problème est décrit ou encadré peut avoir une grande influence sur la façon dont les individus solutionneront le problème. En effet, se dressant contre la théorie économique néo-classique, la théorie a démontré, de manière expérimentale, que les préférences entre les options de choix peuvent s'inverser lorsque la formulation du problème décisionnel change. Par exemple, les choix impliquant des gains sont peu enclins à prendre des risques alors que les choix impliquant des pertes sont eux considérés comme des choix risqués. Un même problème de décision, décrit en termes de gain ou en termes de pertes ne prendra donc pas la même orientation dans la prise de décision.

D'autres travaux expérimentaux sont fondamentaux sur la perception du risque, à l'instar des études menées par le chercheur Paul Slovic et ses collaborateurs. Bien qu'ils s'inscrivent dans la même lignée que ceux de Kahneman et Tversky, à savoir le champ de recherche associé au paradigme cognitif, les travaux de Slovic se distinguent surtout par l'abandon des expériences en laboratoire sur la prise de décision en situation d'incertitude, au profit de l'étude empirique de l'attitude des populations face aux risques sanitaires ou écologiques.

Le paradigme psychométrique de Paul Slovic

Initié au milieu des années 1970, ce paradigme émerge dans un contexte où le développement des technologies chimiques s'intensifie avec pour corollaire une amplification des risques potentiels liés à ces nouvelles technologies. Les catastrophes nucléaires survenues dès les années 70, telles que Three Miles Island (1979), Chernobyl (1986), l'explosion de l'usine chimique AZF (2001) ou Fukushima (2011) ont profondément affecté les perceptions et les attitudes du public liées à ces risques (Hermand et Chauvin, 2008). Face à ces nouvelles technologies, dont les mécanismes sous-jacents sont pour les profanes complexes voire incompréhensibles, les individus se sont sentis à la fois personnellement de plus en plus vulnérables et collectivement de moins en moins protégés par les experts et les décideurs, confrontés eux aussi à la difficulté d'estimer les risques inhérents à ces technologies (Slovic, 1987). En réponse à ces difficultés émises par l'expertise, le public a porté de l'intérêt aux questions du risque et sont devenus conscients du rôle actif qu'ils avaient à jouer face aux risques (Kouabenan et Cadet, 2005 ; Taylor-Gooby et Zinn, 2005 *in* Hermand et Chauvin, 2008, p.345). L'enjeu est alors d'élaborer une taxonomie des risques qui puisse permettre de comprendre et prévoir les réactions des individus à ces risques. Une telle classification pourrait expliquer, par exemple, la profonde aversion des individus pour certains dangers ou risques, leur indifférence à l'égard d'autres et les divergences entre ces réactions et les opinions des experts. Le paradigme psychométrique est le produit de cet objectif qui consiste à utiliser des échelles psychophysiques et des techniques d'analyses multivariées dans le but de produire des représentations ou cartes cognitives des attitudes et perceptions du risque (Slovic, 1987). Au moyen d'enquêtes sociales, Slovic et ses collègues ont cartographié un large éventail de menaces technologiques et non technologiques afin de rendre compte des divergences en termes de perception de ces risques. Ayant constaté que les considérations quantitatives n'étaient pas suffisantes pour expliquer l'acceptation de certains risques et l'aversion pour d'autres, le paradigme psychométrique intègre des dimensions plus qualitatives, subjectives et sociales pouvant être à l'origine des jugements de risques des individus. Ainsi, le risque n'est plus considéré comme une entité réelle, existant indépendamment des individus, mais est davantage conçue comme un construct subjectif issu de processus psychologiques socialement déterminés (Hermand, Chauvin, 2008, p.354). Les études de Slovic ont ainsi révélé que bon nombre des caractéristiques qualitatives étaient corrélées entre elles, via un large éventail de risques (Slovic, 1987). Par exemple, les risques jugés volontaires tendent à être jugés contrôlables. A l'inverse, les risques dont les effets néfastes sont retardés ont tendance à être considérés comme

présentant des risques mal connus. L'étude de ces relations, via l'analyse factorielle, a permis de regrouper l'ensemble des caractéristiques qualitatives en trois facteurs principaux. Le facteur 1, appelé risque craint (*dread risk*), renvoie au sentiment d'impuissance (manque de contrôle) face à des conséquences involontaires et catastrophiques et la répartition inégale des risques et des avantages. Un exemple saillant de ce type de risque est le nucléaire (arme et énergie). Le facteur 2, appelé risque inconnu (*unknown risk*), caractérise le sentiment d'angoisse qui provient du caractère incertain, inobservable et nouveau d'un risque dont les conséquences sont retardées dans leur manifestation (Slovic, 1987). L'exemple pour ce type de risque sont les techniques chimiques telles que les OGM et les engrais chimiques. Le risque craint est renforcé par son caractère intergénérationnel et irréversible tandis que le risque inconnu est consolidé par son invisibilité et parce qu'il n'a pas de précédent (Marshall, 2017, p.100). Le facteur 3, reflétant le nombre de personnes exposées au risque, a été obtenu dans plusieurs études.

On peut alors se demander où se situe le risque « changement climatique » sur le graphique du paradigme psychométrique et pourquoi ce dernier ne suscite pas une source d'inquiétude majeure. Après tout, il est catastrophique, irréversible, nouveau, il renvoie à un sentiment d'impuissance et il est lié à la technologie. Il devrait donc en toute logique appartenir à la fois au risque craint et au risque inconnu. D'après Slovic, le problème réside dans le fait que le changement climatique ne donne pas un sentiment de danger, de peur. Et c'est là une distinction capitale. En effet, la résistance des populations face au nucléaire ou aux pesticides intervient lorsque quelque chose est sur le point de changer. Par exemple, lorsqu'une centrale nucléaire va être installée près de chez soi ou que l'on apprend que l'agriculteur d'en face traite ses champs avec des pesticides. Mais une fois que ces éléments sont admis dans notre *statu quo* et qu'ils ont été intégrés dans notre quotidien, il faut que le niveau de menace augmente de manière considérable pour que ces risques soient à nouveau source de danger et de peur et que l'on songe à les supprimer de nos vies (Marshall, 2017). Selon Slovic, les phénomènes climatiques extrêmes font également partie d'un mode de vie assimilé – notre *statu quo* – de telle sorte que nous sommes amenés à les accepter plutôt qu'à y faire face. Ces phénomènes deviennent familiers et plus nous nous habituons à eux, plus le sentiment de les contrôler se renforce (Marshall, 2017).

La pensée de Slovic a évolué depuis les années 70 où il initia le paradigme psychométrique. Certains auteurs issus de la sociologie et de l'anthropologie, Paul Slovic compris, ont soulevé les limites de ce paradigme qui se heurte à la logique même du risque qui, de par son caractère socialement construit, échappe aux instruments de mesure. Ces deux champs disciplinaires ont

en effet soulevé que les dimensions implicites qui tendent à structurer la perception du risque relevaient moins de caractéristiques qualitatives que de caractéristiques socialement construites (Raude, 2006). Le paradigme comporte également un problème de circularité dans la mesure où il permet d'expliquer pourquoi certains types de risques sont généralement moins bien acceptés que d'autres, mais pas d'expliquer ni de comprendre la variabilité individuelle dans la perception d'un risque particulier (Raude, 2006, p.25).

Des recherches se sont alors tournées sur la variabilité socioculturelle de la perception du risque. Il revient à l'anthropologue Mary Douglas d'avoir amorcé les prémises de cette nouvelle orientation avec la théorie culturaliste appliquée au risque.

La théorie culturaliste de Mary Douglas

L'origine de la pensée de Mary Douglas sur le risque est qu'il existe dans toutes les communautés humaines, une propension à utiliser les risques qui menacent les individus et la nature comme une ressource socio-politique essentielle dans la lutte pour la domination idéologique qui oppose les différentes composantes culturelles de toute société (Raude, 2006, p.25). En d'autres termes, la perception du risque est ici considérée comme un phénomène collectif par lequel des membres de cultures différentes s'occupent sélectivement de différentes catégories de risques (Weber, 2006). Ainsi, chaque culture choisit de s'intéresser à certains risques et d'en ignorer d'autres. Douglas remet entièrement en question l'idée d'un savoir objectif à propos des risques qui suppose que la vision « moderne » de la nature soit moralement neutre. Selon elle, la perception des risques est un processus social mouvant qui ne peut donc pas être déterminé objectivement et définitivement (Kermisch, 2010). La motivation des différences culturelles dans la perception des risques s'explique par leur contribution au maintien et au renforcement des institutions auxquelles les individus appartiennent ou plus particulièrement à leur mode de vie. La théorie culturaliste structure la variabilité culturelle sur la base de deux typologies des institutions sociales, dite *grid-group*, d'inspiration durkheimienne que sont le degré d'ouverture / fermeture du groupe culturelle par rapport au reste de la société (*group*) et le degré d'autonomie dont disposent les membres à l'intérieur du groupe (*grid*) (Raude, 2006, p.26). Le croisement de ces deux variables permet de dégager quatre cultures ou formes sociales différentes (qualifiées respectivement de hiérarchique, individualiste, égalitaire et fataliste) qui correspondent à des attitudes particulières à l'égard des risques et des incertitudes.

La culture hiérarchique (dont l'archétype est la bureaucratie) se caractérise par une forte soumission aux règles instaurées par le système et par une frontière marquée entre groupes sociaux et, à l'intérieur du groupe, par des relations hiérarchisées et une différenciation des statuts et des rôles (Peretti-Watel, 2010). Dans cette forme sociale, le risque a tendance à être minimisé en raison de sa structure hiérarchique qui limite le cadre temporel de la perception des risques et de la prise de décision en se concentrant davantage sur la résolution des risques qu'il est possible de satisfaire de manière réaliste et dans l'immédiat. La culture hiérarchique a tendance à manifester une confiance excessive dans la capacité des institutions à maîtriser les risques sanitaires et environnementaux. Les groupes hiérarchisés auront alors tendance à percevoir les risques industriels et technologiques comme des opportunités et donc moins risquées (Weber, 2006). Ce groupe présente une forte aversion pour les risques liés à l'ordre public et a une forte propension à utiliser les risques sanitaires pour renforcer son contrôle sur les communautés périphériques (Raude, 2006, p.26). Craignant la déviance sociale, qui menace la structure du statu quo, cette culture revendique une gestion active du risque par des « experts » en qui ils ont une grande confiance (Leiserowitz, 2006).

La culture individualiste correspond à une organisation peu hiérarchisée aux frontières peu marquées. Caractérisée par un climat de compétition ambiante, les individualistes sont des agents volontaristes et autonomes dont leur rationalité se conforme aux principes de la théorie de l'utilité espérée. Craignant des restrictions à leur autonomie, comme la réglementation gouvernementale, ils privilégient des stratégies basées sur le marché qui préserve ainsi leur autonomie et offre des possibilités de gain personnel (Leiserowitz, 2006). Ils valorisent alors avec vigueur la liberté individuelle, l'esprit de compétition et les lois du marché. Cette structure sociale favorise une attitude opportuniste et positive face au risque qui est considéré comme source de bénéfices potentiellement élevés. Pour Douglas, les individualistes constituent le groupe social le plus « risquophile » (Raude, 2006). Ils auront donc tendance à minimiser les risques.

La culture égalitaire (ou sectaire) fait de l'égalité et de la pureté, des valeurs essentielles. Le sentiment d'appartenance est ici très fort puisque cette forme sociale repose sur l'engagement volontaire. Les règles y sont superflues à moins qu'elles ne soient justifiées en référence à une autorité supérieure telle que la Nature par exemple (Kermisch, 2010, p.121). Le sectarisme égalitaire renvoie à des petits groupes fermés et isolés du reste du monde qui instaurent des

relations égalitaires entre leurs membres. Il peut s'agir de mouvements écologistes par exemple (Peretti-Watel, 2010). Les risques mis en évidence ici sont donc tout ceux qui viennent de l'extérieur, des groupes dominants (hiérarchiques et individualistes). Les risques technologiques et environnementaux, dont la probabilité peut être faible mais dont les conséquences sont, elles, potentiellement catastrophiques sont fortement mis en avant par les culturalistes.

Enfin, la culture fataliste constitue un groupe social qui se caractérise par une subordination très marquée vis-à-vis des communautés dominantes et par son incapacité à s'organiser et à développer un sentiment d'appartenance afin d'opérer une distinction entre les membres du groupe et le reste de la société. Dans nos sociétés modernes, les chômeurs de longue durée et les bénéficiaires de revenu d'insertion ou d'aides sociales constituent l'archétype de cette culture. Cette dernière développe une forte méfiance vis-à-vis des membres des communautés dominantes et adoptent une posture fataliste quant aux événements extérieurs à leur communauté. Leur attitude face aux risques est donc fataliste dans la mesure où ils ne peuvent être considérés ni comme « risquophiles » ni comme « risquophobes » (Raude, 2006).

En résumé, les théoriciens de la culture soutiennent que chaque culture ou vision du monde (*worldview*) représente ainsi une « rationalité » différente, soit un ensemble de pré-hypothèses sur la nature idéale de la société qui amène chaque groupe à percevoir différents risques et à préférer différentes réponses politiques (Leiserowitz, 2006, p.49). Ainsi, les formes sociales individualistes et hiérarchiques, appartenant toutes deux aux cultures dominantes de nos sociétés contemporaines, appréhendent les risques d'ordre économique pour les premières et les risques liés au maintien de la loi et de l'ordre pour les secondes. Elles auront toutes deux tendances à miser sur la technologie, qui est considérée sur le plan instrumental comme offrant soit plus de contrôle social (si supervisée par les experts), soit plus d'efficacité individuelle. Tandis que les formes égalitaires et fatalistes, dites périphériques, craignent essentiellement la détérioration de l'environnement par l'expansion technologique (Kermisch, 2010). Soucieux de l'injustice dans la répartition des coûts et des bénéfices du risque, ils favorisent généralement une prise de décision participative, démocratique et consensuelle qui inclue toutes les parties concernées sur un même pied d'égalité (Leiserowitz, 2006).

La pertinence de l'approche culturaliste initiée par Mary Douglas a été de mettre en lumière la nature socioculturelle des jugements de risque en prenant en compte l'effet des variables au niveau du groupe et de la culture sur le comportement des individus. Elle suggère que la culture

enseigne aux individus où se situe leurs intérêts et quels variables et évènements posent des risques pour ces intérêts et ces modes de vie (Leiserowitz, 2006). Toutefois, un certain nombre de critiques ont pu être exprimées à l'encontre de cette dernière. La première réside dans la limitation de la perception à quatre, parfois cinq « rationalité » en fonction des différentes cultures ou « biais culturels » comme les qualifient les chercheurs Aaron Wildavsky et Karl Dake. De plus, cette théorie ne repose pas sur des études empiriques mais est purement théorique. Nous verrons plus loin que l'approche de la *cultural cognition* s'occupe de tester empiriquement cette théorie. Concernant le risque, la pratique montre que les processus de perception des risques sont bien plus complexes que ne le supposent les biais culturels de l'approche culturaliste (Kermisch, 2010, p.167). En effet, même si les facteurs socioculturels interviennent dans la perception du risque, d'autres caractéristiques exercent également une incidence sur celle-ci, à l'instar des émotions, de l'affect et de l'imagerie dont le paradigme psychométrique et la théorie des perspectives ont tissé la toile.

Le rôle des émotions, de l'affect et des images

Pour la chercheuse Elke U. Weber, il ne faut pas s'étonner que les gouvernements et les citoyens de nombreux pays se montrent si peu préoccupés par le changement climatique et ses conséquences, malgré les alertes répétées des climatologues et autres scientifiques. Son constat ; le changement climatique ne suscite pas de réactions viscérales fortes telles que la peur ou l'inquiétude. Pourtant, ce sont bien de telles émotions qui nous motivent à nous extraire d'une situation dangereuse ou à modifier notre environnement afin de réduire notre sentiment d'être en danger (Weber, 2006). Les émotions peuvent servir de moteur à l'action sociale mais peuvent également l'empêcher. Nous verrons par la suite les relations entre les émotions et la non-participation aux mouvements sociaux à travers ce que Kari-Marie Norgaard nomme l'organisation sociale du déni. Pour l'heure, regardons plutôt les relations entre les émotions, la cognition et la participation. La littérature lie les émotions à la participation par au moins trois moyens connectés les uns aux autres : les émotions comme source d'information ; le lien entre les émotions et les aspects cognitifs du processus d'encadrement du mouvement ; et le rôle des émotions dans la transformation des identités lorsque les participants deviennent engagés (Norgaard, 2006). Les émotions peuvent communiquer des informations en fournissant un ensemble d'indices utiles pour comprendre ce qui est réel. Une personne dépourvue d'émotions n'a pas de système d'avertissement ni de lignes directrices sur la pertinence d'une vision ou

d'un souvenir pour elle-même. Une personne sans émotion souffre d'un sentiment d'arbitraire qui, du point de vue de son intérêt personnel, est irrationnel. L'émotion est ainsi un prérequis vers une vision rationnelle. Deuxièmement, les émotions participent du processus de cadrage du mouvement. Présenter un évènement comme étant une injustice ou une malchance indique ce que nous devrions ressentir (l'indignation peut être) tout comme ce que nous comprenons sur l'évènement (Norgaard, 2006, p.383). Troisièmement, les émotions constituent un élément clé du processus de construction et de transformation de l'identité collective au cours de la mobilisation du mouvement. Les gens peuvent ressentir un sentiment de fierté, acquérir de la dignité dans leur vie ou endiguer le sentiment de honte en participant au mouvement. Par le biais de ces trois moyens, les émotions ont été comprises comme étant source d'impulsion à l'engagement dans les mouvements sociaux (ibid, 2006).

Le rôle des émotions, des images et de l'affect, dans la perception et l'évaluation des risques par les individus, a longtemps été considéré comme de simples épiphénomènes du processus décisionnel, qui était considéré davantage comme une activité essentiellement cognitive. Si aujourd'hui l'importance de l'affect et des émotions est largement reconnue, c'est grâce notamment à trois contributions théoriques qui ont servi de terrain propice à l'émergence d'un nouveau paradigme. Zajonc est l'un des premiers partisans de l'affect dans les jugements et la prise de décision, alors que le paradigme cognitif était largement dominant en 1980. En 1994, Damasio explique le rôle de l'affect dans la prise de décision en disant que la pensée est largement fabriquée à partir d'images qui deviennent, au cours de l'apprentissage, marquées par des sentiments positifs ou négatifs liés directement ou indirectement à des états somatiques spécifiques (Chauvin, 2015, p.93). De nombreux auteurs (Loewenstein et al, 2001 ; Slovic et Peters, 2006 ; Finucane et al, 2000 ; Weber, 2006) ont suivi en montrant, à travers des études empiriques, le rôle majeur de l'affect dans la perception du risque et la prise de décision. Pour Slovic et Peters, l'affect, et en particulier l'affect négatif, est la source de l'action. Les deux chercheurs utilisent le terme *affect* pour désigner la qualité spécifique du « bon » (*goodness*) ou du « mauvais » (*badness*) (a) vécue comme un état de sentiment (avec ou sans conscience) et (b) délimitant une qualité positive ou négative d'un stimulus⁹. En d'autres termes, l'affect

⁹ La version originale de la définition de l'affect proposée par Paul Slovic et Ellen Peters est la suivante : « *We use the term affect to mean the specific quality of "goodness" or "badness" (a) experienced as a feeling state (with or without consciousness) and (b) demarcating a positive or negative quality of a stimulus* » in Paul Slovic et Ellen Peters, 2006, p.322

désigne les sentiments (bons ou mauvais, positifs ou négatifs) d'une personne vis-à-vis d'objets, d'idées ou d'images spécifiques (Leiserowitz, 2006, p.46). Le terme « heuristique de l'affect » est quant à lui employé pour caractériser la dépendance à de tels sentiments. Il s'agit d'un mécanisme d'orientation qui permet aux personnes de naviguer rapidement et efficacement dans un monde complexe, incertain et parfois dangereux en exploitant les sentiments positifs et négatifs associés à des risques particuliers (Leiserowitz, 2006, p.48). L'imagerie enfin désigne toutes les formes de représentations mentales ou de contenu cognitif. Elles comprennent à la fois des représentations perceptuelles (images, sons, odeurs) et des représentations symboliques (mots, nombres, symboles) (Leiserowitz, 2006). L'intérêt de ce nouveau paradigme, incluant l'hypothèse du risque en tant que sentiment, est de montrer que les réactions émotionnelles dans des situations à risque divergent souvent des évaluations cognitives de ces risques. Lorsque de telles divergences se produisent, les réactions émotionnelles déterminent souvent le comportement. Ce paradigme permet donc d'expliquer un certain nombre de phénomènes qui ont résisté à l'interprétation suivant la logique du paradigme cognitivo-conséquentialiste (Loewenstein et al., 2001).

Pour Slovic, le risque en tant que sentiment est un important vestige de notre parcours évolutif. De nombreux auteurs (Slovic et al., 2005 ; Epstein, 1994 ; Loewenstein et al., 2001 ; Weber, 2006) s'accordent pour dire que le traitement de l'information, pour porter un jugement ou une prise de décision face à un risque, s'effectue de deux manières fondamentales. Le traitement du risque en tant que sentiment renvoie à nos réactions instinctives et intuitives face au danger. Il est la première source d'information dans la prise de décision (Loewenstein et al., 2001). Le traitement du risque en tant qu'analyse intervient en aval et fait intervenir la logique, la raison et la délibération scientifique dans l'évaluation du risque et la prise de décision. Ces deux modes parallèles et interactifs de traitement de l'information sont respectivement appelés système expérientiel impulsé par les émotions et système rationnel (Epstein, 1994).

Dans son ouvrage *The perception of risk*, Slovic révèle que la perception du risque est influencée à la fois par les descriptions scientifiques et techniques du danger et aussi par une variété de facteurs psychologiques et sociaux comme l'expérience personnelle, les émotions, les valeurs ou encore les différentes visions du monde. Weber insiste en disant que les perceptions du risque sont davantage influencées par ces facteurs psychologiques et sociaux que par les processus analytiques. Critiquant le paradigme cognitif à la base de la plupart des recherches sur la perception du risque et les modèles mentaux, de nombreux auteurs soutiennent que le système de traitement expérientiel survient souvent avant la cognition et joue ainsi un

rôle crucial dans la pensée rationnelle ultérieure puisqu'il guide le système de traitement rationnel (Leiserowitz, 2006).

Se référer à une heuristique de l'affect permet ainsi aux individus de se simplifier la vie lorsqu'il s'agit de porter un jugement. Les individus consultent ou se réfèrent à ce que Finucane et ses collègues nomment un « pool affectif¹⁰ » dans le processus de prise de décision. Epstein accorde un rôle central et direct à l'affect en défendant qu'il guide nos conduites. Concrètement, si les sensations activées lors de la réponse à un événement sont plaisantes ou agréables, elles motivent les pensées et les actions supposées reproduire ces sensations ; si les sensations activées sont, en revanche, déplaisantes ou désagréables, elles motivent les pensées et les actions supposées éviter ces sensations (Epstein, 1994).

Dans la même logique, Slovic dit que face à une activité à évaluer, le pool des sensations positives et négatives suscitées par cette activité sert de signal et guide les jugements de risques et de bénéfices présentés par celle-ci. Slovic et ses collègues ont conceptualisé ce phénomène comme la rationalité affective. Outre la forte relation entre le niveau de risque perçu et les sentiments de peur suscités par un risque, les études de Slovic et al. ont montré une autre relation forte entre le risque perçu et le bénéfice perçu. En effet, il a démontré que plus une activité est perçue comme risquée, moins cette dernière est perçue comme bénéfique, et *vice-versa* (Finucane et al., 2000). En effet, si une activité est appréciée, les gens ont tendance à juger ses risques comme étant faibles et ses avantages comme étant élevés ; si l'activité n'est pas appréciée, les jugements sont opposés (risques élevés et faibles avantages). Slovic parle de relation psychologique inverse car même si elle ne le paraît pas à première vue, cette relation n'est pas logique d'un point de vue analytique, ni d'un point de vue environnemental (au sens de l'expérience vécue) (Chauvin, 2014, p.92). D'un point de vue analytique, les risques et les bénéfices sont des concepts distincts : les gains associés au fait de faire du roller (se divertir), par exemple, sont qualitativement différents des risques (se faire renverser par une voiture) ; du point de vue de l'expérience vécue, les risques et le bénéfices tendent à être corrélés positivement : on prend généralement beaucoup de risques pour que cela nous rapporte beaucoup de bénéfices (plaisir, argent), et les activités peu bénéfiques ont peu de chances de présenter des risques élevés, sinon elles sont prohibées (Chauvin, 2014, p.92).

¹⁰ Pour Finucane et ses collègues, un « pool affectif » renvoie aux images ou représentations des objets ou des événements dans l'esprit des gens qui sont, à des degrés divers, associés à des étiquettes positives ou négatives. L'ensemble de ces étiquettes forment un pool affectif. Ce pool affectif est consulté par les individus pour élaborer leurs jugements et prendre des décisions.

Nous l'avons compris, les perceptions du risque sont bien plus influencées par des processus fondés sur les associations et les facteurs affectifs (système de traitement expérientiel ou affectif), que par des processus analytiques (système de traitement rationnel). De plus, ce premier système requiert une expérience du monde réelle pour être activé et ainsi susciter une émotion. Les difficultés relatives à la perception des risques liés au changement climatiques se dessinent alors. Ne pouvant être expérimenté directement, le cas du changement climatique est un bel exemple de dissociation entre les résultats des deux systèmes où l'examen analytique suggère que le changement climatique est une préoccupation sérieuse, mais en l'absence d'expérience vécue, le système de traitement affectif n'envoie pas de signal d'alerte précoce (Weber, 2006).

Dans une étude de 2006 portant sur le public américain, Leiserowitz montre que la perception des risques et le soutien aux politiques d'atténuation et d'adaptation du changement climatique dépendent fortement des facteurs psychologiques et sociaux. De plus, les différentes connotations liées au sens du terme « changement climatique » ou « réchauffement global » sont importantes, y compris la valeur affective (positive ou négative) et les images spécifiques évoquées par le terme. En guise d'exemple, durant l'investiture Bush, consciente du pouvoir affectif des étiquettes, la Maison Blanche a demandé à ses ministres d'employer le terme plus neutre de « changement climatique » au lieu de « réchauffement global », plus connoté émotionnellement. Weber note toutefois que même l'étiquette « réchauffement global » ne comporte pas d'associations particulièrement négatives ou effrayantes (Weber, 2006, p.106). L'étude de Leiserowitz montre également que les américains ont des images d'impacts du changement climatique relativement abstraites et géographiquement et psychologiquement éloignées d'eux. Ils considèrent donc le changement climatique comme un risque modéré, susceptible d'impacter davantage les personnes et les lieux éloignés dans le temps et l'espace. Cela suggère que les efforts visant à décrire et communiquer les conséquences potentielles du changement climatique aux niveaux national, local et régional sont essentiels. Nous verrons ultérieurement l'importance de renforcer la représentation spatiale du changement climatique. Enfin, Leiserowitz démontre que les messages sur le changement climatique doivent être adaptés aux besoins et aux prédispositions de publics particuliers ; il s'agit dans certains cas de remettre en question les idées fausses et dans d'autres de faire écho aux valeurs fortement ancrées.

A nouveau, l'étude montre que les perceptions du risque sont socialement construites, différents groupes étant prédisposés à prendre en charge, à craindre et à amplifier socialement certains risques, tout en ignorant, en négligeant ou en atténuant d'autres. On voit ainsi apparaître le paradoxe de la perception américaine des risques liés au changement climatique. Alors qu'une large majorité d'américains considèrent le changement climatique comme un problème grave, il n'en demeure pas moins une faible priorité par rapport à d'autres problèmes nationaux et environnementaux.

Pour Leiserowitz, le changement climatique manque actuellement d'un sentiment d'urgence. Il serait tentant de conclure que les recherches suggèrent qu'il faille trouver des moyens de susciter des réactions viscérales plus fortes auprès des citoyens et des décideurs, en rendant les conséquences possibles du changement climatique plus vives et concrètes. Cependant, cette orientation peut avoir des conséquences inattendues. Weber rend attentif au fait que les individus ont semble-il une capacité d'inquiétude limitée. Patricia Linville et Gregory Fisher ont donné le nom de bassin fini d'inquiétude (*finite pool of worry*) afin de rendre compte des ressources physiologiques, cognitives et sociale limitées mais renouvelables des individus pour faire face à des événements ayant un impact émotionnel (Linville et Fischer, 1991). Comme le souligne Marshall, les places sont chères dans ce bassin et les canaux d'informations font tout pour attirer notre attention en créant de nouvelles problématiques à forte charge émotionnelle, qui devraient nous inquiéter. Ceci a pour corollaire un engourdissement émotionnel, une indifférence protectrice face aux questions qui ne nous touchent pas directement. Alors que l'inquiétude grandit à propos d'un type de risque, l'inquiétude vis-à-vis d'autres risques diminue. L'inquiétude accrue suscitée par le changement climatique peut entraîner une diminution de l'inquiétude par rapport à d'autres risques ce qui donne à penser que les climatologues et les responsables politiques doivent tenir compte d'un portefeuille de risques qu'ils souhaiteraient garder à l'esprit pour sensibiliser le public (Weber, 2006, p.114).

De plus, si les émotions peuvent être une source d'information ainsi qu'une incitation à l'action sociale, le désir d'éviter les émotions négatives ou désagréables et le besoin de les gérer peuvent également être un frein à la participation d'un mouvement individuel et/ou collectif. Pour la sociologue Kari Marie Norgaard, les émotions sont profondément ancrées dans la structure sociale et culturelle. Les raisons qui guident les sentiments que nous ressentons s'inscrivent dans un contexte social, structurel, culturel et relationnel particulier (Norgaard, 2006, p.379). Les règles des sentiments et les normes émotionnelles nous disent ce que nous devrions ressentir. Elles prescrivent la gamme, l'intensité, la durée et les effets appropriés des sentiments

dans différentes situations¹¹ (Norgaard, 2006, p.379). L'émotion est une sorte de filtre qui modifie les faits et affecte la façon de voir des gens. Les émotions font partie de la matrice du déni. Le déni social se produit à travers un processus d'interactions sociales telles que les conversations, la narration d'histoires et les pratiques culturelles qui entraînent l'apathie et le désintérêt. Les perceptions des conséquences liées au changement climatique sont bloquées par un sentiment d'impuissance. Les pressions sociales liées à la volonté de s'intégrer et les contradictions entre les modes de vie gourmands en émissions de carbone et les richesses nationales accumulées par l'exploitation pétrolière en mer du Nord alimentent une sorte de conspiration du silence (Ingram, 2012). Bien que l'on dispose de beaucoup d'informations sur le changement climatique, on ne s'en rend pas compte. Un processus de normalisation se met alors en place pour devenir quelque chose d'ordinaire et d'acceptable.

Normalisation du risque et « construction de l'innocence »

Plusieurs mécanismes psychologiques et sociaux ont été présentés, jusqu'à présent, afin d'expliquer les différences de perceptions du risque entre les profanes et les experts du climat. Il s'agit dès lors de mettre en exergue les mécanismes sous-jacents qui permettent aux personnes privilégiées et informées de créer un sentiment de sécurité face à des événements et des informations troublantes telles que les conséquences liées au changement climatique. Dans une étude menée, entre 2000 et 2001 sur une communauté rurale norvégienne, Kari Marie Norgaard a tenté de comprendre pourquoi les personnes privilégiées perçoivent le changement climatique comme relativement peu important. Elle décrit comment la connaissance du changement climatique a menacé un sentiment d'ordre et d'innocence. Bien que les gens aient été conscients des conséquences liées au changement climatique, ces derniers ont recréé le sentiment que « tout allait bien ». Elle explique alors comment les gens ont évité de penser au changement climatique qui suscitait un sentiment d'impuissance et de culpabilité et menaçait leur identité individuelle et collective. Pour Norgaard, le fait de tenir les informations à distance est une stratégie active effectuée par les individus afin de gérer des émotions. Elle décrit ce

¹¹ Pour une meilleure compréhension, voici la phrase dans sa langue originale : « Feeling rules and emotion norms tell us what we ought to feel – they prescribe the appropriate range, intensity, duration, and targets of feelings in different situations ». *in* Norgaard, 2006, p. 379

processus d'évitement comme l'organisation sociale du déni¹². Les émotions ont joué un rôle crucial dans le déni, expliquant en grande partie pourquoi les gens préféreraient éviter l'information (Norgaard, 2006, p.372). Le déni ici n'est pas la négation des connaissances relatives au changement climatique et à ses conséquences. Il s'agit plutôt d'un échec à intégrer ces connaissances dans la vie quotidienne et à les transformer en actions sociales.

Bien qu'une plus grande sensibilisation aux causes du changement climatique soit importante dans le soutien public aux politiques d'atténuation et d'adaptation au changement climatique, elle n'est pas toujours liée à des perceptions de risques plus élevées (Luis et al., 2018). Des recherches ont soulevé qu'un processus de normalisation des risques pouvait se produire, réduisant ainsi au minimum la perception du risque des personnes les plus exposées et les plus conscientes du risque climatique dans le but de faire face psychologiquement au danger. Ce processus de normalisation est défini comme le processus psychologique de minimisation ou de banalisation du risque comme moyen de faire face à une menace connue (Luis et al., 2018, p.74). Bien que contre intuitive, cette pensée n'est pas nouvelle. Pour décrire ce phénomène, Norgaard parle de « construction de l'innocence ». Elle renvoie ici à la relation entre la production culturelle du déni et le maintien du privilège global. Le fait d'ériger une série d'obstacles psychologiques sert de justificatif aux individus pour ne pas changer leur mode de vie, leur confort matériel et leur forte dépendance énergétique qu'ils considèrent comme trop coûteux et effrayant.

Les émotions troublantes et désagréables que Norgaard a soulevé sont les sentiments d'impuissance (*helplessness*), de culpabilité (*guilt*) et le sentiment associé à la peur d'être une mauvaise personne qui mettent en péril la sécurité ontologique – notion décrite par Anthony Giddens pour exprimer la confiance dans la continuité de sa propre identité et dans la constance de l'environnement social et matériel de l'action (Giddens, 1991). Le sentiment de fiabilité des personnes et des choses, si central à la notion de confiance, est fondamental pour se sentir en sécurité dite ontologique. La sécurité ontologique est ici liée à l'« Être » ou, en termes phénoménologiques, à « l'être dans le monde ». Enraciné dans l'inconscient, ce phénomène est émotionnel plutôt que cognitif (Giddens, 1991, p.92).

¹² Norgaard reprend l'appellation « organisation sociale du déni » d'Evitar Zerubavel dans le chapitre 2. *The Elephant in the Room : Notes of the Social Organization of Denial in Culture in Mind : Toward a Sociology of Culture and Cognition*

Représentations sociales du risque climatique

Jusqu'à présent, ce travail s'est occupé de soulever les déterminants psychosociaux du risque climatique sous l'angle des approches de la perception du risque qui se focalisent davantage sur le traitement individuel des informations, avec l'accent mis sur les biais et les éléments heuristiques dans la prise de décision. Les théories relatives à la perception du risque ont également mis en exergue le rôle de l'affect, des émotions et de l'expérience vécue comme moteur ou comme frein à l'action individuelle et collective. Toutefois, ces théories ne s'intéressent pas au *sens* de tel ou tel risque. La théorie des représentations sociales insiste sur le contenu spécifique de la pensée de sens commun par rapport à chaque risque précis (Joffe et Orfali, 2005).

Formulée par Serge Moscovici, la théorie des représentations sociales (TRS) est pertinente dans le cas du risque climatique car elle permet de mieux comprendre la rationalité sociale et les ressources interprétatives communes qu'elle renvoie et cultive. Contrairement à la perception qui se réfère à des savoirs sensoriels, la représentation est construite par rapport à des symboles, à la réalité sociale et par rapport à un savoir social (Joffe et Orfali, 2005). La TRS représente une critique des modèles de perception dans la sphère du risque. Plutôt que de conceptualiser les interprétations du risque des profanes comme étant déficientes, la théorie cartographie les processus par lesquels les forces socioculturelles, historiques et spécifiques à un groupe deviennent sédimentées dans les expériences intérieures – comment le « nous » devient contenu dans les réponses du « je » (Joffe, 2003, p.60). Pour reprendre la définition donnée par Birgitta Höijer, les représentations sociales sont des processus de création collective de sens, aboutissant à des cognitions communes qui produisent des liens sociaux unissant des sociétés, des organisations et des groupes. Les représentations sont conceptualisées comme des idées, des pensées, des connaissances, des images ou des systèmes collectifs de signification partagées par les membres d'un groupe (Pol et al., 2017). Les représentations orientent et modifient la pensée collective dans la société et mettent l'accent sur les phénomènes qui font l'objet de débats, de sentiments forts, de conflits et de luttes idéologiques. Représentations, communication et comportement sont étroitement liés puisque la communication génère des représentations sociales qui influencent notre comportement. La théorie des représentations sociales permet de faire le pont entre l'individu et la société ainsi que les médias et le public. Bien qu'il n'y ait pas de consensus quant aux facteurs qui influencent ou favorisent le

comportement écologique, la communication et les processus de communication demeurent le canal privilégié pour favoriser un comportement désiré.

La question qui transparait en filigrane de ce travail est de comprendre pourquoi certains risques désignés comme minimes sont surestimés tandis que d'autres risques plus importants, à l'instar du changement climatique, sont sous-estimés.

Les connaissances et les représentations sociales portant sur le changement climatique divergent des connaissances scientifiques car elles se basent sur un raisonnement collectif fondé sur une autre logique que la pensée scientifique. Ce manque de correspondance entre le sens commun et la science est imputable aux modèles culturels antérieurement acquis par l'individu, souvent vagues et improprement intégrés (Bertoldo et Bousfield, 2011). L'une des principales préoccupations de la TRS concerne la façon dont les connaissances sur un phénomène, comme le changement climatique, évoluent à mesure que les canaux d'informations standards les remodelent et les transforment de l'univers scientifique en représentations sociale, c'est-à-dire en sens commun. Pour Moscovici, la modernité est saturée par la pensée scientifique. Une grande partie des concepts et des images qui occupent nos esprits, nos conversations, nos médias et nos discours politiques sont d'origine scientifique. Le changement climatique est un exemple actuel d'un processus cognitif et discursif où le discours, strictement scientifique à l'origine, se transforme progressivement pour entrer dans le sens commun avec des expressions telles que « empreinte écologique » ou « bilan carbone » qui s'intègrent dans la cognition et le discours quotidien en tant que représentations sociales (Olausson, 2011). Les médias jouent ainsi un rôle non négligeable dans la transformation d'un savoir d'experts en savoir de sens commun. La transformation, par sa définition même, consiste à modifier le contenu initial. Les informations véhiculées par les médias ne sont pas une copie conforme du savoir savant sur le risque mais relèvent davantage d'une simplification avec la volonté de rendre l'évènement exceptionnel, créant ainsi des débats autour de la responsabilité et de la possibilité de blâmer dans l'espoir d'attirer l'attention du grand public (Joffe et Orfali, 2005). Dès lors, ce processus aboutit à ce que les risques soient formulés d'une manière plus proche de l'indignation morale que des notions scientifiques du risque calculable (Joffe, 2003). En ce sens, les médias peuvent être entendus comme étant des (re)producteurs de représentations sociales en fournissant aux citoyens des instruments concrets et familiers pour comprendre des phénomènes complexes et abstraits.

L'ancrage et l'objectivation sont les deux mécanismes à travers lesquels des idées, des phénomènes ou des évènements nouveaux ou abstraits s'intègrent dans un contexte déjà établi

et connu. Ils visent à familiariser, c'est-à-dire à sortir le phénomène de son anonymat. C'est le cas par exemple lorsqu'un phénomène abstrait, tel que le changement climatique, se voit attribuer des caractéristiques physiques et devient un objet qui existe dans le monde matériel (Olausson, 2011, p.285). Une manière de transformer ce qui n'est pas familier en quelque chose de familier est d'organiser la construction du sens autour d'opposés ou de distinctions bien connus, tel que la certitude ou l'incertitude (Olausson, 2011).

La théorie des représentations sociales suggère que l'amplification ou l'atténuation d'un risque sont générés à travers l'ancrage et l'objectivation. De manière plus générale, c'est à travers ces deux processus spécifiques que les êtres humains (scientifiques, journalistes ou personnes lambda) construisent des représentations des événements. Le sens commun se forme à partir de ces éléments. Pour rappel, l'ancrage renvoie à la difficulté à se départir d'une première impression. Certains ancrages génèrent alors une amplification, d'autres une atténuation. Le processus d'objectivation simplifie et rend concret quelque chose d'abstrait et difficile à saisir. Ces processus ont pour fonction, non seulement de garantir l'ancrage des valeurs et des normes fondamentales dans les nouveaux événements mais aussi de favoriser les mutations du sens commun au fil du temps (Joffe, 2003). Ainsi, lorsqu'un nouveau risque doit être intégré, se référant à l'ancrage, son intégration s'effectue en le modelant de sorte qu'il s'insère dans une continuité avec les idées existantes. Contrairement à la pensée de Kahneman et Tversky, l'ancrage n'est pas un processus d'assimilation purement intra-personnel. Pour la TRS, ce sont plutôt les idées, les images et le langage partagés au sein des groupes qui orientent la façon dont les membres s'adaptent à l'inconnu. L'intérêt de l'ancrage est de rendre le nouveau risque imaginable en se référant aux risques connus. Toutefois, il occulte au nouveau risque, à la fois sa spécificité et sa qualité potentiellement menaçante (Joffe, 2003).

Des études se sont alors penchées sur les continuités et les discontinuités des représentations sociales actuelles et passées d'objets sociaux en apparence similaires. Cette vision transversale a permis de mettre en exergue l'influence des processus socio-historiques, plutôt que des processus cognitifs internes, sur la pensée liée au risque. L'idée que les conséquences du changement climatique sont lointaines dans le temps et l'espace est largement répandue auprès de nos sociétés post-modernes.

Dans le cadre d'une analyse qualitative sur le changement climatique relayé par des médias suédois, la chercheuse Birgitta Höijer a montré comment les médias suédois ancrent et objectivent la question du changement climatique dans un mélange d'émotions de peur (images catastrophes des conséquences climatiques), d'espoir (actions individuelles), de culpabilité (si nous ne faisons rien), de compassion (espèces menacées) et de nostalgie (passé idyllique que

nous sommes sur le point de perdre). Se concentrant sur les conséquences possibles du changement climatique, Höijer a vu comment les médias peuvent objectiver émotionnellement le changement climatique avec des images qui font appel à la compassion, par exemple des ours polaires doux et câlins. Les images familières et mises en contexte en tant que victimes innocentes du changement climatique deviennent des symboles ou des icônes du changement climatique (Höijer, 2010). Les émotions négatives sont facilement repérables en faisant une simple recherche sur internet des conséquences possibles du changement climatique. En effet, les images alarmistes et catastrophiques sont devenues courantes et des études montrent qu'un langage de peur et de culpabilité est utilisé. Les images déchirantes d'animaux tel que l'ours polaire amaigri et seul sur un morceau de banquise sont également très répandues, de même que les messages d'espoir par le biais de micro-actions individuelles (Höijer, 2010). Pour exemple, la commission européenne a lancé plusieurs campagnes en faveur de l'action individuelle à l'instar de celle intitulée « You control climate change », lancée en 2006, qui incite les citoyens à agir individuellement : baissez le chauffage, éteignez la lumière, recyclez, marchez etc... (www.climatechange.eu.com). En ancrant et en objectivant émotionnellement le changement climatique dans des émotions bien connues, le phénomène devient reconnaissable (familier) et transformé en une représentation sociale que les individus peuvent comparer aux autres phénomènes sociaux liés à des émotions similaires, à l'instar du terrorisme ou de certains risques environnementaux (Höijer, 2010). En bref, les représentations sociales liées au changement climatique nous disent qu'il est un objet à craindre collectivement mais qu'il y a de l'espoir si nous nous comportons d'une manière respectueuse du climat. Si, en revanche, nous ne faisons rien, nous devrions nous sentir coupables. Les interactions interpersonnelles et les médias participent ainsi activement dans le renforcement et la poursuite de la circulation des représentations sociales du risque existantes dans une culture donnée. Les médias jouent un rôle d'information et de résonance. En ce sens, dépendamment de la manière de rendre compte d'une information, ils en accentuent l'impact ou le réduisent. Les médias participent également de la fascination des catastrophes quand elles se déroulent au loin (Le Breton, 2012, p.50).

Nous l'avons vu, les réactions émotionnelles des individus face au risque climatique dépendent souvent de la vivacité avec laquelle on peut imaginer ou expérimenter des conséquences négatives. Or, comme le changement climatique, en tant qu'objet de risque, ne peut être expérimenté directement, les évaluations affectives liées à ce risque sont principalement influencées par les médias populaires (Van der Linden, 2015). De plus, la lecture du risque est moins motivée par le besoin d'information claires que par le besoin de protection psychologique

par rapport à ce qui est compris comme dangereux (Joffe et Orfali, 2005). Ce besoin de protection identitaire agit comme un moyen d'assumer le danger. Les médias ont participé à la création d'un climat d'angoisse émotionnelle en relayant la pléthore de risques rendues visibles par les scientifiques. La nature des nouveaux risques a également augmenté l'inquiétude car pour la plupart, ils ne renvoient pas à quelque chose d'évident pour les sens – le changement climatique étant un exemple parfait – et les experts, dont les jugements sont empreints de contradictions, d'incertitude et de méfiance, doivent être sollicités pour déchiffrer l'ampleur et la ressemblance des dangers (Joffe et Orfali, 2005, p.127).

Maintenant que les fondements et la pertinence de la théorie des représentations sociales ont été posés, il convient de se demander si ces représentations aident le public à comprendre le phénomène complexe et abstrait du changement climatique et si elles augmentent l'engagement dans celui-ci. Pour répondre à la première question, Birgitta Höijer rappelle que le changement climatique ne s'inscrit pas dans la logique médiatique traditionnelle qui s'occupe de mettre l'accent sur des événements d'actualité dramatique, la personnalisation et la visualisation. A nouveau, la connaissance du changement climatique, imparfaite et entourée d'incertitudes, provient de la science et plus particulièrement des modélisations informatiques très complexes de l'avenir. Rendre compte de l'empreinte du changement climatique n'est pas chose aisée et requiert un exercice complexe de modélisation du climat couplé aux analyses statistiques afin d'isoler et afficher l'empreinte du changement climatique en fonction des changements climatiques « normaux » dans le monde entier. En effet, quelques étés chauds, une série inhabituelle de tempêtes majeures ou une sécheresse qui dure depuis une décennie peuvent être des éléments de variations climatiques régionales « normales », plutôt que des signes de changements climatiques à long terme (Edwards, 2001, p.33). De plus, lors de débats sur le changement climatique, le chiffre le plus souvent cité – le changement de la température moyenne de la planète – n'a aucune manière d'être expérimenté dans les conditions de vie réelle de quiconque. L'incapacité à expérimenter le phénomène climatique, son abstraction et ses incertitudes semblent être en contradiction avec un discours médiatique qui l'ancre émotionnellement et l'objectivent comme quelque chose « d'ici et maintenant », tangible, concret et visuel (Höijer, 2010, p. 728). Edwards souligne que le discours véhiculé par les médias peut cacher le fait que la variabilité inhérente du temps rend impossible d'attribuer des phénomènes naturels isolés tels que des tempêtes, des inondations, des sécheresses ou des ouragans aux changements du climat mondial. On pourrait donc reprocher aux médias de ne pas tenter d'expliquer le fondement scientifique du changement climatique (Höijer, 2010).

D'autres auteurs, à l'instar de Mike Hulme, soutiennent toutefois que les modèles scientifiques conçus uniquement pour imaginer les changements climatiques futurs sont d'une utilité limitée pour susciter un engagement du public. Ils doivent être combinés avec des symboles visuels ou des icônes qui sont enracinés dans des expériences plus quotidiennes des individus.

Jusqu'à il y a peu, le changement climatique était davantage l'apanage des mouvements écologistes et des organisations environnementales, ce qui eut pour conséquence de considérer et définir le changement climatique comme une question environnementale qu'il conviendrait de prendre au sérieux une fois les problèmes plus urgents résolus. Les États ainsi que les médias et les entreprises ont contribué à ce phénomène. Tout ceci a participé à façonner le changement climatique selon des considérations environnementales avec des images, des histoires, des métaphores ayant du sens pour les écologistes. Tout cadrage alternatif est resté en marge. L'organisation environnementale Greenpeace par exemple, a cherché à faire réagir le public au changement climatique en utilisant des images magnifiques et choquantes et un langage de danger et de menace. Ils ont clairement ancré leur message dans des émotions de peur, de compassion et de nostalgie. Cette volonté de susciter de telles réactions viscérales sert à ancrer dans le réel, les conséquences possibles du changement climatique. L'engagement social est basé sur la capacité à sentir. La raison toute seule n'est pas suffisante. C'est l'émotion qui mène à l'action (Höijer, 2010). Suivant cette logique, une combinaison d'émotions collectives de peur, d'espoir, de culpabilité, de compassion et de nostalgie générées par les organisations et les médias peut amener les gens à s'inquiéter du changement climatique – ce qui a été confirmé dans l'étude de Höijer. Dans une perspective mondiale, Beck – bien qu'il ne discute pas du changement climatique mais des nouveaux risques liés à l'industrialisation – plaide en faveur d'une identité et d'une appartenance collective future fondée sur la menace et la peur. Si la force motrice dans la société de classe peut être résumée dans la phrase : *J'ai faim !*, le mouvement initié par la société du risque, en revanche, s'exprime dans la déclaration : *J'ai peur !* (Beck, 2008, p.90). Toujours selon Beck, la peur peut créer une communauté de menaces, de risques et de craintes à l'échelle mondiale ainsi qu'une solidarité mondiale à partir de laquelle les activités à la base peuvent se développer. D'autres émotions à l'instar de l'espoir¹³ peuvent également renforcer et accroître une identité collective. Les récents mouvements en

¹³ Clive Hamilton émet des réserves quant à l'espoir. Je développe brièvement la pensée de cet auteur dans le point portant sur le biais d'optimisme.

faveur du climat, amorcés à la fin de l'année 2018 un peu partout dans les sociétés post-industrielles, en sont de bons exemples.

Renforcer la représentation spatiale et temporelle du changement climatique

Dans la société du risque mondialisé d'aujourd'hui, les perceptions du proche et du lointain, de l'immédiat ou de l'abstrait sont des constructions sociales politiquement chargées (Norgaard, 2012, p.80). On a souvent noté que le risque lointain est surévalué et, à l'inverse, le plus ordinaire, celui qui menace le plus, nettement sous-estimé (Le Breton, 2012, p.50). Le contrôle du risque, ou plutôt le sentiment de le contrôler, est un élément majeur d'évaluation de l'action. La possibilité d'agir soi-même a une incidence sur le sentiment de sécurité intérieure souvent corrélée à une sous-évaluation du danger (Le Breton, 2012, p.50). Ceci sert de terrain propice à un mécanisme de défense fort puissant qui permet une distanciation par rapport au sentiment de menace en retournant à des représentations sociales précises. Il s'agit de la distance psychologique sur la perception du changement climatique. En effet, malgré les affirmations des climatologues quant aux liens inextricables entre les phénomènes météorologiques extrêmes et le changement climatique dû en grande partie aux activités anthropiques, pour de nombreuses personnes, le phénomène du changement climatique apparaît non seulement abstrait mais également lointain dans le temps et l'espace (Weber, 2016). Suivant la définition de Trope et Liberman (2007), la distance psychologique est une construction qui se réfère à la mesure dans laquelle un objet est retiré de soi, par exemple en cas de probabilité d'occurrence, dans le temps, l'espace géographique ou dans la distance sociale. Cette distance psychologique tend à être associée à des interprétations divergentes d'objets et d'évènements. Lorsqu'un objet est perçu comme étant psychologiquement proche de soi, il a tendance à être perçu de manière plus concrète, tandis que lorsqu'il est psychologiquement distant de soi, les objets ont tendance à être construits de manière plus abstraite. Si le changement climatique est perçu comme psychologiquement proche de soi, il est possible que les gens se le représentent plus concrètement et qu'ils accroissent leur volonté d'agir en fonction de la menace concrète qu'il pèse sur eux (McDonald et al., 2015). Des chercheurs ont fait valoir que percevoir le changement climatique de manière distante psychologiquement diminuait la probabilité de faire face à la réalité et aux implications de ce phénomène et pouvait donc réduire le soutien aux mesures d'atténuation et d'adaptation (McDonald et al., 2015, Weber, 2006, Uzzell, 2000). Les résultats de trois études entreprises en Australie, en Angleterre, en Irlande et en Slovaquie ont

démontré, de façon constante, que les répondants sont capables de conceptualiser les problèmes au niveau mondiale, mais qu'un effet de distance inverse est constaté de sorte que les problèmes environnementaux sont perçus comme d'autant plus grave qu'ils sont éloignés de celui qui les perçoit (Uzzell, 2000). Le chercheur David Uzzell parle d'hypermétropie environnementale pour considérer ce phénomène. Selon Uzzell, tout porte à croire que les aspects différentiels de la dichotomie locale/mondiale sont d'une importance cruciale pour comprendre la perception et les attitudes du public face aux problèmes climatiques ainsi que leur comportement ultérieur. On peut se demander alors si le fait de réduire la distance psychologique vis-à-vis du changement climatique augmentera nécessairement la volonté des gens d'accepter la réalité et les implications de ce dernier.

Le rôle de l'expérience directe du phénomène climatique

La distance psychologique d'un phénomène se réduit à mesure que les individus l'expérimentent personnellement. Une littérature de plus en plus foisonnante sur les effets de l'expérience personnelle d'évènements liés au climat et au changement climatique (sécheresse, inondation) met en évidence la manière dont le contact direct avec les évènements perçus comme étant liés au changement climatique peuvent accroître l'inquiétude et l'action. Les résultats de quatre études connexes menées en 2013 sur l'état du Michigan abondent dans ce sens. L'objectif de ces études étaient de mettre en lumière les signaux du changement climatique que certaines personnes croient détecter, les raisons pour lesquelles ils le font et leur importance ou non. Karen Akerlof et ses collègues ont ainsi conclu que l'expérience personnelle perçue du changement climatique semble accroître la perception qu'on les individus des risques, probablement grâce à une combinaison d'expériences directes, d'expériences par procuration (relayées par les médias) et de construction sociale (Akerlof et al., 2013). Ceci est encourageant dans un sens car ils suggèrent que la réduction inévitable de la distance psychologique perçue (à mesure que les impacts du changement climatique se font sentir de plus en plus) conduira à des attitudes et des comportements moins délétères pour la planète (McDonald et al., 2015).

Depuis l'année 2000, un nouveau sentiment d'urgence climatique a émergé en raison de l'augmentation des expériences quotidiennes d'évènements climatiques extrêmes (Doyle, 2007). Les vagues de chaleur qui ont balayé l'Europe depuis le début du siècle ainsi que l'augmentation des inondations locales ont rendus saillants les preuves du changement

climatique pour de nombreux ménages européens. Les individus sont de plus en plus en mesure de ressentir personnellement les effets néfastes du changement climatique. Pourtant, même si les expériences permettent de façonner les comportements ultérieurs des individus et la manière de les raconter et de relayer les expériences des autres individus, dans le cas du changement climatique, celles-ci ne sont pas suffisantes. Contrairement aux conséquences des risques que nous pouvons voir, entendre et ressentir, l'expérience directe du changement climatique est limitée par les difficultés des individus à en détecter les effets parmi les variations normales du climat. L'augmentation des impacts liés au changement climatique offre toutefois la possibilité de reconnaître d'autres signaux plus criants tels que les bouleversements dans la répartition des espèces ou le début et la longueur de la saison de croissance (Akerlof et al., 2013). Cependant, les conditions environnementales réelles ne sont pas les seuls facteurs de perception. Les expériences perçues du changement climatique peuvent également être influencées par l'environnement social (interprétations, croyances culturelles, valeurs). Les perceptions que les gens ont du changement climatique et de ses risques sont conditionnées par les différentes visions du monde.

Le rôle des valeurs : l'apport de la *cultural cognition*

Le rôle des valeurs semble évident dans la formation des perceptions. Les individus ont tendance à former des perceptions du risque qui correspondent à leurs valeurs. Poursuivant l'idée de la théorie culturelle du risque de Douglas et Wildavsky, la *cultural cognition* est l'une des diverses approches conçues pour tester empiriquement cette théorie. Le postulat à la base de la théorie soutient que l'on peut s'attendre à ce que les individus forment des perceptions du risque qui reflètent et renforcent les valeurs qu'ils partagent avec les autres (Kahan et al., 2011b). Le fait d'accepter ou non la réalité du changement climatique n'est pas liée à l'information mais aux biais culturels qu'elle renferme selon Kahan. Les canaux par lesquels nous nous informons (famille, amis, médias) sont ceux auxquels on a confiance et qui font écho à notre vision du monde et à nos valeurs. C'est pourquoi il est pertinent de comprendre la place qu'ont les valeurs sur notre rationalité. Pourquoi les membres du public sont en désaccord – de façon marquée et persistante – sur des faits sur lesquels les experts scientifiques s'entendent en grande partie ? Telle est la question dont tente de répondre l'approche de la *cultural cognition*. Cette dernière affirme que les individus sont psychologiquement disposés à croire qu'un comportement qu'eux et leurs pairs trouvent honorable est socialement bénéfique et qu'un

comportement qu'ils considèrent comme peu honorable est, de facto, socialement nuisible (Kahan et al., 2011a). Le manque de compréhension de l'information scientifique par le public ne s'apparente pas à de l'ignorance mais relève davantage de rationalités différentes. La question de la rationalité des individus se comprend alors suivant deux niveaux distincts qui peuvent rentrer en conflit.

Le niveau individuel se caractérise par l'utilisation effective des connaissances et des capacités de raisonnement des citoyens pour former des perceptions du risque qui expriment leurs préférences culturelles. Ici, les individus se comportent comme s'ils essayaient de maximiser la correspondance entre leurs propres perceptions des risques sociétaux et les perceptions qui prédominent dans les groupes culturels auxquels ils appartiennent. Les individus ont recours à une variété de facultés cognitives pour atteindre cette correspondance. Dans ce cadre, les individus font preuve d'un degré élevé de rationalité dans la formation de leurs croyances sur le changement climatique (Kahan et al., 2011b).

Le niveau collectif, quant à lui, se caractérise par l'incapacité des individus à converger vers les meilleures preuves scientifiques disponibles sur la façon de promouvoir leur bien-être commun ce qui aboutit à des prises de décision irrationnelles au niveau collectif (Kahan et al., 2011b). La source du problème n'a donc pas à voir avec une culture scientifique limitée mais réside justement dans le caractère extrêmement rationnel de la société au niveau individuel de ses membres (Kahan et al., 2011b). En d'autres mots, la forte capacité des individus à harmoniser leurs croyances personnelles à celles qui prédominent au sein de leurs groupes culturels respectifs empêche ces groupes de converger vers des croyances qui rendent tous les membres bien dans une situation plus avantageuse.

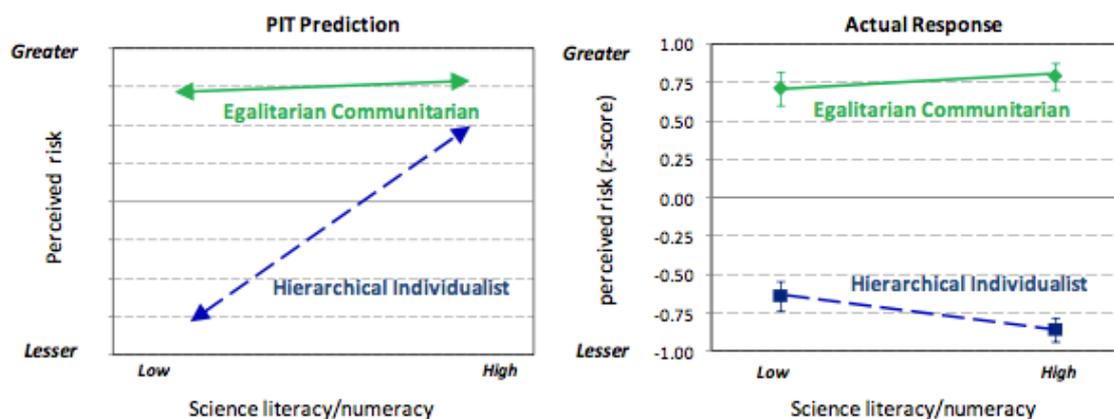
Kahan et ses collègues proposent une explication alternative à la compréhension traditionnelle du dissensus public sur le changement climatique. Les explications conventionnelles ont été abordées dans ce mémoire. Pour rappel, il s'agit de la rationalité limitée proposée par Kahneman et Tversky où les individus s'appuient sur différentes heuristiques dans leur prise de décision qui peuvent amener à des biais cognitifs. La *cultural cognition* est la démonstration empirique de la théorie culturelle de Douglas qui met en avant l'importance de la conformité des croyances à celles qui prédominent au sein d'un groupe dans la perception du risque d'un individu. La dernière explication renvoie à l'ignorance, ou comme la nomme Kahan, à l'« analphabétisme scientifique » où le scepticisme à l'égard du changement climatique peut être attribué à une mauvaise compréhension de la science par le public. Dès lors, en l'absence d'une base solide dans la science et la méthode scientifique, une proportion non négligeable du public ne peut pas comprendre les preuves de la réalité, des causes et des conséquences du

changement climatique. A travers un sondage effectué aux États-Unis auprès d'un vaste échantillon représentatif à l'échelle nationale d'adultes américains, Kahan et ses collègues ont voulu vérifier ces différentes explications. Leurs résultats indiquent qu'il n'y a pas de corrélation positive entre les connaissances scientifiques élevées d'un individu et une préoccupation accrue face au changement climatique. Au contraire, au fur et à mesure que les notes des répondants en connaissances scientifiques augmentaient, leur préoccupation face au changement climatique diminuait (Kahan et al., 2011b, p. 5). De même, une faible corrélation négative a été trouvée entre la numératie¹⁴ et le risque du changement climatique ce qui ne corrobore pas la prédiction de la rationalité limitée qui prédit qu'à mesure que les gens deviennent plus nombreux à se préoccuper du changement climatique, ils devraient aussi s'y intéresser davantage. Dit autrement, plus les gens sont nombreux à utiliser un raisonnement systématique plutôt qu'heuristique, moins leur perception du risque climatique devrait être biaisée vers la sous-évaluation (Kahan et al., 2011b). Les prédictions de la théorie de la *cultural cognition* en revanche se confirment. Prenant racine dans la théorie culturelle de Douglas, on peut s'attendre à ce que les personnes qui souscrivent à une vision du monde « hiérarchique et individualiste » soient sceptiques face aux allégations de risques environnementaux et technologiques puisqu'ils favorisent et maintiennent l'ordre et l'autorité et rejettent toute ingérence collective dans les décisions prises par les personnes détenant l'autorité. Il y a une confiance dans les décideurs politiques et les lois du marché. A l'inverse, les personnes s'apparentant à une vision du monde « égalitaire et communautaire » ont tendance à se méfier du commerce et de l'industrie puisque cette vision du monde favorise des formes d'organisations sociales moins régaliennes au profit d'une vision plus égalitaire des besoins individuels. Il faut donc s'attendre à ce que les communautaristes égalitaires soient plus préoccupés que les individualistes hiérarchiques par les risques liés au changement climatique (Kahan et al., 2011b). Ces prévisions ont été appuyées par les données recueillies à travers le sondage.

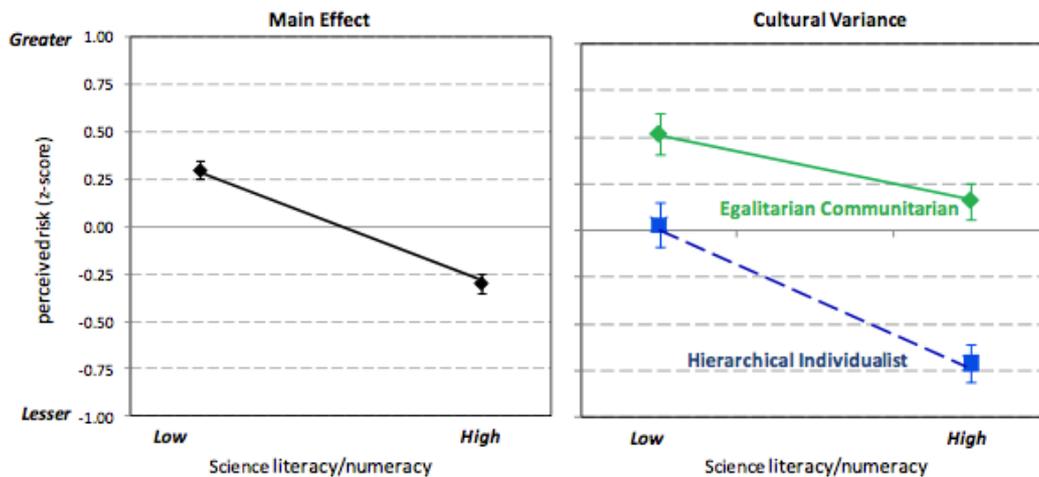
¹⁴ La numératie renvoie à la capacité d'un individu à comprendre, utiliser, appliquer, interpréter, créer et critiquer des informations et des idées mathématiques de la vie réelle. Dans sa dimension cognitive, il s'agit de la capacité d'un individu à mobiliser des connaissances mathématiques, développer des compétences en résolution de problèmes, avoir des connaissances d'ordre stratégique, valider sa démarche en utilisant un raisonnement logique et employer des raisonnements hypothético-déductifs. Par exemple : Une batte et une balle coûtent 1.10.- au total. La batte coûte 1.- de plus que la balle. Combien coûte la balle ?

En conclusion, il a été montré que les différences dans les valeurs culturelles des répondants de ce sondage ont eu un plus grand effet sur la perception des risques liés au changement climatique que les différences dans leur degré de connaissance scientifique ou de numératie. Toutefois, ces résultats n'excluent pas de considérer l'évaluation publique des risques comme non rationnelle. En effet, la connaissance scientifique, la numératie et la *cultural cognition* se renforcent mutuellement. Les individus qui comprennent la science et qui font intervenir le système de traitement de l'information dit rationnel sont censés converger vers les meilleures preuves scientifiques disponibles sur les risques liés au changement climatique. Les individus ne disposant pas de cette compréhension et de ces capacités de raisonnement se fient à des heuristiques moins fiables du système de traitement dit émotionnel et donc convergent moins vers un consensus scientifique si ce dernier n'abonde pas dans le sens de leurs valeurs. Cependant, l'importance des différentes visions du monde dans la perception du risque liée au changement climatique reste dominante. La polarisation culturelle devient plus grande, et non plus petite, à mesure que la culture scientifique et la numératie augmente chez les individus. Afin de rendre compte de ce phénomène, l'étude a également examiné les perceptions de répondants sur les risques liés à l'énergie nucléaire en utilisant la même échelle que pour les risques liés au changement climatique. Les résultats sont présentés dans le graphique ci-dessous.

"How much risk do you believe climate change poses to human health, safety, or prosperity?"



"How much risk do you believe nuclear power poses to human health, safety, or prosperity?"



Ces résultats montrent que dans le cas des risques liés au changement climatique, la thèse de l'irrationalité publique (PIT¹⁵) ne corrobore pas l'idée selon laquelle l'opinion publique s'accorde avec le consensus scientifique sur les risques liés au changement climatique à mesure que leur culture ou connaissance scientifique et leur numératie augmentent. Chez les groupes culturels (communautaristes-égalitaires), dont la perception des risques liés au changement climatique est déjà forte, l'accroissement de la culture scientifique et de la numératie renforcent légèrement leur perception du risque. En revanche, chez les groupes culturels (Hiérarchiques-individualistes), dont leur perception des risques liés aux technologies, à l'industrie et au changement climatique a tendance à être sous-estimée, l'augmentation de la culture scientifique et de la numératie diminuent davantage leur perception des risques. Il s'agit d'une corrélation négative qui contredit les prédictions de la PIT. Les différences dans les valeurs culturelles des répondants ont eu un plus grand effet sur leur perception que leur degré de connaissances scientifiques ou de numératie.

Dès lors qu'il s'agit du risque contingent lié à l'énergie nucléaire, la PIT corrobore les prédictions dans une certaine mesure seulement. L'impact de la culture scientifique et de la numératie sur la réduction des préoccupations relatives à l'énergie nucléaire est beaucoup plus important chez les individualistes hiérarchiques que chez les égalitaires. Par conséquent, l'écart entre ces deux groupes se creuse à nouveau à mesure que la numératie et la culture scientifique

¹⁵ « Public irrationality thesis » est une position adoptée par Kahan et ses collègues pour tester empiriquement ce que les individus croient sur le changement climatique. L'idée est de corroborer ou infirmer l'idée selon laquelle les individus sont divisés au sujet de la science du changement climatique parce qu'ils ont des connaissances limitées et une capacité limitée de raisonner de façon scientifique au sujet des données probantes.

augmente. La PIT ne prédit pas l'interaction observée entre la numératie et la culture scientifique d'une part, et les valeurs culturelles d'autre part. En conséquence, les différents groupes culturels sont tous aussi susceptibles d'avoir des croyances erronées, au sujet du consensus scientifique, sur des questions culturelles à risque comme celles exposées ci-dessus. D'autres études ont révélé que les individus ont tendance à reconnaître les scientifiques comme des « experts » sur ces questions, du moment qu'il y a adéquation entre les positions attribuées à l'expert présumé et les prédispositions culturelles propres aux individus sur ces questions (Kahan et al., 2011b). L'impact de la *cultural cognition* sur les perceptions des preuves scientifiques ne fait qu'augmenter en force à mesure que les individus deviennent plus informés sur la science et qu'ils développent une plus grande facilité de raisonnement technique. Les groupes culturels communautaires égalitaires munis d'un degré élevé de culture scientifique et de numératie étaient les plus susceptibles de s'écarter de la sous-estimation présumée des risques liés au changement climatique comparativement au répondant moyen. Pourtant, ces mêmes répondants partageaient la même surestimation présumée des risques liés à l'énergie nucléaire que le répondant moyen. De même, les individualistes hiérarchiques qui ont fait preuve d'un haut niveau de culture scientifique et de numératie étaient les moins susceptibles de considérer l'énergie nucléaire comme dangereuse, mais aussi les plus sceptiques à l'égard du changement climatique. Pourquoi alors, à mesure que les individus acquièrent des connaissances scientifiques et des compétences dans le mode de raisonnement utilisé dans la recherche scientifique, ils ne parviennent pas à former des croyances plus conformes au consensus scientifique mais forment, au contraire, des croyances qui vont dans le sens du groupe culturel auquel ils appartiennent ?

Pour synthétiser ce qu'il vient d'être dit, la question de l'irrationalité du public américain, selon Kahan et ses collègues, se situe au niveau collectif. L'attitude adoptée face à la question climatique est devenue un code social, au même titre que le contrôle des armes à feu : un moyen rapide de savoir qui fait partie de notre groupe et partage nos inquiétudes (Marshall, 2017, p.56). Kahan donne l'exemple suivant : un individualiste hiérarchique d'Oklahoma City qui proclame qu'il pense que le changement climatique est un risque sérieux et réel, pourrait bien être évité par ses collègues d'une raffinerie de pétrole ; il en va de même pour un professeur d'anglais communautaire égalitaire de New York qui révèle à ses collègues qu'il considère le consensus scientifique sur le changement climatique comme un canular. Ils peuvent tous les deux déformer leur position, bien sûr, mais seulement au prix de l'anxiété de vivre dans le mensonge, sans parler du risque qu'ils se trompent et révèlent leurs véritables convictions. Les

exemples servent à montrer que pour éviter des dissonances et assurer leur position au sein du groupe, les individus recherchent et donnent de la crédibilité aux informations qui soutiennent les valeurs et les attitudes d'un groupe particulier suivant les visions du monde qui ont été exposées plus haut. Ainsi, les individus font preuve d'une rationalité individuelle expressive lorsqu'ils se fient aux capacités cognitives nécessaires pour interpréter et communiquer des croyances qui définissent leur identité. La *cultural cognition* façonne les croyances des individus quant à l'existence d'un consensus scientifique et au processus par lequel les croyances se forment, relativement au changement climatique (Kahan et al., 2011a). La motivation d'adapter l'information aux croyances qui définissent l'identité façonne également les cognitions associées aux raisonnements des systèmes 1 et 2 de Kahneman et Tversky.

Toutes les approches vues jusqu'à présent participent de la compréhension des préoccupations des individus. Il n'est donc pas surprenant que les plus hauts degrés de rationalité individuelle se retrouvent chez les membres du public qui possèdent les plus hauts degrés de culture scientifique et d'aptitude au raisonnement logique. Plus les individus lambda en apprennent sur la science et acquièrent une plus grande facilité à utiliser l'information numérique, plus ils deviennent habiles à chercher et à comprendre – si besoin à expliquer – les preuves empiriques relatives aux positions de leur groupe sur le changement climatique et d'autres questions (Kahan et al., 2011b). Le bénéfice est une convergence encore plus forte entre ce qu'ils croient sur le fonctionnement du monde et ce qu'ils désirent être vrai. Ce qui fait la rationalité, au niveau individuel, n'est pas la vérité de croyances particulière sur un risque mais la congruence entre ces croyances et les engagements culturels des individus. Par conséquent, si les croyances au sujet d'un risque sociétal, à l'instar du changement climatique, ont une signification qui convient à certaines perspectives culturelles, mais qui est hostile à d'autres, les individus rationnels (au niveau individuel) ne parviendront pas à converger vers les meilleures informations scientifiques disponibles, ou du moins ne parviendront pas aussi rapidement qu'ils le feraient autrement. En effet, les personnes adoptant des points de vue culturels opposés et qui disposent du plus haut degré de culture scientifique et de numératie, seront les moins susceptibles de changer d'avis et attireront probablement ceux qui, à juste titre, se tournent vers elles pour obtenir des conseils sur des questions complexes dans des situations de profond désaccord. Ainsi, s'il est peu préjudiciable pour tout individu de former une perception du risque erronée mais culturellement agréable, il est préjudiciable pour la société, et même délétère pour son bien-être collectif, de former ainsi des croyances. Le conflit entre la rationalité individuelle et la rationalité du bien-être collectif pose un problème d'action collective (Kahan

et al., 2011b). Chaque individu profite du bien-être lorsque la mise en œuvre d'une politique reflète les meilleures connaissances scientifiques disponibles en matière de risque et de réduction des risques. Mais ce qu'un individu en particulier croit sur de telles questions ne rend pas plus ou moins probable l'adoption de telles politiques par les décideurs démocratiquement réceptifs. Si un citoyen lambda concluait que l'exactitude scientifique de sa propre perception des risques climatiques était une condition nécessaire ou suffisante pour réduire ces risques, cette conviction serait elle-même une preuve d'irrationalité. Pour cet individu, il est donc beaucoup plus raisonnable pour lui de former des croyances qui vont dans le sens de son appartenance culturelle afin de minimiser un danger de marginalisation de son groupe.

Chapitre 2 : les 7 barrières psychologiques selon Robert Gifford

La trame de ce mémoire est d'expliquer notre capacité à séparer ce que nous savons de ce que nous croyons afin de laisser de côté ce qui nous semble trop douloureux à accepter. Accepter, de manière symbolique, la réalité du changement climatique et agir en conséquence sont deux choses différentes même si les deux sont interdépendantes. Malgré l'éveil des consciences, nous ne sommes pas nombreux à faire le nécessaire pour améliorer les problèmes. Jusqu'à présent, les principales approches permettant la compréhension de nos mécanismes de défense face à la menace du changement climatique, dont nous sommes tous acteurs à différents degrés, ont été abordées. Dans un souci de clarté et de complémentarité, le présent chapitre s'occupe de structurer et de classer les barrières structurelles et psychologiques qui ont été décrites. Dans un article intitulé « *The Dragons of Inaction* », le professeur de psychologie et d'études environnementales Robert Gifford dresse un panorama de ces obstacles en proposant sept catégories ou « dragons de l'inaction » qui entravent l'adoption de comportements qui faciliteraient l'atténuation et l'adaptation au problème du changement climatique. En l'état, certaines barrières structurelles (absence totale de sensibilité aux enjeux climatiques) peuvent sévèrement limiter l'adoption de comportements durables. Cependant, pour tous ceux qui ne sont pas limités par de telles barrières, l'adoption de choix et de comportements moins délétères pour la planète est possible. L'inaction face au risque climatique semble comporter trois grandes phases selon l'auteur. La véritable ignorance empêche certainement de passer à l'action ce qui semble évident. Ensuite, dès que l'on prend conscience du problème, divers processus psychologiques entrent en action et peuvent nuire à une action efficace. Enfin, une fois que des mesures sont prises, elles peuvent être inadéquates, de faible mesure ou s'estomper ce qui n'a que peu de répercussions sur l'empreinte carbone de l'individu.

Biais cognitifs

L'ignorance

La controverse sur le changement climatique est souvent attribuée à un manque de compréhension de l'information scientifique par le public. L'explication la plus simple est l'ignorance. Cette dernière comprend deux dimensions. Il est clair qu'une personne qui ignore la problématique du changement climatique ne prendra pas de mesures éclairées pour atténuer les effets du problème. La seconde dimension, qui constitue une plus grande proportion d'individus, est caractérisée par un manque de connaissance sur les causes et les conséquences

du problème. Toutefois, cette explication ne tient pas la route puisqu'elle postule que la personne lambda sous-estime la gravité du changement climatique parce qu'elle ne connaît pas suffisamment la science. Cela signifie que les préoccupations relatives au changement climatique devraient être corrélées positivement à la culture scientifique, c'est-à-dire qu'elles devraient augmenter à mesure que les individus acquièrent une culture scientifique et des connaissances. De nombreuses études (Slovic et al., 1998, Loewenstein et al., 2001, Leiserowitz, 2006, Norgaard, 2006, Kahan et al., 2011b, Hamilton, 2012) ne corroborent pas cette thèse.

Les deux cerveaux

L'idée que notre cerveau ne nous a pas préparé à affronter le changement climatique n'a rien de très original. Différents spécialistes à l'instar de Leda Cosmides et John Tooby disent que notre crâne moderne abrite un cerveau de l'âge de pierre qui s'est développé pour faire face à des menaces particulières dans ce qu'ils nomment l'environnement de l'adaptation évolutive (Marshall, 2017, p.93). Les êtres humains ont évolué dans un monde où les dangers étaient soudains et évidents, et nos sens sont donc mal équipés pour détecter des problèmes écologiques en grande partie invisibles et qui s'aggravent progressivement, tels que le changement climatique ou l'extinction des espèces (Amel, 2017).

En résumé, notre psychologie serait mieux adaptée au style de vie d'un chasseur-cueilleur qu'à nos modes de vie contemporains. Notre difficulté à agir de manière effective aux problèmes liés au changement climatique relèverait de tendances psychologiques innées : placer en tête de ses priorités son intérêt personnel, imiter les autres et ne pas tenir compte de l'avenir (van Vugt et Griskevicius, 2015). A Paul Ehrlich d'ajouter que notre cerveau n'est pas capable d'anticiper les évènements sur plusieurs générations. Le professeur de psychologie Daniel Gilbert explique pourquoi notre cerveau est incapable de réagir à la menace du changement climatique.

Selon lui, notre évolution psychologique nous a préparé à répondre avec force à quatre déclencheurs clés qu'il résume par l'acronyme PAIN :

« *Personal* : notre cerveau est avant tout disposé à identifier les amis, les ennemis, les traîtres et ce qui signale une intervention humaine.

Abrupt : nous sommes particulièrement sensibles aux changements relativement soudains et avons tendance à ne pas considérer les menaces qui se manifestent sous la forme de lents processus.

Immoral : nous réagissons aux choses qui nous paraissent indécentes, injustes, révoltantes et repoussantes.

Now : notre capacité à nous projeter dans l'avenir est l'une de nos compétences les plus impressionnantes, mais elle reste encore dans les premiers stades de R & D » (Marshall, 2017, p.91-92).

Sur ces quatre déclencheurs, l'absence de l'*abrupt* et du *now* posent problème pour répondre au changement climatique. Pour les psychologues évolutionnistes, nous appliquons au changement climatique les outils psychologiques qui se sont développés pour répondre à des risques plus anciens qui n'ont plus tant à voir avec les nouveaux risques liés à la modernité. La primauté donnée à son groupe d'appartenance pour faire face aux menaces pourrait bien être un obstacle face à une menace commune universelle qu'est le changement climatique (Marshall, 2017).

L'évolution de notre psychologie nous a conduit à développer deux systèmes distincts de traitement de l'information. Alors que le système affectif (système 1) est seulement l'un des deux systèmes de traitement disponible chez l'Homme, il a une influence nettement plus grande dans les décisions sous risque et incertitude (Weber, 2006, p.104). Sans revenir dans les détails, ces deux systèmes sont en communication constante. Si le système 2 est lent et minutieux, le système 1 est rapide, automatique, impulsif et prompt à passer par des raccourcis mentaux afin d'atteindre au plus vite des conclusions. Le système 1 s'appuie sur l'expérience personnelle, l'immédiateté de l'information et s'attache aux images et aux histoires qui font échos à nos valeurs. C'est pourquoi, le système 1 est le moteur de l'action. Les communicants sur le changement climatique doivent parler aux deux cerveaux. Pour Marshall, leur objectif est double. Ils doivent accumuler suffisamment de données et de preuves pour montrer au système analytique (2) qu'ils sont une source crédible, tout en les transformant pour leur donner une forme qui soit attrayante et stimulante pour le système affectif (1), à l'aide d'outils d'immédiateté, de proximité, de sens social et de métaphores qui puisent dans notre expérience.

Une incertitude certaine : le paradoxe de précision

Les nombreuses sonnettes d'alarmes qu'un nombre croissant d'experts tirent pour nous annoncer les catastrophes climatiques à venir si nous ne changeons pas drastiquement nos modes de développement font froid dans le dos. Pourtant, si l'expertise nous assure qu'il n'y a plus à douter de l'existence du réchauffement climatique et de ses causes liées pour l'essentiel aux activités humaines, cette même expertise avoue que ses prédictions sont affectées d'une très grande imprécision, puisqu'on ne sait pas dire par exemple si la température aura augmenté en 2100 de 1,5 ou de 6 degrés Celsius (Dupuy, 2006). *Cette certitude accompagnée de cette incertitude produit, chez les non experts, au rang desquels il faut compter le personnel politique et les décideurs au sens large, des réactions fort contrastées, qui vont de la panique à l'indifférence* (Dupuy, 2006, p.343). Pour George Marshall, si le changement climatique est autant sous-estimé, ce pourrait bien être à cause de l'incertitude qui l'entoure. Mais de quelle incertitude parle-t-on ? Car la question est bien de comprendre comment le grand public perçoit la notion d'« incertitude » utilisée par les experts du climat et quelles représentations ils en ont. Aux questions fréquemment posées aux spécialistes du changement climatique telles que : de combien de degrés Celsius va augmenter la température ? Quelles peuvent être les conséquences du changement climatique ? les scientifiques ne peuvent que rarement donner des réponses précises et restent prudents dans leur formulation. De par son caractère systémique et mouvant, le déroulement du changement climatique est incertain et l'évaluation des probabilités, dans ce contexte, est toujours subjective, conditionnelle et provisoire.

Le premier problème réside sur le sens même du mot *incertitude*. Si le public non initié l'emploie pour désigner quelque chose dont il n'est *pas certain* ou *pas sûr*, l'emploi de ce même terme par les scientifiques est utilisé pour mettre en exergue le caractère relatif de toute certitude, qui ne peut être totale puisque le doute est le fondement même de la méthode scientifique (Marshall, 2017). Ainsi, les efforts bien intentionnés déployés par les scientifiques pour caractériser de manière fidèle le degré de certitude concernant le changement climatique semblent conduire à sous-estimer les risques liés au changement climatique de la part du public non initié. Les spécialistes se retrouvent ainsi face à un défi où il s'agit de trouver comment présenter honnêtement la probabilité de leurs résultats et les incertitudes qui les entourent sans susciter un optimisme erroné de la part du public profane (Budescu et al, 2009). Soulever ce défi est toutefois rendu difficile par la capacité hétérogène des différents acteurs à comprendre et à interpréter les informations probabilistes et par le fait que nombre d'acteurs choisiront soit

d'ignorer des informations trop compliquées pour eux, soit de réagir de manière disproportionnée en utilisant certaines informations par rapport à d'autres, d'une manière que les connaissances scientifiques elles-mêmes ne justifieraient pas. Il s'agit donc de prendre en compte les capacités cognitives, le niveau d'expérience en matière d'information scientifique et les opportunités de choix du public cible qui lira les résultats scientifiques. Tout en sachant que le public cible représente une pléthore d'acteurs très différents.

Afin de mieux comprendre l'incertitude dans le cas du changement climatique, Anthony Patt et Suraje Dessai, distinguent trois types d'incertitude fondamentales. Pour chaque type d'incertitude, il peut exister un ou plusieurs modes d'analyses (Dessai et Hulme, 2004).

L'incertitude épistémique (ou subjective) provient de la connaissance incomplète des processus qui influencent les événements. En ce qui concerne le changement climatique, ce type d'incertitude inclut les valeurs inconnues de la sensibilité du climat, le taux d'absorption de chaleur par les eaux profondes ou la paramétrisation d'un modèle d'impact (Dessai et Hulme, 2004, p. 114). Ce type d'incertitude peut être quantifié à l'aide d'une analyse de Monte Carlo¹⁶ ou par l'examen de différentes structures de modèles ainsi qu'en recourant à l'expertise des spécialistes du domaine.

L'incertitude stochastique (ou aléatoire) fait référence à la nature chaotique du système climatique où de petites différences dans les conditions initiales d'un modèle climatique global peuvent donner des résultats très différents.

Le dernier type d'incertitude est l'incertitude réflexive humaine¹⁷ qui, dans le cas du changement climatique, inclut la société comme faisant partie du problème (émission de gaz à effet de serre) et de la solution (adaptation et atténuation). Ce dernier type d'incertitude ne pouvant être quantifié de manière significative, l'analyse de scénarios doit être appliquée. En résumé, les connaissances inconnaissables (*unknowable knowledge*) résultent de l'indétermination des systèmes humains et de l'imprévisibilité du système climatique. On comprend alors aisément pourquoi l'estimation de la probabilité de futurs changements

¹⁶ La méthode de Monte-Carlo désigne une famille de méthodes visant à calculer une valeur numérique en utilisant des procédés aléatoires, c'est-à-dire des techniques probabilistes. Cette méthode permet d'introduire, entre autres, une approche statistique du risque dans différents domaines tels que la finance ou le changement climatique. Le nom de cette famille fait référence aux jeux de hasard pratiqués à Monte-Carlo (www.techno-science.net).

¹⁷ Diverses nomenclatures ont été utilisées pour expliquer cette incertitude, telles que le système autoréférentiel (*self-referential system*) ou observateur-participant (*observer-participant*) (Dupuy, 2004), le concept d'agence (*concept of agency*) (Risbey, 2004), les réactions (*feedbacks*) (Schneider, 2002) ou la réflexivité (*reflexivity*) (Dessai et Hulme, 2004).

climatiques est devenue un objectif prioritaire dans le monde de la recherche, car l'orientation des politiques d'adaptation dépendent fortement de la prévision du climat. Mais alors, quelles sont les probabilités dont la politique climatique a réellement besoin ? Suraje Dessai et Mike Hulme estiment que la réponse dépend fortement du contexte et donc des objectifs et de la motivation de l'analyse des politiques, de l'unité d'analyse, du calendrier et de la formation de l'analyste. L'incertitude réflexive est en grande partie insoluble dans le contexte de la prévision. Toutefois, il existe une marge de manœuvre considérable pour développer de nouvelles méthodologies combinant probabilités conditionnelles et scénarios qui sont pertinentes dans la prise de décision climatique. Les débats sont animés autour de cette question. L'objectif ultime de la Convention-cadre des nations Unies sur les changements climatiques est de prévenir toute perturbation anthropique dangereuse du système climatique (CCNUCC, 1992). La communauté scientifique a traduit cet objectif politique délibérément ambigu en une notion de « changement climatique dangereux ». Selon ce concept, la Convention stipule qu'un niveau « sans danger » devrait permettre aux « écosystèmes de s'adapter naturellement, que la production alimentaire ne soit pas menacée et que le développement économique puisse se poursuivre de manière durable » (CCNUCC, 1992). Ici, le danger est clairement lié au risque, dont la définition la plus fondamentale et la plus controversée est la « conséquence temps-probabilité » (Schneider, 2002). Le GIEC considère également que les risques associés au changement climatique sont fonction de la probabilité et de l'ampleur des différents types d'impacts. On peut donc dire que la probabilité est au cœur de la détermination du risque que le changement climatique représente pour les systèmes. C'est pourquoi, un grand nombre d'études traitent de l'évaluation des impacts et de l'adaptation au changement climatique. Ces dernières sont devenues de plus en plus sophistiquées mais peu ont été en mesure de fournir des informations fiables aux décideurs et aux gestionnaires de risques. Burton et al, énoncent plusieurs facteurs à cela dont le large éventail d'impacts potentiels (problème d'incertitude) ; le déséquilibre de résolution entre les modèles climatiques globaux et les mesures d'adaptation (problème d'échelle) ; les évaluations d'impact ne sont pas conçues pour prendre en compte une gamme d'options d'adaptation ; l'adaptation incorporée en tant qu'hypothèse plutôt d'explorée en tant que processus. Ces facteurs seront traités ultérieurement dans le chapitre cinq.

Ici, la question est de savoir comment communiquer cette incertitude, inhérente à la problématique du changement climatique. Les rapports du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) communiquent l'incertitude en utilisant un ensemble de termes de probabilité et des lignes directrices mondiale d'interprétation

(Budescu, 2009. p. 299). La préoccupation des experts sur les évaluations du changement climatique est de rendre l'information sur l'incertitude accessible et utile aux décideurs. Toutefois, la littérature sur les jugements et la prise de décision montre qu'il existe de grandes différences dans la façon de comprendre ces expressions, ce qui peut entraîner des confusions et des erreurs de communication. En effet, la manière dont les gens prennent des décisions dans des contextes d'incertitude, en se fiant à une heuristique inappropriée, les amènent à faire des choix incohérents et contre-productifs. Définir le changement climatique dans sa globalité comme certain ou incertain est donc un choix. *Ceux qui veulent que des mesures soient prises insistent sur ce qu'on sait qu'on sait et accentuent le niveau de consensus qui existe là-dessus. Ceux qui veulent maintenir le statu quo mettent en avant tout ce qu'on ne sait pas qu'on ne sait pas, qu'on ne sait a fortiori même pas comment quantifier* (Marshall, 2017, p.129).

Pour tenter d'y remédier, les pratiques modernes de communication sur le risque font appel à un certain nombre de méthodes qui ont été recommandées par les rapports d'évaluation du GIEC (Patt et Dessai, 2005).

Les chercheurs ont décrit le processus de choix (*task of choice*) comme comprenant une phase de cadrage et une phase d'évaluation. La première étape permet de relier le problème de décision actuel à d'autres problèmes similaires afin de déterminer l'heuristique à adopter. La phase d'évaluation permet à l'individu de s'appuyer sur la richesse de ces heuristiques décisionnelles préexistantes afin de proposer une réponse ou un choix. L'étape de cadrage est souvent utilisée pour déterminer si les résultats du choix représentent des pertes ou des gains par rapport à un niveau de base ou au statu quo. Durant la phase d'évaluation, les individus agissent d'abord pour réduire la probabilité de pertes, puis pour s'assurer une probabilité de gains élevée. C'est ce que les chercheurs appellent l'attitude d'aversion au risque (Dessai et Patt, 2004). Ces effets de cadrage sur la prise de décision ont été développés plus haut avec la théorie des perspectives de Daniel Kahneman et Amos Tversky.

Le biais d'optimisme

Des recherches ont mis à jour une tendance commune à se considérer comme mieux protégé que les autres et moins enclin à se trouver un jour victime. Ces derniers traits alimentent dans certaines circonstances un biais d'optimisme (Le Breton, 2012, p.51). Dans la relation personnelle au risque, la tendance est nette à se voir au-delà des moyennes et des normes et de

se sentir moins vulnérable que les autres face à telle ou telle menace (ibid, p.52). Lorsqu'il s'agit de dommages potentiels, comme une maladie ou une catastrophe, les gens pensent que les autres sont plus susceptibles d'être affectés qu'eux-mêmes. Le biais d'optimisme se manifeste principalement à l'occasion du décalage entre la perception du risque pour soi et pour les autres : Les gens sont également optimistes en ce qui concerne les événements positifs, tels que la longévité ou le succès. Les préjugés optimistes peuvent exister pour plusieurs raisons selon Neil D. Weinstein : les individus se comparent à une norme qui n'est pas réaliste ; ils interprètent les facteurs de risques de façon biaisée ; et ils ont tendance à minimiser les risques. Un premier constat est de dire que l'optimisme est plus grand lorsque les personnes ont peu d'expérience personnelle du danger, que les chances qu'il se produise sont faibles et que l'on pense que les dangers peuvent être maîtrisés par soi-même. Plusieurs raisons expliquent pourquoi nous sommes optimistes face aux risques. La première propose que l'optimisme soit une tentative de se protéger du mal. Une autre explication avance que les gens veulent être meilleurs que les autres. Enfin, une troisième proposition suggère que les gens sont optimistes parce qu'ils font des erreurs dans le calcul des risques. Être conscient des préjugés optimistes est important car ils peuvent entraver les actions qui permettraient de réduire les risques.

L'optimisme est considéré comme une norme solide sur le plan émotionnel, dans de nombreux pays. Il est une norme sociale particulièrement forte aux États-Unis, où règne la culture de l'épanouissement et du développement personnels (Hamilton, 2012). La tendance que nous avons à estimer que nous courons moins de risques que les autres résulte de la manière dont notre cerveau interprète les événements de sorte à favoriser la création de « fictions anodines » concernant notre propre personne, le monde et l'avenir. Pour reprendre une phrase de l'ouvrage de la psychologue Shelly Taylor, *Positive Illusions*, la capacité du mental à tirer bénéfice d'une tragédie et à éviter qu'une personne se retrouve submergée par le stress et les peines de la vie est une réussite remarquable (S.Taylor in Hamilton, 2012, p.238). Clive Hamilton, reconnaît l'intérêt d'entretenir ces « fictions anodines » dans un monde souvent hostile où nos convictions sont mises à l'épreuve. Elles nous permettent de garder le contrôle lorsque nos convictions sont ébranlées. L'« optimisme irréaliste » renvoie à la propension qui nous mène à prévoir ce que nous souhaiterions qu'il arrive, plutôt que ce qui est objectivement le plus plausible. Slovic et ses collègues caractérisent l'« optimisme irréaliste » en tant que forme d'excès de confiance. L'excès de confiance renvoie à la tendance qu'on les experts et les non-experts à ne pas se rendre compte du caractère incomplet de leur savoir et qui témoignent ainsi d'une confiance excessive (Slovic in Kermisch, 2010). Les individus ont donc l'impression de contrôler les risques. Tout comme Weinstein, Slovic attribue cette assurance excessive au besoin de réduire

l'anxiété générale par le déni de l'incertitude qui en est la cause. Il s'agit par exemple de l'attitude caractéristique des individus qui vivent dans des zones inondables et se persuadent qu'ils ne courent aucun risque (Slovic *in* Kermisch, p.22).

S'il est vrai que l'« optimisme irréaliste » nous conduise à minimiser ou à éliminer les nouvelles preuves qui pourraient contredire nos attentes, il n'en demeure pas moins vrai qu'il s'est révélé associé à une plus forte motivation, une meilleure endurance au travail, de meilleures performances et pour finir, une plus grande réussite (S.Taylor *in* Hamilton. 2012). L'optimisme aura alors plus de chance de conduire à l'action que le pessimisme, surtout si ce dernier se convertit en dépression ce qui amènera probablement à la passivité et à la morosité. Toutefois, Hamilton rend attentif au fait que les fictions anodines que nous nous créons peuvent devenir néfastes lorsque celles-ci s'apparentent davantage à des hallucinations plutôt qu'à des illusions. Plus précisément, il est important de distinguer dans le phénomène d'« optimisme irréaliste », l'illusion de l'hallucination. La première répond et s'adapte à la réalité puisque celle-ci s'impose à nous. Les hallucinations, en revanche, demeurent, malgré les preuves du monde extérieur. Elles sont de fausses croyances qui persistent malgré les faits. On voit alors se dessiner les contours des conséquences d'un optimisme inconsidéré au sujet des capacités de l'être humain à éviter le changement climatique. Pour Hamilton, les preuves d'un inévitable changement climatique de grande ampleur sont devenues si prépondérantes que les illusions saines se sont converties en hallucinations malsaines. L'espoir qu'un bouleversement majeur du climat peut être évité relève de l'hallucination. Hamilton va même plus loin en disant que pour véritablement prendre le problème climatique à bras le corps, il faut perdre espoir et notre optimisme afin de faire face à la réalité d'un monde soumis au changement climatique. Même s'il est vrai que maintenir la fiction selon laquelle il n'est pas trop tard pour empêcher les dangers du changement climatique peut accroître les chances qu'une action forte soit envisagée dans les prochaines années, et permettre ainsi, de faire reculer ou diminuer les pires impacts. Pour Hamilton, les observations sur le changement climatique ont pris une tournure si alarmante ces dernières années et l'action planétaire demeure si insuffisante que persister dans l'optimisme s'apparente de plus en plus à une déconnexion de la réalité. Ainsi, renforcer l'optimisme, comme c'est le cas, devient un moyen de se désengager d'une réalité qui contredit notre profonde conviction selon laquelle tout finira par s'arranger. A Hamilton de conclure en suggérant que nous sommes, sans doute, condamnés pas l'espoir.

Une vulnérabilité cognitive qui masque les risques

Pour comprendre les racines des crises environnementales actuelles il faut d'abord revenir aux origines évolutives du comportement humain. L'urbanisation, l'industrialisation et l'innovation technologique ont transformé les fondements mêmes de l'existence humaine, créant un paysage et un mode de vie très différents de ceux dans lesquels l'espèce humaine a évolué et auxquels notre cerveau et notre corps sont adaptés (Amel et al, 2017). Pour certains auteurs, la vie urbaine industrialisée compromet le sentiment d'appartenance de l'individu avec la nature ce qui a pour corolaire un comportement destructeur pour l'environnement. En caricaturant, on peut dire que l'être humain ne protège pas ce qu'il ne connaît pas et n'apprécie pas. Des études ont montré le lien entre le sentiment d'être lié à la nature et un comportement écologiquement responsable ainsi qu'entre les expériences de vie significatives dans la nature durant l'enfance et plus tard la défense de l'environnement. L'inadéquation entre les origines anciennes de l'être humain et le monde industrialisé d'aujourd'hui entraîne ainsi toute une série d'autres difficultés pour reconnaître la dégradation de la planète et y faire face. En l'absence d'un signal sensoriel tangible et d'un choc émotionnel, les problèmes liés au changement climatique demeurent psychologiquement distants et ne font pas grand-chose pour nous pousser à l'action. De plus, le caractère systémique du changement climatique ne représente pas une menace immédiate pour l'individu et ses conséquences à long terme sont moins motivantes et alarmantes que les conséquences ici et maintenant (Amel, 2017). En effet, l'esprit humain moderne a de la peine à appréhender le caractère systémique du climat (Lammel, 2015). L'importance des conséquences à court terme explique pourquoi les gens ne sont pas disposés à renoncer à la commodité d'une voiture ou à dépenser de l'argent dans des mesures d'efficacité énergétique par exemple. L'influence de la culture sur l'adaptation cognitive est incontestable. Dans le cadre d'un projet de recherche intitulé ACOCLI¹⁸, Annamaria Lammel et ses collègues ont élaboré

¹⁸ Le projet ACOCLI (Adaptation Cognitive aux Changements Climatique), financé par l'Agence nationale de Recherche Française et coordonné par Annamaria Lammel et Franck Jamet, met l'accent sur différentes composantes telles que la culture, la cognition ainsi que les caractéristiques spécifiques du sujet. Le sujet est au cœur du modèle théorique instauré par les chercheurs. Leur approche consiste à mieux appréhender la manière dont la cognition humaine traite les informations concernant le changement climatique selon les caractéristiques du sujet et les différents milieux culturels et environnementaux. Différents terrains d'études ont ainsi été sélectionnés en fonction des conditions climatiques et des expositions aux risques en France métropolitaine (Paris, Alpes, Ile de Ré) et en outre-mer (Guyane Française et Nouvelle-Calédonie). 800 entretiens ont été enregistrés et retranscrits.

la notion d'adaptation cognitive en la situant dans le contexte de l'environnement et de la culture dans lesquels l'individu grandit et vit. L'hypothèse générale de ce projet est que la cognition humaine permet l'adaptation aux changements environnementaux. Toutefois, les changements climatiques rapides créent des conflits cognitifs qui engendrent une cognition défaillante et accroissent la vulnérabilité (Lammel, 2015). Selon ces chercheurs, ce sont les capacités cognitives spécifiques à l'être humain et médiatisées par la culture qui ont en grande partie permis l'adaptation à toute forme de climat sur la planète. En se situant dans une approche historico-culturelle de la cognition, ces chercheurs tentent de comprendre les capacités d'adaptation cognitive des groupes humains ainsi que les facteurs et les déterminants qui amènent certains d'entre eux en situation de vulnérabilité cognitive. La vulnérabilité cognitive, dans son rapport aux changements climatiques, est un *état cognitif dans lequel le sujet ne dispose pas de suffisamment d'informations/connaissances, ni des modes de traitement de l'information nécessaires à la compréhension optimale des phénomènes climatiques* (Lammel, 2012, p.4). Les systèmes de pensée dans le processus de co-construction entre l'être humain et l'environnement est important. Deux systèmes de pensée se dégagent. Il s'agit de la pensée holistique et de la pensée de type analytique¹⁹. La première se construit avant tout à partir de connaissances obtenues à travers l'expérience. Ce système de pensée considère le climat dans sa globalité tandis que la pensée analytique comprend le climat comme un objet isolé de l'environnement. Pour Lammel, les sociétés occidentales relèvent d'une pensée analytique ce qui peut constituer un obstacle dans leur compréhension du changement climatique en provoquant une vulnérabilité cognitive, étant donné que ce dernier est un phénomène holistique et systémique. Les nombreux entretiens effectués suggèrent que les modèles culturels, le rapport à l'environnement et les modes de pensée participent à la construction des représentations mentales du changement climatique, elles-mêmes construites sur celles du climat. A la question « est-ce que l'être humain peut s'adapter aux changements climatiques ? », les divergences entre les répondants parisiens et de Nouvelle Calédonie sont importantes. Les premiers, bien que pas vraiment optimistes, considèrent que l'humanité va survivre et évoquent des possibilités instrumentalisées d'adaptation (l'être humain peut s'adapter s'il change son mode de vie et s'il trouve des énergies renouvelables). Les seconds en revanche, estiment que les humains peuvent disparaître tout comme certaines plantes ou animaux. Les chercheurs ont ainsi observé que chez les répondants parisiens, les humains sont

¹⁹ La pensée analytique ici ne renvoie pas au traitement de l'information de Daniel Kahneman avec sa théorie des deux systèmes de traitement de l'information (Système 1 et système 2).

supérieurs aux forces de la nature, ils la dominent, tandis que chez les répondants de Nouvelle-Calédonie, l'être humain se situe dans un système écologique qu'il doit respecter. Toutefois, dans les deux cas, l'individu exprime une impuissance individuelle où l'avenir lui échappe. L'incertitude quant à l'avenir fait la part belle à certaines croyances où pour les uns la technologie va les sauver et pour les autres, c'est la nature elle-même (Lammel, 2012). Les conditions climatiques et géographiques locales influencent le traitement des informations climatiques. Suite à une tâche de définition concernant seulement la représentation du climat, il semblerait que le milieu urbain parisien soit le moins propice à la construction d'une représentation complexe du climat. L'expérience directe sur la construction des représentations est donc importante. Le fait que des espaces non urbanisés soient présents (par exemple la Haute Montagne à Grenoble et la mer à la Rochelle) permet de percevoir les phénomènes météorologiques dans leur complexité et leur variabilité et contribue ainsi à la construction de représentations bi-métriques²⁰ complexes. En conclusion de leur projet de recherche ACOCLI, les chercheurs ont démontré l'importance du facteur expérience climatique dans l'évaluation des capacités potentielles d'adaptation au changement climatique ainsi que l'influence exercée par l'environnement direct de l'individu sur la complexité de l'organisation de ses représentations. Les individus les plus vulnérables cognitivement seront ceux qui ont toujours vécu dans une zone urbanisée, sans autre expérience climatique. Le contexte culturel et environnemental oriente fortement les représentations mentales du climat et du changement climatique. Ainsi, la vulnérabilité cognitive, caractérisée principalement par les populations urbaines avec une pensée plutôt analytique, sans véritable expérience climatique, peut ralentir une adaptation cognitive nécessaire à la mise en œuvre de comportements durables (Lammel, 2012.). Sans une représentation complexe et correcte du climat en tant que système, les individus ne peuvent pas développer une représentation du changement climatique ce qui peut engendrer un désinvestissement et même un optimisme non fondé sur les dangers liés au changement climatique.

²⁰ Le concept de représentation bi-métrique fait référence à la relation entre les connaissances culturelles du sujet et l'expérience directe qu'il a de son environnement. Afin d'observer l'influence de l'expérience climatique sur la conceptualisation du climat, une étude du projet ACOCLI a évalué deux groupes de sujets parisiens. Un groupe de sujets mono-climatique (ayant vécu toute leur vie en région parisienne) et un groupe de sujets bi-climatiques (ayant vécu en région parisienne et dans au moins un autre climat).

Idéologies : il sera toujours temps d'agir quand il sera trop tard

Les valeurs sociales et les visions du monde jouent également un rôle important dans la perception et le type de comportement d'un individu. Les visions du monde peuvent être définies comme étant un ensemble d'attitudes sociales, de cultures et de politiques particulières envers le monde qui guident les réponses individuelles dans des situations complexes (Leiserowitz, 2006). Elles sont nourries par les relations sociales. Les visions du monde incarnent des croyances qui peuvent entrer en conflit avec des mesures d'atténuation et d'adaptation face au changement climatique et d'autres formes d'actions en faveur du climat ce qui constitue une barrière importante au changement de comportement.

Les croyances qui affectent les aspects de la vie d'une personne sont nombreuses. Il peut s'agir de croyances religieuses, politiques, économiques ou sociales. Un individu défendant avec ferveur les lois propres au capitalisme et donc en la liberté des communs aura un comportement et une conduite qui va à l'encontre de comportements durables. L'inaction en faveur du climat résulte beaucoup de croyances erronées sur la capacité à faire quelque chose. Des phrases telles que : « si la menace était telle, le gouvernement interviendrait » ou encore « ce n'est pas pour demain, nous avons donc le temps de trouver des solutions » sont symptomatique d'une forme de « vœu pieux », car en reportant le problème à un futur éloigné, nous espérons qu'un évènement le résoudra avant que nous ayons à agir (Hamilton, 2012).

Les quatre visions du monde retenues par Mary Douglas sont des prototypes, sorte de dispositif heuristique. Nous n'appartenons pas qu'à l'un ou l'autre de ces groupes. L'intérêt de ces visions du monde est de montrer que chacune d'elle représente une rationalité différente. Un ensemble de pré-hypothèses sur la nature idéale de la société qui amène chaque groupe à percevoir différents risques et à préférer différentes réponses politiques. Poursuivant cette idée, *chaque groupe essaie de défendre ses intérêts en élaborant des définitions du risque, et tente par la même d'éliminer les risques qui pourraient lui coûter cher. Les menaces liées au changement climatique cristallisent ce combat de tous contre tous pour la définition la plus rentable du risque puisqu'elles représentent le bien commun et donnent la parole à ceux (air, eau, sol, flore, faune etc...) qui n'ont pas de voix* (Beck, 2008, p.55-56).

Différentes visions du monde

Au risque d'être redondante, axer les recherches sur les valeurs, les attitudes et les visions du monde qui influencent les préoccupations à l'égard du changement climatique est primordial car ce sont bien les valeurs qui guident nos actions. Les valeurs permettent d'intégrer les dimensions globales des changements environnementaux (Lammel, 2015). Les chercheuses Suzanne Gagnon Thompson et Michelle Barton ont défini deux types d'attitudes basées sur les valeurs par rapports aux problèmes environnementaux. Il s'agit de l'écocentrisme et de l'anthropocentrisme. Les valeurs écocentriques attribuent à la nature une valeur pour elle-même qui doit être préservée pour ses qualités intrinsèques. La nature dispose donc d'une valeur en dehors de considérations économiques, utilitaires ou de qualité de vie. En contraste, les valeurs anthropocentriques lient la préservation de l'environnement à la satisfaction de besoins matériels, conférant ainsi à la nature, une valeur essentiellement utilitaire. Dans les deux cas, la préservation de la nature est nécessaire, mais les raisons diffèrent. La préservation de la nature, suivant une attitude écocentrique, se manifestera sous forme d'engagement personnel dans des associations écologiques ou dans des actions concrètes en faveur de l'environnement, tandis que l'individu anthropocentrique inscrira ses actions dans un cadre qui reste conforme aux valeurs de la société de consommation (Lammel, 2015).

Dans la même idée mais dans une perspective plus large, une équipe dirigée par le chercheur Wesley Shultz a élaboré des catégories intégrant les valeurs, les attitudes, les visions du monde et les comportements vis-à-vis de l'environnement. Des liens de corrélation ont été identifiés entre le degré de préoccupation et la façon dont les individus évaluent les problèmes climatiques sous l'angle de valeurs égoïstes, altruistes et biosphériques. Les valeurs égoïstes sont focalisées sur soi ainsi que les buts (moi, mon futur, ma prospérité, ma santé). Les valeurs altruistes sont dirigées sur les autres (les générations futures, l'humanité, les personnes de la communauté, les enfants). Les valeurs biosphériques se focalisent sur le bien-être de tous les êtres vivants. Sans surprise, les préoccupations et les valeurs fondées sur la biosphère montrent généralement le lien positif le plus fort avec les attitudes et les comportements favorables à l'environnement. Les personnes ayant des niveaux plus élevés de préoccupations (juger les problèmes environnementaux sous l'angle des coûts ou des avantages pour un groupe social) ou de valeurs (égalité, justice sociale) altruistes ont également tendance à s'engager davantage dans des actions respectueuses de l'environnement. Des études transculturelles ont constaté que les valeurs altruistes prédisent plus fortement un comportement pro-environnemental lorsque les répondants sont conscients de la gravité des problèmes environnementaux et se sentent

responsables de ces problèmes au niveau mondial (mais non locaux) (Milfont et Schultz, 2016). Autre constatation, la prise de conscience des conséquences négatives de l'inaction influence le sentiment de responsabilité des individus ce qui favorise par la suite l'obligation morale d'agir, ce qui influence à son tour les intentions et le comportement durable.

La justification du statu quo

Bien que des changements s'opèrent, le changement climatique demeure un objet facile à éviter. Lorsqu'un objectif est invisible, souffre d'un manque d'impulsion ou lorsqu'une tâche suppose des sacrifices ou des efforts et que dans un même temps, il n'y a pas de pression environnementale à agir tout de suite, la tentation est forte de maintenir le statu quo sans jamais ressentir la pression ou l'urgence d'agir maintenant. Maintenir le statu quo comportemental semble à première vue tout à fait logique. Nous faisons quelque chose depuis un certain temps, cela ne nous a pas encore tués, donc ça ne peut pas être si dangereux que ça et nous avons probablement de bonnes raisons de le faire en premier (Weber, 2015). Les explications rationnelles du maintien du statu quo sont complétées par un certain nombre de mécanismes non rationnels (l'aversion pour les pertes, l'évitement du regret, l'exposition répétée et la rationalisation) qui créent une préférence pour les états existants. La tendance humaine innée à maintenir le statu quo est liée au biais d'omission (Bazerman, 2006). Comme nous l'avons vu avec Kahneman, nous sommes souvent réticents à renoncer à ce que l'on a déjà – notre « dotation » - pour un meilleur ensemble d'option parce que pour la plupart des gens, les pertes sont plus importantes que les gains (Kahneman et Tversky, 1974). Nous avons tous tendance (individus, organisation, nations) à suivre la règle empirique « ne pas nuire²¹ ». La plupart du temps, il s'agit d'une règle morale utile mais parfois, elle peut avoir des conséquences négatives. Pour créer un plus grand bien, nous devons généralement accepter des compromis qui exige l'infliction d'un petit préjudice. En raison de notre volonté d'éviter d'infliger de nouveaux préjudices, nous sommes bien plus enclins à faire des erreurs d'omission (inaction) plutôt que des erreurs de commission (causer du tort) (Bazerman, 2006). Par conséquent, nous ne faisons pas de choix judicieux pour éviter les surprises prévisibles et nous acceptons le statu quo dysfonctionnel. L'effet du statu quo est encore plus marqué lorsque plusieurs parties cohabitent et accordent des poids différents à différentes préoccupations, comme le parlement par exemple. Ainsi, les gouvernements sont particulièrement touchés par le statu quo et ne

²¹ « Do no harm »

parviennent que rarement à apporter des améliorations efficaces aux politiques actuelles (Bazerman, 2006). S'agissant du changement climatique, agir maintenant pour diminuer ses effets sera probablement beaucoup moins coûteux que d'intervenir après des catastrophes majeures liées au phénomène climatique. Malgré les preuves des scientifiques qui s'accumulent, la plupart des États, à l'instar des États-Unis, demeure réticent à prendre des mesures. Le désir de maintenir le statu quo entrave l'acceptation de mesures efficaces visant à prévenir une surprise prévisible. Paradoxalement, le biais d'omission nous rend réticent à agir pour réduire les effets du changement climatique, quand bien même nous savons que l'inaction entraîne et entrainera des changements plus néfastes sur le long terme. Couplé à notre tendance à ignorer l'avenir, notre tendance à essayer de préserver le statu quo nous amène à ignorer les changements qui nous seront demandés plus tard (Bazerman, 2006).

Jugés par nos pairs

La conformité sociale : le poids des normes

Le pouvoir des normes sociales dans l'adoption d'un comportement n'est plus à prouver. Les stratégies de communication sur le changement climatique, visant orienter les individus vers des comportements pro-environnementaux, doivent exploiter le pouvoir des normes. Exploiter les normes sociales dans les stratégies de communication est non seulement une stratégie efficace mais aussi peu coûteuse pour aider à réduire notre impact sur le changement climatique. En guise d'exemple, de nombreuses études ont visé à démontrer la force de l'appel normatif pour influencer un comportement. Dans une collectivité californienne de taille moyenne, des résidents ont reçu des affiches placées sur leur poignées de porte avec un message portant sur les efforts de conservation de l'énergie. Quatre types de message différents étaient écrits pour encourager cette mesure de conservation de l'énergie. Économiser l'énergie (1) aiderait l'environnement ou (2) profiterait à la société ou (3) leur permettrait d'économiser de l'argent ou (4) serait commun (normatif) dans leur quartier. Les entretiens avec les participants ont révélé que ceux qui ont reçu les messages normatifs les ont évalués comme étant les moins susceptibles de motiver leur comportement de conservation. Pourtant, en examinant la consommation réelle d'énergie, l'appel normatif s'est avéré être le message le plus efficace et a permis d'économiser bien plus d'énergie que par les autres messages (Griskevicius et al., 2008). Bien que les normes soient puissantes, les gens sont très conscients des codes culturels

qui y sont liés. Trop attirer l'attention sur une norme à éviter peut être contre-productif. Par exemple, lorsque des gardes forestiers placèrent dans le parc national de *Petrified Forest*, une pancarte affichant : « votre héritage est vandalisé tous les jours par des vols de bois fossilisé, représentant 14 tonnes par ans, récupéré morceau par morceau », le taux de vol augmenta de manière spectaculaire (Marshall, 2017). Bien que le message cherchait à faire comprendre le comportement à éviter, il disait en substance que voler de petits morceaux de bois fossilisé était une activité tout à fait banale.

Le changement climatique est un problème mondial auquel il faut apporter une réponse collective. Il est donc sujet au poids de la norme. Lorsque nous prenons conscience d'un problème, nous regardons autour de nous en quête de codes sociaux qui dicteront notre propre réponse (Marshall, 2017). Nous regardons ce que les autres font, ce qu'ils disent mais aussi ce qu'ils ne font pas et ne disent pas. C'est la conformité sociale. Si nous constatons que les autres sont inquiets ou qu'ils agissent, il est probable que nous les imitions. Cette conformité sociale, dit George Marshall, n'est pas une option ou un choix. C'est un instinct comportemental puissant, niché au cœur de notre psyché, et qui œuvre la plupart du temps à notre insu. Le poids de la norme est puissant et il diffère d'un groupe social à un autre. Les expériences sur la conformité sociale montrent que les participants choisissent d'adhérer à la norme même dans des situations de danger imminent et réel. Toutefois, l'environnement social et économique est en quelque sorte hostile à la lutte contre le changement climatique puisque cela va à l'encontre de nos normes sociales actuelles (Voyer, 2016). Nos sociétés ont favorisé un mode de vie énergivore. Il est normal de se déplacer seul dans une voiture, de manger des aliments importés, de prendre l'avion pour aller à l'étranger, de manger de la viande, de produire des biens de piètre qualité qui devront rapidement être remplacés par un nouveau produit neuf de mauvaise qualité etc... Lutter efficacement contre le changement climatique suppose des changements en profondeur, puisqu'il faut s'attaquer aux fondements structurels et idéologiques des sociétés industrialisées. Pour rappel, selon la théorie des représentations sociales, Moscovici nous dit que pour qu'une compréhension émergente, comme celle du changement climatique, soit mise en œuvre dans la cognition quotidienne, elle doit être ancrée de façon discursive dans un cadre interprétatif familier (Olausson, 2011, p.285).

L'effet témoin

Les codes sociaux qui définissent les situations auxquelles les gens réagissent et celles dont ils ne tiennent pas compte rendent compte d'un phénomène de psychologie sociale nommé l'effet du témoin. Plus un problème est connu par d'autres (supposons-nous), plus nous faisons abstraction de notre bon sens et observons les comportements autour de nous pour savoir comment réagir. Le changement climatique est particulièrement sujet à cet effet témoin puisqu'il demande une réponse collective.

Les impératifs moraux : le concept d'intention (S. Gardiner)

Le changement climatique est un problème complexe qui soulève des questions dans et entre un grand nombre de disciplines, comme les sciences physiques et les sciences de la vie, les sciences politiques, l'économie et la psychologie pour n'en citer que quelques-unes. Parmi ces disciplines, le philosophe Stephen M. Gardiner souligne la dimension éthique qui, selon lui, joue un rôle fondamental car les raisons pour lesquelles le changement climatique est un problème ne peut se comprendre sans invoquer des considérations éthiques. Les caractéristiques particulières du problème du changement climatique constituent un obstacle important à notre capacité à faire les choix difficiles qui s'imposent pour y faire face. Gardiner, considère le problème du changement climatique comme « une tempête morale parfaite²² ». Pour lui, le changement climatique implique la convergence d'un ensemble de problème globaux, intergénérationnels et abstraits. Cette tempête nous rend extrêmement vulnérables à la corruption morale. Les questions éthiques se situent dans l'évaluation morale de nos propres actions : si nous ne pensons pas que nos propres actions sont ouvertes à l'évaluation morale, ou que divers intérêts (les nôtres, ceux de notre famille, de notre pays, des personnes lointaines, des personnes futurs, des animaux et de la nature) comptent, alors il est difficile de voir pourquoi le changement climatique pose un problème. Les questions éthiques se situent également dans la responsabilité morale : une fois que nous évaluons moralement nos propres actions, nous semblons avoir besoin d'un certain compte rendu de la responsabilité morale, des intérêts moralement importants et de ce qu'il faut faire dans les deux cas. Tout ceci renvoie au domaine de l'éthique. Gardiner donne des exemples concrets de questions éthiques

²² « A perfect moral storm » pour la version originale.

fondamentales. La dimension éthique, par exemple, est essentielle dans les principales décisions qui doivent être prises telles que la fixation d'un plafond global pour les émissions de gaz à effet de serre et la répartition des émissions autorisées par un tel plafond. Le choix du niveau où le plafond global est fixé dépend de la manière dont les intérêts de la génération actuelle sont pesés par rapport à ceux de la génération future. La façon dont les émissions sont distribuées dans l'écart global²³ dépend en partie de diverses croyances sur la place justifiée de la consommation énergétique dans la vie des gens, l'importance de la responsabilité historique du problème et les besoins actuels ainsi que les aspirations futures de chaque société (Gardiner, 2006, p.398). Le facteur clé qui détermine la responsabilité morale est l'intention (Marshall, 2017, p.302). En effet, le changement climatique se heurte à la structure actuelle du pouvoir mondial. La responsabilité des émissions passées et actuelles incombe d'abord aux nations les plus riches et les plus puissantes, et les nations pauvres sont mal placées pour les tenir responsables. D'autre part, tout porte à croire que ce sont les pays les plus pauvres qui sont également les plus vulnérables aux pires répercussions du changement climatique. Enfin, l'action contre ce phénomène climatique crée un risque moral pour les pays développés car elle incarne la reconnaissance de l'existence d'une éthique et d'une responsabilité internationale et renforce l'idée qu'une coopération internationale sur les questions impliquant de telles normes est à la fois possible et nécessaire. Par conséquent, il porte l'attention sur d'autres lacunes morales du système mondial actuel, telles que la pauvreté, les violations des droits de l'homme et ainsi de suite (Gardiner, 2006, p. 402).

La perspective temporelle, que Gardiner nomme la « tempête intergénérationnelle », est peut-être encore plus grave que la perspective globale qui vient d'être décrite. Les effets du changement climatique induit par l'être humain sont très différés car il faut beaucoup de temps avant que certains mécanismes de base mis en œuvre par l'effet de serre (élévation du niveau de la mer par exemple) ne soient pleinement réalisés. Aussi parce que le gaz à effet de serre, dont le plus important émis par l'être humain est le CO₂, une fois émis dans l'atmosphère peut passer beaucoup de temps dans la haute atmosphère (Gardiner, 2006). Pour Gardiner, les nombreux échecs d'accords internationaux sur la question climatique sont symptomatiques de notre incapacité à penser la justice en des termes *intergénérationnels*. Pour de nombreux analystes, le changement climatique est considéré comme un problème d'action collective *intragénérationnel* (Néron, 2012). Suivant cette logique, que Gardiner qualifie de pessimiste,

²³ L'écart global renvoie aux inégalités dans la distribution des richesses et du niveau de vie des individus dans le monde, profondément inégal.

le changement climatique renvoie au dilemme du prisonnier dans lequel tous les acteurs sortiraient gagnants des résultats produits par une structure de coopération, mais dans lequel chacun des acteurs a un intérêt individuel à adopter un comportement non coopératif (Néron, 2012). Ainsi, penser la problématique climatique en terme intragénérationnel néglige, à la fois la possibilité que nous ayons des obligations envers les générations futures, et ne permet pas de saisir l'aspect proprement tragique des changements climatiques. Pour Gardiner, l'abîme séparant la génération actuelle des générations futures, dont les intérêts sont incertains et non représentés, est ce qui est le plus moralement troublant.

La réflexion éthique met ainsi en lumière notre situation actuelle problématique où la convergence des facteurs cités plus haut menace notre capacité à agir de façon morale. L'interaction de la dimension globale, intergénérationnelle et abstraite du changement climatique contribue dès lors à exacerber et à obscurcir un problème sous-jacent de corruption morale qui peut avoir une plus grande importance pratique que n'importe lequel d'entre eux (Gardiner, 2006). George Marshall reconnaît les raisons de considérer le changement climatique comme un problème cognitif parfait. Toutefois, il relativise en disant que les raisons ne sont pas induites par les caractéristiques intrinsèques du changement climatique mais parce qu'il est extrêmement multivalent, ouvert à de multiples sens et interprétations. Le changement climatique ne donne pas de trait distinctif qui nous permette de lui donner une identité claire : pas d'échéances, pas de lieu précis, pas de cause unique, pas de solution, pas d'ennemi (Marshall, 2017, p.161).

L'iniquité perçue

L'équité perçue est souvent considérée comme un motif d'inaction : « pourquoi devrais-je changer si les autres ne le font pas ? ». La crainte d'être victime des « profiteurs » sert de barrière à certaines personnes qui se demandent pourquoi elles devraient adopter un comportement responsable face au changement climatique alors qu'elles craignent que d'autres ne le fassent pas (Gifford, 2011). Chaque personne a à cœur le principe d'équité. Le problème réside dans le fait que tout le monde le définit en fonction de ses intérêts (Marshall, 2017). Notre aversion pour les pertes ainsi que notre attachement au statu quo rend difficile les questions relatives à la gestion des ressources environnementales communes où finalement, chacun veut sa part du gâteau.

Coûts irrécupérables

La dissonance cognitive

La théorie de la dissonance cognitive a été développée par le psychologue Leon Festinger pour décrire la sensation pénible ressentie lorsque nous commençons à réaliser qu'une de nos certitudes est démentie par la preuve du contraire. Son hypothèse suppose que les personnes dont les convictions sont contredites par l'émergence de faits se convertissent souvent en prosélytes d'autant plus fervents que ces faits sont devenus irréfutables (Hamilton, 2012). Nous passons notre vie à être attentifs aux informations faisant écho à nos convictions et évitons celles qui ne le sont pas. Nous avons donc tendance à nous entourer de personnes qui pensent comme nous et évitons celles qui nous mettent mal à l'aise. La théorie de la dissonance cognitive permet de comprendre le phénomène de scepticisme ou de déni face au changement climatique. Aux vues des preuves scientifiques toujours plus consensuelles sur la responsabilité humaine dans le changement climatique, on pourrait s'attendre à ce que les climato-sceptiques revoient leurs positions afin de les adapter à la réalité des faits. Au contraire, ces derniers sont devenus plus véhéments dans leurs attaques contre les scientifiques du climat, les écologistes et de manière plus générale, à quiconque accepte les preuves du changement climatique (Hamilton, 2012). Différentes théories plus ou moins farfelues font alors la part belle pour démentir les preuves scientifiques. Plus les preuves scientifiques se renforcent, plus les climato-sceptiques s'accrochent à leurs opinions antagoniques.

La théorie classique de la dissonance identifie trois modes de réduction de la dissonance. Le premier consiste à ajuster le comportement à son environnement. Dans le cas du changement climatique, l'individu peut réduire sa dissonance en changeant son comportement à la lumière de l'information qu'il possède (Voyer, 2016). Le deuxième consiste à ajuster l'environnement à soi. Lorsqu'un individu pense qu'il ne peut rien faire à cet égard, il peut accepter des engagements qui font en sorte qu'il soit effectivement « impossible » pour lui d'agir. Le dernier mode de réduction consiste à ajouter une nouvelle cognition par exemple, en décidant de voter pour le parti Les Verts, ou en faisant un don à une organisation environnementale afin d'apaiser sa conscience quant à son mode de vie. De manière générale, les individus ont tendance à adopter les modes de réduction les moins coûteux, à savoir, les plus faciles à mettre en œuvre. La dissonance cognitive a également été mise en relation avec la procrastination. A travers les travaux de Timothy Pychyl, six modes de réduction de la dissonance ont été identifiés. Une stratégie peut être de se distraire en pensant à autre chose. La perspective temporelle rend plus

facile la poursuite de distractions au détriment de la résolution du changement climatique. La deuxième stratégie renvoie au fait d'oublier, c'est-à-dire à ignorer ce que l'on doit faire. L'étude de Kari-Marie Norgaard sur une communauté rurale norvégienne montre comment les répondants sont portés à ignorer le problème du changement climatique. En raison des émotions négatives que suscite le changement climatique, l'oubli consiste à ne pas penser à la menace climatique au quotidien afin de ne pas ressentir les émotions désagréables que ce problème provoque. La troisième stratégie se nomme la trivialisation qui consiste à diminuer l'importance d'un objectif ou d'une préférence en relation à d'autres. Pour donner un exemple, imaginons que vous ressentiez un inconfort psychologique du fait que votre emploi exige que vous preniez l'avion plusieurs fois par mois. Afin de réduire la dissonance, vous pouvez juger que votre carrière ou votre emploi est plus importante que de réduire votre contribution au changement climatique. La tendance à privilégier ses préférences quotidiennes au détriment de sa préférence globale a été testée empiriquement notamment à travers l'explication des préférences intransitives d'Andreou (Voyer, 2016). La quatrième stratégie est l'affirmation de soi en se concentrant sur d'autres valeurs et qualités qui réaffirment son estime de soi. Aux vues de la vision pessimiste de l'avenir et au sentiment de culpabilité que renvoie le changement climatique, les individus sont amenés à se concentrer sur des choses dans la mesure de leur contrôle. La cinquième stratégie est de nier sa responsabilité en prenant de la distance par rapport à un comportement que l'on jugerait devoir faire. Nier sa responsabilité est fort aisé dans la problématique du changement climatique étant donné qu'il est un problème collectif. La dernière stratégie consiste à être davantage sensible aux informations qui valident la procrastination. Le degré d'incertitude relatif au changement climatique peut justifier l'inaction des individus et les déresponsabiliser. Ils s'appuient dessus afin de justifier le fait de remettre à plus tard la résolution du problème. De plus, chacun peut valider son comportement de procrastination par le comportement de procrastination d'autrui (Voyer, 2016).

Toutefois, il existe des manières d'éviter les dissonances tout en conservant des attitudes de soutien. Une approche appelée le *nudging* vise à modifier les comportements et les habitudes quotidiennes en s'appuyant sur des travaux de recherche en psychologie et en économie comportementale. En guise d'exemple, une fondation norvégienne à but non lucratif, GreeNudge a collaboré avec Elkjøp, un détaillant de produits électriques, afin d'inciter les gens à acheter des sècheurs éco énergétiques, en fournissant les coûts du cycle de vie, en grandes lettres, à côté du prix d'achat. Cela aide les gens à voir les avantages d'investir dans les appareils les plus efficaces, quand bien même ces derniers seraient plus chers. Le *nudging* consiste en

fait simplement à réorganiser les informations de prix dans les moments décisifs. Ce principe peut s'appliquer à beaucoup de domaines et donne des marges de manœuvres.

La distance psychologique du changement climatique

Dans quelle mesure la distance psychologique peut être utilisée pour mieux comprendre les réponses au changement climatique et pour encourager le soutien à l'action climatique ?

Il est question d'examiner les preuves, actuellement disponibles, pour nous demander si le fait de considérer le changement climatique comme un problème qui se pose ici et maintenant, pour des personnes comme nous et dans nos communautés – psychologiquement proches – augmentera nécessairement la volonté des gens d'accepter la réalité et les implications du changement climatique (McDonald et al., 2015). Suivant la littérature, il existe quatre dimensions de la distance psychologique : spatiale (géographique), sociale, temporelle et hypothétique (incertitude) (Trope et al., 2007). Ces dimensions représentent les moyens par lesquels un objet peut être éloigné de soi dans l'ici et maintenant. Elles sont toutes reliées les unes aux autres ainsi qu'aux préoccupations relatives au changement climatique et aux intentions de comportements durables (Spence et al., 2012). Le changement climatique est perçu comme distant sur toutes ces dimensions. Il est perçu comme incertain (distance hypothétique), se produisant loin de soi (distance géographique) dont les effets sont ressentis par des personnes différentes de soi (distance sociale) et dont les conséquences graves impacteront les générations futures (distance temporelle) (Milfont et Schultz, 2016). Les raisons de cette distanciation géographique et temporelle perçue résultent pour beaucoup à la manière dont le changement climatique a été abordé par les médias, les organisations environnementales, les négociations internationales, la politique et l'éducation. Longtemps, ces communicants ont témoigné des conséquences directes du changement climatique en citant des territoires éloignés tout en minimisant les problèmes environnementaux locaux ou même nationaux (Lammell, 2015). Ainsi, nous sommes généralement plus informés et conscients des conséquences climatiques qui se passent ailleurs que chez nous. Pour donner un exemple, dans une étude portant sur les habitants de Paris, ces derniers indiquaient la destruction de l'habitat de l'ours polaire comme signe de la présence du changement climatique mais ne pensaient pas à la fonte des glaciers dans les Alpes. Ou bien, ils considéraient que la montée des océans d'ici une trentaine d'années détruirait des villes comme New York mais que le pourtour méditerranéen serait épargné. Cette particularité à se considérer comme mieux loti que les autres est symptomatique de la distance psychologique. La prise de distance nous fait également

accroître le laps de temps qui s'écoulera avant que nous ressentions les conséquences du changement climatique. Les décideurs politiques se livrent avec brio à cet exercice. Durant plusieurs années, les États de la plupart des pays de l'OCDE ont eu pour objectif de réduire les émissions de CO₂ de 60% à 80% d'ici 2050. Clive Hamilton ironise et considère qu'il est facile d'être écologiste dans un futur lointain. Des études ont montré que lorsque l'action est envisagée à long terme, des objectifs et des valeurs plus élevées dirigent les intentions d'agir, mais que des considérations plus pragmatiques prédominent lorsque l'action est prévue dans un avenir plus proche (Hamilton, 2012). C'est pourquoi la théorie des niveaux construits (*Construal Level Theory*), élaborée par Liberman et Trope, est utile afin de comprendre comment ces dimensions sont reliées entre elles et explorer le potentiel que la manipulation de la distance perçue peut avoir en tant que méthode pour promouvoir un changement durable de comportement. La distance psychologique d'un phénomène fait référence à la manière dont un individu se le représente mentalement. Des études (Spence et al., 2012,) ont montré que le changement climatique est à la fois psychologiquement distant et proximal (proche) par rapport à différentes dimensions. En effet, une distance psychologique plus faible est généralement associée à des niveaux de préoccupations plus élevés, bien que les impacts perçus sur les pays en développement, en tant qu'indicateur de distance sociale, soient également liés de manière significative à la préparation à l'action face au changement climatique. Les aspects temporels sont particulièrement importants pour les problèmes environnementaux. Les travaux de Milfont ont montré que les personnes tournées vers l'avenir (axées sur les intérêts à long terme plutôt que sur les besoins et préoccupations immédiates) se préoccupent davantage des questions liées au changement climatique et que la réflexion expérimentale sur l'avenir peut accroître les intentions en faveur du climat. Il y a donc un lien entre l'orientation tournée vers le futur et l'adoption d'un comportement durable. S'interroger sur l'avenir permettrait ainsi de réduire la distance temporelle des problèmes liés au changement climatique

Méfiance

La fiabilité du communicant

Le rôle du communicant est primordial, dans la question climatique, puisqu'il permet de faire le pont entre les informations scientifiques et la conviction personnelle (Marshall, 2017). L'impression de fiabilité du communicant est un biais puissant car il relève de notre cerveau émotionnel et de notre capacité intuitive à distinguer nos amis de nos ennemis. Cette fiabilité est déterminée par les questions suivantes : Est-ce quelqu'un à qui je peux faire confiance à ce sujet ? Cette personne est-elle honnête et calée sur cette question ? Semble-t-elle partager mes préoccupations et ma vision du monde ? M'apparaît-elle ouverte et sympathique ? (Marshall, 2017, p. 197). L'une des qualités premières d'un communicant digne de confiance est son intégrité. Cette dernière est directement liée à notre perception de ce que le communicant reçoit en échange de ce qu'il dit et de ce qu'il risque en le disant. C'est pourquoi le changement climatique est fortement soumis aux affrontements entre, d'un côté les lanceurs d'alerte et les scientifiques, et de l'autre des contestataires aux idéologies partisans, autoproclamées « réalistes », à l'instar des climato-sceptiques, qui instillent dans le débat public, une polémique du soupçon, désignant parfois les scientifiques comme des personnes malhonnêtes, dévaluant ainsi leur crédibilité et leur légitimité (Rasplus, 2018). Étant donné que le changement climatique est un problème complexe et remplis d'incertitudes quant à l'étendue et au degré de ses conséquences, la capacité à mettre en doute les résultats scientifiques est aisée. C'est pourquoi, l'arrivée de nouveaux communicants, issus de la société civile, peut être bénéfique. Pour George Marshall, ce dont a besoin le changement climatique, c'est la voix des gens ordinaires, qui ne sont pas forcément de bons rhéteurs ou de grands prêcheurs, mais qui peuvent apporter une certaine authenticité et convaincre le reste de la population qu'il s'agit d'une cause collective. La recherche de nouveaux messagers parmi la société civile pourrait être, celui lui, une réponse au clivage partisan et au désintérêt du public.

L'incertitude, couplée à la méfiance et aux coûts irrécupérables peuvent facilement mener à un déni actif du problème (Gifford, 2011).

L'organisation sociale du déni

Le rôle des émotions dans l'incitation à l'action sociale a été abordée dans ce travail. Il a aussi été montré que le désir d'éviter les émotions désagréables et la nécessité de les gérer pouvaient à l'inverse empêcher la participation au mouvement social. Le fait d'éviter de penser au changement climatique peut alors se comprendre de plusieurs manières. La réponse de Kari-Marie Norgaard est de dire que ce problème soulève des craintes de perte de sécurité ontologique, des émotions d'impuissance et de culpabilité qui menacent les sens individuels et collectifs de l'identité (la peur de ne pas être quelqu'un de bien). Elle décrit ce processus d'évitement collectif comme l'organisation sociale du déni. Les émotions jouent ainsi un rôle crucial dans le déni, expliquant en grande partie pourquoi les gens préfèrent éviter l'information. Dans son étude ethnographique, les personnes avec qui Norgaard a parlé ont exprimé qu'elles se sentaient profondément concernées et préoccupées, et qu'elles éprouvaient une forte sensation d'ambivalence sur la question du changement climatique. L'organisation sociale du déni donne une réponse à l'attitude paradoxale d'un très grand nombre de personnes, à savoir celles qui sont informées *et* préoccupées par le changement climatique, mais qui ne font rien. Son étude a permis de soulever une double réalité qui s'exprime à la fois par une sensibilisation largement répandue du changement climatique et par son invisibilité dans les conversations, les organisations politiques et les processus de planification. Elle décrit comment, pour les gens de la communauté rurale de Norvège, la connaissance du changement climatique a menacé un sentiment d'ordre et d'innocence. Les gens étaient conscients du changement climatique et ont créé en parallèle, le sentiment que tout allait bien. La normalisation du changement climatique s'est produite en utilisant les « outils de l'ordre » pour recréer l'ordre et la sécurité et les « outils de l'innocence » pour la construction de l'innocence (Norgaard, 2012). Tandis que les outils de l'ordre consistaient en une variété de pratiques culturelles de fond allant des récits à toute une gamme d'attention spatiale et temporelle²⁴, les outils de l'innocence étaient plus observables dans les récits. Ils comprenaient le sentiment d'être proche de la nature, de la Norvège en tant que petite nation insignifiante et de la façon dans les norvégiens ont souffert dans le passé et de l'importance des actions des américains,

²⁴ L'homogénéité culturelle caractérisant la communauté que Kari-marie Norgaard a étudié crée un sentiment de stabilité et d'ordre qu'Anthony Giddens appelle la stabilité ou sécurité ontologique. Elle renvoie à la confiance que la plupart des êtres humains ont dans la continuité de leur identité. Cette identité met l'accent sur un lien avec la nature qui sert d'outil d'ordre pour les membres de la

bien pire que les leur. L'accent mis sur les relations avec la nature et le lien rural jouent sur les associations romantiques de la nature avec la pureté et l'innocence, tout en invoquant des images de simplicité (Norgaard, 2012). Pour Norgaard, sous-entendre que les habitants de la communauté sont proches de la nature, c'est sous-entendre que malgré leur matérialisme croissant, leur développement pétrolier et leur richesse, ils sont eux aussi purs, naturellement bons, voire des écologistes de nature (Norgaard, 2012, p.94). Les préoccupations liées à la prise de conscience du changement climatique est alors la menace qu'il implique sur les conceptions individuelles et nationales de soi. L'image de soi du peuple norvégien comprend une forte auto-identification d'être conscient de l'environnement et de la justice sociale. Les norvégiens sont fiers du leadership international qu'ils ont exercés dans le passé sur un certain nombre de questions environnementales, dont le changement climatique (Norgaard, 2006). On peut dire des norvégiens, en caricaturant un peu, qu'ils sont un peuple simple, amoureux de la nature et soucieux de l'égalité et des droits humains. Pourtant, dans les faits, ces derniers ont multiplié par trois la production de pétrole et de gaz entre la fin des années 90 et les années 2000 (The Norwegian Petroleum Directorate *in* Le Temps, 3 février 2019). L'expansion de la production pétrolière dans les années 90 a fortement contribué au niveau de vie déjà élevé, faisant de la Norvège l'un des pays du monde qui a le plus bénéficié des combustibles fossiles. L'information sur le changement climatique (incapacité de la Norvège à atteindre les objectifs du protocole de Kyoto, l'augmentation des émissions de CO₂, et l'expansion de l'exploitation pétrolière par le gouvernement) crée une contradiction aiguë entre les valeurs et l'image de soi traditionnelle de la Norvège, et la situation économique actuelle dans laquelle la forte consommation d'électricité, la consommation croissante et la richesse du pétrole en mer du Nord font de la Norvège, l'un des principaux contributeur par habitant au problème du changement climatique (Norgaard, 2006). Ainsi, les informations sur le changement climatique ne contredisent pas seulement leur sentiment d'être écologiquement responsables. Elles participent également d'un malaise entre leur perception d'être égalitaristes et socialement justes et la connaissance du changement climatique en tant que problème engendré par les inégalités de richesses dont souffrent de façon disproportionnée les populations des pays les plus pauvres. Norgaard poursuit en disant qu'en général, les gens travaillent dur pour vérifier et maintenir les concepts de soi ou les identités qu'ils détiennent déjà, et ne les changent pas facilement. En effet, plusieurs théories du soi suggèrent que les conceptions du soi des individus sont valorisées et protégées et qu'une faible auto-évaluation (sur des critères qui comptent) engendre une situation d'inconfort que les gens sont motivés à éviter. C'est de cela qu'il s'agit lorsque Norgaard parle d'organisation sociale du déni. Les personnes avec qui elle s'est

entretenu ont permis de soulever diverses stratégies pour valoriser l'image de soi, comme la redéfinition de la situation afin que cette dernière reflète une vision plus favorable de soi ou la restructuration de l'environnement ou encore l'amélioration de soi à travers des activités intéressées comme la perception et la cognition sélective. L'un de ses répondants décrit ce processus d'identité en décrivant comment les gens choisissent des histoires positives sur eux-mêmes tout en ignorant les histoires négatives : *nous avons le sentiment d'être très doués pour donner de l'argent, mais nous ne le sommes pas autant que nous le pensons. Les gens regardent l'émission de télévision Aksjon sur les efforts de collecte de fonds toute la journée et voient combien d'argent les gens donnent. Ils ont alors le sentiment que nous sommes généreux. Mais quand vous comparez à ce que vous dépensez en fin de semaine pour l'alcool ou pour des feux d'artifice au Nouvel-An... Quand vous allez vous faire une image de vous-même, vous choisissez des aspects positifs. Personne ne choisit les négatifs* (Norgaard, 2006, p.383).

Nous l'avons vu dans la première partie de ce travail, le rôle des émotions dans la participation au mouvement social. Les émotions de peur, de culpabilité et d'impuissance ont joué contre le changement climatique dans la communauté que Norgaard a observée. Elle soulève le rôle des émotions dans la non-participation en tant que processus actif exprimé sous l'appellation de production de l'apathie. Généralement considérée comme une absence de sentiment, l'apathie peut refléter une répression des émotions peut avoir une fonction psychologique utile (Hamilton, 2012). En effet, si ce qu'une personne ressent est différent de ce qu'elle veut ou est censée ressentir, elle peut s'engager dans un certain niveau de gestion émotionnelle. Bien que le fait de modifier, de supprimer ou de mettre l'accent sur une émotion soit un acte accompli par les individus, les émotions sont gérées de façon à répondre aux attentes sociales, qui à leur tour reproduisent souvent des conditions politiques et économiques plus larges. Dans le cas du changement climatique dans la communauté rurale norvégienne, les émotions étaient inconfortables et désagréables à la fois pour les habitants (niveau individuel) mais aussi parce qu'elles violaient les normes de l'interaction sociale dans la communauté. Certaines de ces normes émotionnelles ont à leur contribué à normaliser la position économique de la Norvège en tant qu'important producteur de pétrole. Le principal moyen de contrôler ses émotions est d'exercer un contrôle sur ses pensées (Rosenberg, 1991 *in* Norgaard, 2006). Les gens de la communauté norvégienne ont ainsi géré les émotions désagréables en évitant de penser à elles, en attirant l'attention sur l'autoreprésentation positive et, principalement au niveau des émotions de culpabilité, en les encadrant de façon à minimiser leur puissance.

Les risques perçus

Les risques contemporains sont, aujourd'hui, davantage liés à un excès technologique qu'à une incapacité à contrôler notre environnement pour reprendre la pensée d'Ulrich Beck. Ces risques de grande ampleur et produits par l'être humain sont d'autant plus difficile à contenir qu'ils restent la plupart du temps invisibles, silencieux et inodores : nous ne voyons pas les radiations radioactives, pas plus que les prions dans notre viande, les gaz à effet de serre dans l'atmosphère, ou les pesticides dans nos aliments (Peretti-Watel et al., 2013). Cette invisibilité favorise d'une part la diffusion de ces risques, dont la mise sur l'agenda social dépend souvent de l'engagement et de la pugnacité des « lanceurs d'alerte issus de la société civile. D'autre part, elle fragilise le consensus scientifique au profit de perceptions profanes. Ces risques peuvent ainsi être niés, oubliés ou au contraire dramatisés (*Ibid*). En raison de leur caractère invisible, nous nous représentons davantage les risques que nous ne les percevons puisque ces derniers échappent à nos sens. On voit ainsi apparaître les dangers relatifs à l'interprétation de chacun des risques contemporains. Empreint de critères sociaux, les représentations des risques nouveaux font intervenir nos valeurs, nos craintes, nos opinions à l'égard de la science ou encore nos conceptions de la nature ou du corps humain. Dans son étude, le sociologue Patrick Peretti-Watel donne l'exemple des ondes électromagnétiques où les perceptions des risques qui leur sont associées donnent lieu à de multiples interprétations. En effet, de nombreuses personnes s'inquiètent de l'impact des ondes électromagnétiques sur notre santé. Elles interféreraient avec notre électricité naturelle, dérègleraient notre système nerveux ou encore provoqueraient des cancers. Une analyse statistique a mis en avant un phénomène de cumul des risques perçus où les enquêtés qui pensent qu'un dispositif émetteur d'ondes est dangereux auront tendance à penser de même pour d'autres dispositifs (Peretti-Watel, 2013). L'intérêt de cette étude est de mettre en exergue l'existence d'un cadre perceptif commun qui devance la façon dont nous percevons tout risque induit par les ondes, dans le cas présent. Il ne s'agit pas là de fausses croyances mais résultent davantage de conceptions cohérentes du corps, de la santé et de la maladie et se nourrissent du nivellement contemporain des savoirs. Ces perceptions révèlent également un rapport conflictuel des individus aux transformations que connaissent les sociétés contemporaines (*Ibid*).

Le pouvoir des mots

Les mots sont puissants et véhiculent avec eux tout un cortège de cadres et d'associations imbriquées les uns dans les autres. En sciences par exemple, les termes « incertitude », « erreur » ou « manipulation » ont des sens bien plus précis que dans la langue courante (Marshall, 2017). Tous les termes appartenant au vocabulaire de base du changement climatique sont extraits du discours scientifique, sans pour autant que leur cadrage soit pris en compte. La porte est alors grande ouverte aux multiples interprétations du problème en fonction de ce que l'on a envie de croire ou non. Le langage employé pour parler du changement climatique est en constante évolution, à mesure que ses utilisateurs en expérimentent les nouvelles combinaisons. En guise d'exemple, lorsque la Cour suprême des États-Unis, en 2007, déclara que le dioxyde de carbone entraînait dans la catégorie des polluants et devaient ainsi être réglementés par l'agence de protection de l'environnement, Barack Obama promut un nouveau terme *carbon pollution* (pollution par le carbone). Cette nouvelle expression résulte d'un effort délibéré et intelligent de recadrer le changement climatique sur les plans de la santé, ce qui impacte les gens (Marshall, 2017). En effet, l'expression « pollution par le carbone » mobilise des cadres puissants de saleté, de corruption et de maladie. À l'inverse, les « énergies renouvelables », promues comme des énergies « propres » évoquent, quant à elles, la propreté, la fraîcheur qui, par association, renvoient à la santé, la vie et la jeunesse. Dans cet exemple, tous les cadres, toutes les histoires et toutes les métaphores coïncident à la perfection. Ceci a pour corollaire le soutien, par tout le monde, à la fois des énergies propres et des mesures antipollution. Toutefois, Dan Kahan rend attentif au fait que, en vertu du caractère invisible du dioxyde de carbone en tant que polluant (sans odeur et sans incidence sur notre santé), la pollution initiale qui souille cette question de recadrage du carbone provient de la perception socialement construite plutôt que des termes eux-mêmes. Les cadres amplifient cette perception mais ne la remplacent pas (Marshall, 2017). Les nombreux cadrages qui entourent le changement climatique sont en réalité tous trompeurs car ils nous incitent à voir le changement climatique comme un défi délimité qui peut être relevé, soigné, surmonté ou vaincu. Or, le changement climatique est un phénomène irréversible qui ne peut être contenu.

Biais comportementaux

Biais de l'action unique (E.U Weber)

Pour la chercheuse Elke U. Weber, les décideurs sont très susceptibles de prendre une mesure pour réduire un risque qu'ils rencontrent et dont ils s'inquiètent. Mais ils seront bien moins susceptibles de prendre des mesures supplémentaires qui permettraient une protection ou une réduction progressive des risques. L'action unique prise n'est pas nécessairement la plus efficace, pas plus qu'elle n'est la même pour tous les décideurs. Le fait que les décideurs aient tendance à ne pas prendre de mesures supplémentaires est vraisemblablement parce que la première mesure suffit à réduire le sentiment d'inquiétude ou de vulnérabilité. La crainte des changements climatiques indique qu'il faille prendre des mesures mais il semblerait qu'une seule mesure de protection ait pour effet de faire tomber le drapeau du danger imminent. Si notre histoire évolutive a pu montrer que des actions uniques suffisaient à contenir des risques importants, la complexité et l'étendue des risques contemporains, tel que le changement climatique, ne rend plus possible cette considération. La recherche sur les décisions comportementales suggère alors fortement que des interventions informationnelles qui attirent l'attention et suscitent des émotions puissent être nécessaires pour susciter l'intérêt public nécessaire à une action individuelle ou collective en réponse au changement climatique (Weber, 2006). Ces interventions devraient être menées en pleine conscience des effets secondaires involontaires (la réduction des préoccupations au sujet d'autres risques importants) et conçues de sorte à aider les gens à surmonter leurs limitations cognitives et affectives, comme le biais de l'action unique. La survenue d'évènements prédits et leur rapprochement dans le temps et dans l'espace semblent prometteurs en tant qu'interventions qui susciteront des préoccupations viscérales. Toutefois, en plus de réduire le sentiment d'inquiétude après l'application d'une mesure en faveur de l'environnement, l'action unique peut également participer d'un autre phénomène que l'on nomme l'effet rebond.

L'effet rebond

Nombreuses sont les personnes qui participent au moins à une action minimale contribuant à limiter les émissions de gaz à effet de serre. Certaines personnes sont plus actives que d'autres

mais la plupart des gens pourraient faire plus que ce qu'ils ne font et certaines études pilotes montrent que presque tout le monde s'accorde pour dire qu'ils pourraient en faire plus (Gifford, 2011). Certains comportements liés à l'environnement sont plus faciles à adopter que d'autres mais ont généralement peu ou pas d'impact sur les émissions de gaz à effet de serre. Cependant, leur facilité de mise en œuvre signifie que ces actions ont tendance à être privilégiées à d'autres actions plus coûteuses mais plus efficaces. Cette tendance est appelée l'hypothèse de faible coût. L'autre problème avec ce type de choix est l'effet rebond. Après quelques efforts d'atténuation, les gains réalisés sont diminués ou gommés par des actions ultérieures. L'effet rebond renvoie à la façon dont certains gains environnementaux, obtenus grâce à l'amélioration de l'efficacité énergétique, vont être effacés par une augmentation des usages. Prenons l'exemple d'une personne optant pour un véhicule économe en carburant. Cette dernière, grâce à l'efficacité nouvelle de sa voiture prendra davantage sa voiture que lorsqu'elle possédait une voiture moins efficace. Ou alors, le choix d'ampoules à basse consommation que l'on aura tendance à moins éteindre. Les exemples sont nombreux et pourraient contrecarrer les tentatives pour lutter contre le changement climatique. L'effet rebond peut en effet avoir un impact sérieux sur la réduction des émissions de gaz à effet de serre puisque ce dernier annule les efforts de réductions d'énergie initialement acquis.

Le modèle de l'intérêt collectif

Le modèle de l'intérêt collectif postule que les gens participeront à un effort collectif lorsque la valeur prévue de la participation est supérieure à la valeur prévue de la non-participation (Lubell et al., 2007). Ce modèle est pertinent pour expliquer le comportement d'action collective dans le contexte du changement climatique. Initié par Elinor Ostrom, le modèle suppose que les gens jugent la valeur attendue de la participation en évaluant la valeur totale du bien public, la probabilité que leur participation affecte les résultats collectifs et les avantages et coûts sélectifs de la participation (ibid). L'ampleur mondiale du problème climatique crée un grave problème d'action collective parce que, non seulement la probabilité qu'une seule personne puisse influencer le climat est pratiquement nulle, mais aussi parce que les avantages des actions des autres personnes ne sont pas exclusifs et que le nombre des comportements recommandés ont des coûts individuels relativement élevés. Ainsi, l'individu rationnel choisira habituellement de profiter gratuitement des efforts des autres. Cependant, les données recueillies par Lubell et ses collègues montrent que les citoyens soutiennent les politiques de

lutte contre le changement climatique suivant trois dimensions comportementales différentes. La première consiste à soutenir les politiques visant à réduire le risque de changement climatique. La deuxième est la participation à la politique environnementale, comme l'adhésion à un groupe environnemental. La troisième est l'adoption de comportements environnementaux personnels qui influencent le changement climatique. Ces dimensions sont liées entre elles car sur le fond, la politique de lutte contre le changement climatique ne réussira que si les citoyens soutiennent ces politiques dans divers enceintes politiques et sont également disposés à mettre en œuvre ces politiques en adoptant des comportements durables recommandés. Ostrom défend l'idée que le comportement de l'action collective reflète les coûts et les avantages des différentes actions tels que déterminées par les règles institutionnelles et les choix des autres acteurs. Or, dans des situations complexes où les niveaux d'incertitude sont élevés, comme le changement climatique, les individus prennent des décisions sur la base de modèles mentaux qui s'écartent souvent de la rationalité classique et peuvent intégrer des mécanismes psychologiques comme l'heuristique, les préférences des autres et les récompenses intrinsèques (Lubell, et al., 2007).

Résumé

En conclusion de ce deuxième chapitre, nous pouvons dire que le changement climatique, en raison de son important potentiel de catastrophes, présente tous les ingrédients d'une surprise prévisible en action (Bazerman, 2006). Les dirigeants de la plupart des pays industrialisés reconnaissent qu'il faille s'y attaquer mais sont immobilisés par une pléthore de facteurs cognitifs, organisationnels et politiques. En évitant les coûts de la prévention, nous ne faisons que croître la menace du changement climatique et exacerber un fardeau plus lourd encore à l'avenir. En raison des multiples obstacles qui entravent la mise en action et les nombreux niveaux auxquels ces barrières s'opèrent, les États doivent prendre le problème climatique en intégrant à la fois les barrières cognitives mais également organisationnelles et politiques. Réussir à transcender ces barrières est possible et demande en premier lieu d'identifier les biais, afin d'opérer un changement positif de ses opinions et de son comportement.

Chapitre 3 : Zoom du côté des lausannois et des sédunois

Le changement climatique en Suisse et ses conséquences

La Suisse n'est bien évidemment pas épargnée par le changement climatique. D'après le rapport de MétéoSuisse de 2014²⁵, dont les analyses s'étendent sur les 150 dernières années, la température moyenne annuelle de l'air a augmenté d'environ 1.6°C depuis le début du 20^{ème} siècle. L'élévation des températures s'est accélérée au cours des 50 dernières années et se situe au-dessus du réchauffement moyen de l'hémisphère Nord. Les conséquences directes de ce réchauffement sont le recul des glaciers, la diminution de la couverture neigeuse, principalement en plaine, l'augmentation des sécheresses en été, la multiplication des précipitations exceptionnelles et l'augmentation des vagues de chaleur et des extrêmes de chaleur tout au long de l'année. Les conditions météorologiques de l'été 2015, qui a été le deuxième été le plus chaud jamais enregistré en Suisse devraient devenir la norme d'ici le milieu de notre siècle (www.bafu.admi.ch). Le Valais central dispose des conditions météorologiques les plus sèches et les plus ensoleillées de Suisse. Les conséquences du changement climatiques citées ci-dessus devraient alors se faire davantage sentir dans cette région de Suisse.

Méthodologie

Pour faire sens à ce travail de mémoire, j'ai souhaité apporter un ancrage Suisse où je pourrais observer éventuellement certaines des barrières cognitives les plus saillantes examinées jusqu'à présent. Ce travail de mémoire a débuté vers la fin de l'année 2018, période où les mobilisations en faveur du climat ont éclosées. Il m'a semblé alors utile et pertinent de tenter de comprendre pourquoi des gens se mobilisent et les effets que ces manifestations ont sur leur vie.

A travers les nombreuses lectures effectuées durant ce mémoire, il a été montré que les émotions peuvent jouer un rôle majeur dans la mise en action de nouvelles pratiques. Susciter des

²⁵ MétéoSuisse, 2014, « scénarios climatiques Suisse – un aperçu régional », rapport technique n°243, MétéoSuisse, 36 pages.

émotions viscérales face à un risque global abstrait et non palpable tel que le changement climatique n'est pas chose aisée. Le changement climatique ne dit rien à nos sens ce qui peut amener l'individu à se distancier psychologiquement du phénomène. Cette distance psychologique se réduit à mesure que les individus l'expérimentent personnellement. Le contact direct avec les événements perçus comme étant liés au changement climatique (sécheresses, inondations, canicules par exemple) peuvent accroître l'inquiétude et l'action.

J'ai ainsi voulu observer comment les citoyens suisses percevaient le changement climatique et si les récentes mobilisations en faveur du climat avaient un impact sur leur perceptions et d'éventuelles actions en faveur du climat.

Pour se faire, j'ai choisi deux villes de Suisse Romande, à savoir Lausanne et Sion qui présentent toutes deux des caractéristiques différentes tant sur le plan topographique que sur leur exposition aux risques liés au changement climatique. Lausanne fait partie des deux plus grandes villes de Suisse Romande et son agglomération s'étend de Pully à Morges. Elle est, de ce fait, densément anthropisée et la nature y est peu présente. Sion est, en revanche, une petite ville entourée de montagnes. Le rapport à la nature est de ce fait frontal et la possibilité d'en faire fis n'est pas possible. D'autant plus que la notion de risque est davantage accrue en Valais suite au réchauffement climatique, puisque ce dernier augmente le facteur de risque d'éboulements, d'avalanches, de glissements de terrain et d'inondations. Surtout que ce type de catastrophes a déjà été expérimenté par la pollution valaisanne, alors que la dernière catastrophe en date ayant eu cours à Lausanne est le raz-de-marée du Tauredunum en 563 de notre ère.

De nombreux auteurs ont démontré le rôle important de l'expérience directe et répétée avec la nature et le respect de celle-ci (Lammel, 2012). L'expérience directe des effets, potentiellement liés au changement climatique, participent également à accroître le sentiment d'inquiétude et rend ainsi le risque climatique plus préoccupant pour les gens (Loewenstein, 2001, Norgaard, 2006, Weber, 2006, Leiserowitz, 2007, Sundblad, 2007).

J'ai alors mené deux études, sous forme d'entretiens semi-directif, au printemps 2019, la première à Lausanne et la seconde à Sion dans le but de les comparer. La population suisse est majoritairement urbaine où près de 85% vit dans les centres urbains et leurs zones d'influence (www.admin.ch). Lausanne fait partie des cinq plus grandes agglomérations de Suisse, c'est pourquoi elle a été choisie dans cette étude. La raison de Sion est qu'elle se situe dans l'une des régions les plus sèches et ensoleillées de Suisse. Les effets du changement climatique devraient ainsi se faire ressentir davantage.

Questions de recherche

La problématique de ce travail consiste à soulever les leviers par lesquels l'être humain peut reconnaître la réalité dangereuse du changement climatique sans, pour autant, prendre des mesures concrètes et profondes pour agir contre ce risque. Partant de l'hypothèse de Karie-Marie Norgaard qui postule que les gens sont davantage préoccupés par le changement climatique que ce que leurs actions ne laissent paraître, j'ai voulu également comprendre ce paradoxe. Parmi les nombreuses barrières psychologiques exposées dans ce mémoire, deux semblent particulièrement saillantes. Il s'agit en premier lieu de la distance psychologique qui sévit à la fois au niveau spatial et temporel, ainsi que de la dissonance cognitive qui résulte, elle, du caractère dramatique du changement climatique et qui poussent les individus à ne pas y penser afin de se préserver des émotions troublantes et désagréables que ce dernier suscite. La littérature montre également le lien entre le sentiment d'être lié à la nature et un comportement écologiquement responsable ainsi qu'entre les expériences de vie significatives dans la nature durant l'enfance et plus tard la défense de l'environnement.

Relativement à mon étude qui comprend un petit échantillon, les questions de recherches ne peuvent être trop ambitieuses. Aspirant d'abord à observer le lien entre l'expérience directe et répétées d'effets liés au changement climatique et des actions en faveur du climat, je me suis rapidement rendue compte que les personnes interviewées ne liaient pas systématiquement des phénomènes tels que les canicules, les sécheresses, les inondations, les fortes précipitations ainsi que les éboulements à des conséquences du changement climatique. Il m'a semblé alors plus pertinent d'observer un éventuel lien entre leur rapport à la nature et un comportement écoresponsable. J'ai ainsi opté pour les deux questions de recherches suivantes :

- **Dans quelle mesure la proximité avec la nature et le sentiment d'appartenir à celle-ci participe-elle à l'adoption de comportements durables ?**
- **La situation géographique de Sion participe-t-elle à diminuer la distance psychologique des sédunois face au risque climatique comparé à celle des lausannois ?**

L'orientation de ces questions de recherches résulte de l'urgence à agir, ici et maintenant afin de limiter les effets catastrophiques que les spécialistes du climat mettent en avant depuis plusieurs décennies. Si pendant de nombreuses années, l'accent a été mis davantage sur la responsabilité individuelle avec des petites mesures non contraignantes à la portée de tous. Aujourd'hui, le contexte climatique ne permet plus de se contenter de petits pas et c'est la société, dans son ensemble, qui doit prendre des mesures à la hauteur de l'enjeu. Ainsi, il convient de se questionner sur ce que pensent les individus et comment ils perçoivent cet enjeu afin de comprendre les raisons du manque d'actions profondes et concrètes et pouvoir ainsi tendre vers une communication efficace du changement climatique. A nouveau, le changement climatique, en tant qu'objet de risque, ne peut être expérimenté directement. Les évaluations affectives sont donc pour l'instant influencées et dépendantes, en partie, par les canaux d'informations traditionnelles tels que les médias, la télévision et les réseaux sociaux.

Matériel et procédure

Au cours de la phase de conception de l'instrument d'enquête, à savoir l'entretien semi-directif, j'ai d'abord élaboré une vingtaine de questions suivant différents critères que je souhaitais évaluer à savoir : les connaissances effectives des participants concernant le changement climatique, la place qu'occupe le changement climatique dans leurs échanges, la place qu'occupe le changement climatique dans leur vie, leur expérience directe avec les effets du changement climatique, leur rapport à la nature et enfin, leur opinion sur les mobilisations croissantes en faveur du climat, à travers les marches pour le climat. Toutes ces questions participent de l'observation de leur perception du changement climatique.

Guide de l'entretien

Le choix d'une méthode qualitative via l'entretien de type semi-directif m'a semblé être la plus appropriée en raison de la thématique qui s'intéresse aux perceptions, à savoir ce que pensent et ressentent les gens face au risque climatique. L'intérêt de cette méthode est qu'elle permet de laisser le répondant s'exprimer dans son propre langage et de façon spontanée tout en permettant à l'intervieweur d'orienter l'entretien par des reformulations et des relances. Il s'agit ici de comprendre et non de mesurer des variables, c'est pourquoi j'ai mis de côté la méthode

par questionnaire. Proportionnellement à mes moyens, je me suis arrêtée au nombre de 10 entretiens. Cinq entretiens à Lausanne et cinq entretiens à Sion.

Le guide de l'entretien a été élaboré en collaboration avec mon directeur de mémoire Dominique Bourg. Différents thèmes ont été sélectionnés afin de rendre compte de la façon dont sont construites les différentes perceptions des participants. Grâce à des bases théoriques soutenues, j'ai dégagé plusieurs aspects qui participent à la formation d'une perception.

Ainsi, le guide de l'entretien s'est composé de questions relatives aux connaissances objectives liées au changement climatique afin d'observer si les connaissances sont liées à une préoccupation accrue ou non du changement climatique. Le but était également de marquer une éventuelle différence entre ce que les participants croient savoir et ce qu'ils savent réellement. La littérature insiste sur le fait qu'il n'y a pas de liens significatifs entre le degré d'information et une préoccupation accrue du changement climatique. Il s'agissait également de voir la place qu'occupe cette problématique dans la vie des participants, la représentation qu'ils en ont et la fréquence d'apparition du changement climatique dans leurs échanges avec leur entourage (famille, amis, travail). Il s'agit, ici, d'observer la présence de la distance psychologique. A travers les travaux de Kari-Marie Norgaard, qui a mis en exergue le phénomène de déni socialement organisé, j'ai également voulu observer ce phénomène en orientant les participants sur des questions relatives à la responsabilité individuelle et morale ainsi que sur leur potentiel d'action pour lutter contre le changement climatique. Enfin, la littérature accorde un rôle non négligeable à l'expérience directe dans l'accroissement de la préoccupation des individus face à la menace climatique. C'est pourquoi, l'un des thèmes du guide de l'entretien s'est occupé d'observer cette relation.

Depuis la fin de l'année 2018, la thématique du changement climatique a connu un regain d'intérêt avec notamment les marches pour le climat qui se font de plus en plus nombreuses. Le changement climatique devient un phénomène sensible et tangible. Il m'a semblé alors pertinent d'observer si les répondants perçoivent ce changement, ce qu'ils pensent des mobilisations dans la rue en faveur du climat et si ces dernières participent à accroître leur préoccupation.

Le choix d'une étude comparative entre une ville comme Lausanne, densément urbanisée, toutes proportions gardées, et Sion, petite ville entourée de montagnes et très touristique, principalement pour sa nature environnante, résulte de ce constat.

Participants

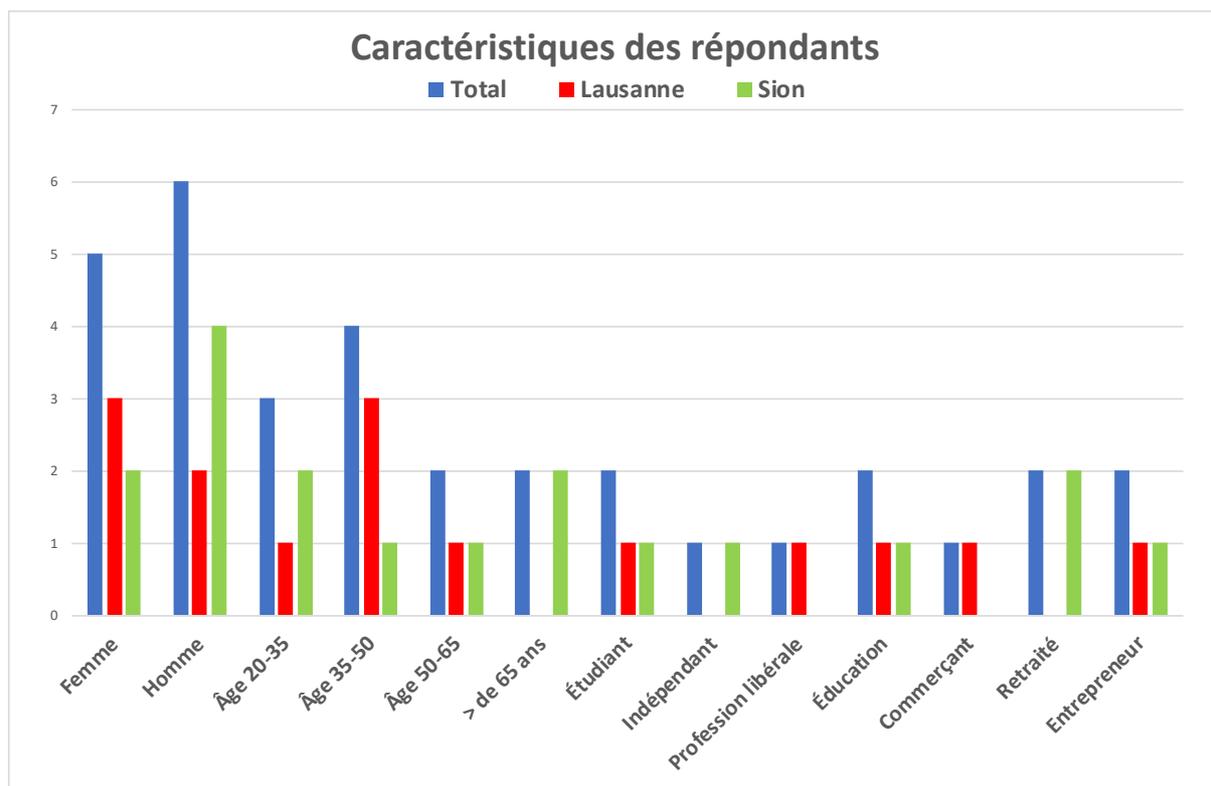
Afin d'obtenir un panel diversifié, l'échantillon compte 11 personnes qui ont été sélectionnées suivant des critères sociodémographiques variés.

La technique d'échantillonnage adoptée ici est dite non probabiliste puisque les répondants ont été sélectionnés de façon non aléatoire. Pour des raisons de coûts et de temps, la taille de l'échantillon est petite (10 entretiens en tout). La sélection des répondants a été faite selon un critère d'âge, de genre et de professions différents. La méthode dite de boule de neige, qui consiste à recruter des individus par le biais de personnes intermédiaires, ici, des personnes connues, a été employée.

Ainsi, pour l'échantillon lausannois, les participants ont été recruté par le biais de connaissances qui m'ont mises en contact avec des individus suivant les trois critères sociodémographiques explicités plus haut, ainsi qu'en arrêtant des personnes dans la rue afin de leur proposer une participation.

Dans l'échantillon sédunois, j'ai recruté tous les participants via deux intermédiaires établis à Sion qui m'ont mis en relation avec tous mes répondants selon les trois critères sociodémographiques exposés précédemment (âge, sexe et professions). A noter que pour la partie sédunoise, un entretien à trois voies a été mené avec les répondants les plus âgés de mon échantillon, ceci pour des raisons de mise en confiance. Il s'agit d'une demande de la femme (Françoise) lors du début de l'entretien qui a souhaité que son mari l'accompagne dans l'entrevue.

Au final, l'échantillon lausannois se compose de deux hommes et de trois femmes entre 23 et 65 ans, tandis que l'échantillon sédunois se compose de 4 hommes et de 2 femmes entre 22 et 85 ans. Les professions sont présentées dans le graphique ci-dessous qui résume les caractéristiques sociodémographiques des participants.



Ci-dessous, les détails de chaque répondant

LAUSANNE				SION			
Noms	Age	Sexe	Profession	Noms	Age	Sexe	Profession
Elisa	23	Femme	Étudiant	David	22	Homme	Étudiant
Barbara	37	Femme	Médecin	Pauline	30	Femme	Indépendante
André	43	Homme	Directeur	Pierre	45	Homme	Enseignant
Karen	50	Femme	Enseignante	Maurice	66	Homme	Entrepreneur
Bernard	65	Homme	Commerçant	Françoise	85	Femme	Retraitée
				Henri	85	Homme	Retraité

Résultats

Une distance psychologique plus faible est généralement associée à des niveaux de préoccupations plus élevés, c'est pourquoi j'ai commencé par questionner les participants sur les représentations qu'ils se faisaient du changement climatique. En commençant chaque entretien par la question « que représente le changement climatique pour vous : une menace, une contrainte, une opportunité, rien, autre chose ? », cela me permettait de faire une première observation entre les personnes qui se sentent inquiètes, celles que ça indiffère et enfin celles pour qui il s'agit d'une opportunité.

Un premier constat est le niveau d'inquiétude différent entre les femmes et les hommes. En effet, il ressort que les femmes interviewées ont démontré une inquiétude plus grande que les hommes. Ces dernières témoignent de leur inquiétude pour le vivant de manière générale, ce qui est peu présent chez les répondants masculins.

Barbara : je suis inquiète par rapport aux conséquences que ça va avoir sur notre planète [...] Sinon je suis triste du fait de la disparition des espèces.

Karen : le changement climatique c'est une catastrophe ! [...] Je ressens de la colère parce que c'est un sujet sur lequel on est alerté depuis 40 ans et que personne n'a rien fait depuis 40 ans [...] Et après de la tristesse par rapport à toutes ces vivantes qui ont disparus et qu'on ne fera pas revenir. Toutes celles qui vont encore disparaître et qu'on ne fera pas revenir non plus.

Elisa : c'est quelque chose de menaçant parce que pour quelqu'un qui aime un peu les animaux et la nature, tu te rends compte qu'il y a pas mal d'espèces qui sont en voie d'extinction à cause du changement climatique

Françoise : je suis inquiète pour les enfants et les jeunes de façon générale

Concernant la préoccupation, une corrélation positive entre le rapport à la nature et le niveau de préoccupation a pu être observé. En effet, les répondants qui ont exprimé le plus haut niveau de préoccupation sont également ceux ayant le plus largement exprimé leur attachement à la nature. Une tendance peut également être soulignée entre l'attachement à la nature et des comportements que les répondants estiment durables.

Alixia : avez-vous le sentiment d'avoir toujours eu cette sensibilité ou cette préoccupation aux problématiques environnementales ou c'est venu par après ?

Maurice : là j'ai lu une petite phrase d'Einstein [...] où il dit simplement à quel point, la simple observation de la nature est la motivation de tout. Ce matin, j'ouvre ma véranda et puis, au 7^{ème} étage, sur une terrasse en béton, je vois une colonie d'araignées. Y'a plusieurs manières de réagir à ça. Moi j'ai trouvé ça extraordinaire. [...] Je m'arrête et j'observe qu'est-ce que je vois. Je vois une naissance. Y a une famille là. Je ne vais surtout pas la détruire quoi. [...] Ce respect, cette fascination de la planète sur laquelle on vit, je pense que c'est le corps des choses. Après, à partir de là, on vit différemment et on respecte plus les choses.

Pierre : alors non c'est ancien. Je fais de la photographie donc j'ai toujours été sensible à la nature, aux paysages, aux animaux, c'est choses-là.

Barbara : j'ai toujours été sensibilisée. J'ai toujours fait des camps WWF dans mon enfance.

En revanche, il semble y avoir le sentiment qu'en Suisse, nous soyons mieux préservés des effets du changement climatique comparé au reste du monde. Comme l'a soulevé David L. Uzzell, les répondants ont montré qu'ils sont capables de conceptualiser les problèmes à l'échelle mondiale, mais qu'un effet de distance inverse est constaté, de sorte que les problèmes environnementaux sont perçus comme d'autant plus graves qu'ils sont éloignés d'eux. Uzzell parle d'hypermétropie environnementale, ce qui a également été constaté lors de certains entretiens.

André : je pense qu'en Suisse, de manière générale, on subit moins les effets. Si ce n'est quelques hausses des températures, quelques grêles. Enfin, je ne dirais pas réchauffement mais changement, Anomalies climatiques.

Alixia : avez-vous l'impression de ressentir des effets du changement climatique en Suisse ? Comment avez-vous vécu les fortes chaleurs et les inondations de l'été passé par exemple ?

Bernard : ce sont des phénomènes qui font réfléchir oui. On ne sait pas si c'est réellement dû au réchauffement climatique, mais c'est clair que ça fait réfléchir [...] Les catastrophes, en Suisse, sont relativement des petits évènements pour

nous parce que si on prend l'inondation de Lausanne de l'année passée, c'était une anecdote aujourd'hui je dirais. Par contre, ce qu'il se passe dans le monde, ça fait peur quand même.

Alixia : t'arriverais m'expliquer pourquoi le changement climatique n'est pas un sujet dont tu parles avec ton entourage ?

David : Disons que je suis quelqu'un d'assez terre à terre, je vis au jour le jour du coup ce qu'il peut se passer éventuellement dans 1000 ans, 200 ans ou peu importe quand, mais quand je serai de toute manière plus là, j'ai d'autres préoccupations primaires pour moi. C'est un peu égoïste de voir les choses comme ça, mais je les vois comme ça.

Alixia : si je t'ai bien compris, pour toi, le changement climatique, pour l'instant, on ne l'a pas chez nous ?

David : je sais pas trop [...] Y'a pas de printemps, y'a pas d'automne. Peut-être que c'est des signes avant-gardistes du réchauffement climatique mais sinon, j'habite dans des milieux où on ne voit pas vraiment la pollution ou ce genre de trucs à l'vue d'œil quoi.

Il n'est pas aisé de dégager des tendances significatives sur un si petit échantillon. Toutefois, une tendance générale est la mise en avant de petites actions mises en place par les individus et la difficulté de faire plus que ce qu'ils ne font déjà. Nombreux sont l'emploi des mots *complexe* et *difficile* pour se justifier.

Alixia : dans votre vie de tous les jours, avez-vous l'impression d'agir concrètement pour le climat ?

André : je peux contrôler certains impacts de ma vie et d'autres, c'est des mécanismes plus sociaux, beaucoup plus difficile à changer [...] Je fais attention sur ce que j'achète, les produits, les emballages, l'eau. Enfin tout quoi. Après, c'est des fois un peu difficile. Les voyages en avion je dois dire.

Barbara : j'essaie, à mon niveau, de faire des petits trucs, de participer au maximum [...]

Elisa : ce que j'essaie de faire mais qui est un peu plus compliqué c'est genre moins prendre l'avion. Mais voilà, dès que tu veux partir un peu loin c'est compliqué. [...] J'essaie aussi d'être plus responsable dans ce que j'achète

comme fringue mais c'est aussi un peu compliqué de ne pas aller chez Zara, du coup voilà.

Bernard : si on peut me donner des solutions et que c'est réalisable, sans trop de complications de ma vie de tous les jours, moi je suis d'accord, à mon niveau, de faire ce que je peux.

Lorsque les répondants ont exposé les comportements qu'ils adoptent pour des raisons environnementales, un sentiment de "culpabilité" s'est fait ressentir en filigrane chez certains. En effet, le sentiment de ne pas en faire assez et d'en être conscient les amènent à trouver des raisons. Il peut s'agir du manque de temps pour certains, d'une déficience en termes d'outils pour agir davantage ou encore du niveau individuel qui suppose, pour les répondants, des petits gestes.

Barbara : J'ai un temps extrêmement limité donc voilà. J'aimerais bien m'investir plus dans des associations X ou Y aux alentours, mais je ne le fais pas tellement parce que j'ai un temps extrêmement limité. Oui je pourrais faire plus mais je ne le fais pas. Les choses dont on a parlé avant, ça compte un petit peu quand même.

Bernard : je pense que la majorité des gens sont un peu comme moi. Ils se disent qu'il faut faire quelque chose mais quoi ? On ne sait pas les meilleures solutions à appliquer dans la vie de tous les jours.

Elisa : Après, c'est à notre échelle donc il s'agit juste d'essayer d'utiliser le moins de plastique possible, d'être plus écoresponsable, d'essayer de diminuer de consommer des choses qui viennent de loin. Voilà quoi. [...] C'est des petits trucs mais qui sont importantes pour moi parce qu'on ne peut pas non plus être tous mégas engagés à aller défoncer des pétroliers donc voilà. A notre échelle, c'est important de faire ça je trouve.

Un sentiment d'optimisme et d'espoir s'est fait ressentir lors de certains entretiens. L'optimisme est une norme solide qui permet aux individus de se protéger du mal, pour le dire simplement. Ceci se retrouve chez la quasi-totalité des répondants qui, même s'ils expriment une préoccupation accrue, témoignent davantage d'un certain optimisme quant à la manière de solutionner le problème. En effet, l'accent est principalement mis sur la capacité de régler le problème si tout le monde s'y met. De plus, le sentiment d'urgence, bien qu'il ait été mentionné

quelques fois, ne semble pas être véritablement intégré mais semble relever davantage d'un discours répété que l'on se contente de relayer. En d'autres termes, l'urgence a été mentionnée sans pour autant rendre compte du caractère réellement dramatique de la situation. A travers les réponses des participants concernant les actions pour lutter contre le changement climatique, ces derniers relèvent principalement des comportements qu'ils font déjà (trier, acheter local, moins de voiture, panneaux solaires, consommation plus responsable) et deviennent plus généraux, voire vagues, quand il s'agit d'actions au niveau global. Une interprétation possible serait qu'ils ne sont tout simplement pas véritablement au courant qu'un changement climatique de grande ampleur est devenu inévitable et que des changements profonds de notre confort de vie actuel en seront le corollaire. Ou alors, ils mettent de côté ces sentiments désagréables, justement parce qu'ils sont désagréables. Même si la Suisse semble contrôler la situation pour les répondants, elle ne sera pas épargnée par ces changements en profondeur des modes de vie de nos sociétés modernes. On pourrait tirer un parallèle avec ce que Norgaard avait observé dans son étude sur la communauté norvégienne, à savoir un processus de normalisation qui transforment des phénomènes inhabituelles (sécheresses, canicules, inondations) en quelque chose d'ordinaire et d'acceptable.

Maurice : Peut-être qu'avec les changements climatiques, il y a aussi des opportunités d'aller vivre dans des endroits où on ne peut pas aller jusqu'à aujourd'hui. Et il y a des endroits où il faudra apprendre à ne plus y aller.

Alixia : avez-vous l'impression de ressentir les effets du changement climatique, ici à Sion ?

Maurice : le climat, il change ok. [...] Peut-être que je pourrai plus planter certaines choses, du coup je devrai planter autre chose. Donc il faut positivement aussi avoir une attitude constructive vis-à-vis de ce changement climatique. Pas toujours en faire un démon à l'état pur. [...] Je vous donne un exemple. La ville de Sion, quand il faisait -16°C pendant un mois, on consommait à l'époque du mazout qui était brut et hyper polluant. Donc la ville était polluée par le chauffage et les gens respiraient des particules, des suies, des trucs... Aujourd'hui, il a fait tellement chaud et doux cet hiver qu'on a très peu brûlé, en plus du gaz qui induit beaucoup moins de pollution. Donc le changement climatique, il a aussi fait que cet hiver à Sion, l'air était plus sain qu'avant.

Alixia : les êtres humains se situent comment par rapport au changement climatique ?

Elisa : l'être humain est assez facilement adaptable. Je ne me suis pas autant renseignée que ça mais j'ai l'impression qu'on s'habitue plus vite. Bon là on est au mois de mai et il fait moche mais voilà. on prend une veste et un parapluie. S'il fait chaud en janvier ou en février ben pareil, on aura des shorts et pis voilà. C'est moins difficile de s'adapter pour nous je pense (comparé aux animaux et aux plantes).

Alixia : une augmentation de 2°C correspond à quoi selon vous ?

André : [...] une crise climatique avec extinction de masse. Voilà, je pense jusqu'à ça !
Même si ce dernier point, je le garde dans un coin de ma tête. J'essaie de ne pas trop y penser.

Nous avons également vu que les perceptions des conséquences liées au changement climatique sont bloquées par un sentiment d'impuissance. Les émotions font partie de la matrice du déni. Il faut rester optimiste, garder espoir, voir les choses du bon côté. Le déni social est nourri à travers un processus d'interactions sociales telles que les conversations qui peuvent amener à l'apathie ou au désintérêt. Ce processus s'est fait ressentir lors de la question portant sur la fréquence à laquelle ils parlaient du changement climatique avec leur entourage. Bien que la plupart aient témoigné de leur préoccupation, peu ont répondu par une haute fréquence d'apparition de ce sujet dans leurs conversations.

Alixia : quelle place occupe le changement climatique dans vos échanges avec votre entourage ?

Barbara : je trouve peu d'interlocuteurs que ça intéresse donc je n'en parle pas tellement parce que ça intéresse personne

David : avec ma famille on ne parle pas trop de ça j'ai l'impression. Même si des fois ma mère nous bassine avec le tri et ce genre de conneries [...]. Avec mes amis la même. Ça nous est arrivés, par exemple en cours, quand on a un sujet qui parle de ça, de parler de ça. Mais quand je sors de l'école, je ne vais pas parler climat.

Pauline : c'est quand même assez fréquent. Alors nous on en parle depuis tout petit en famille. [...]. Après, c'est vrai qu'avec mes amis, ce n'était pas forcément un sujet de conversation quand j'avais 15 ou 20 ans.

L'opinion majoritaire concernant les mobilisations dans la rue avec les marches pour le climat est positive. Tous s'accordent pour dire que ces marches participent d'un accroissement de la prise de conscience de l'enjeu environnemental. Pour certains, les marches sont positives parce qu'elles donnent le sentiment d'avoir un pouvoir en tant qu'individu et ainsi donnent de l'espoir. D'autres les encouragent parce qu'elles placent le changement climatique au-devant des préoccupations mondiales. D'autres encore applaudissent parce qu'elles mobilisent les jeunes qui prennent le problème à bout de bras.

Alixia : Ces marches ont-elles eu un effet sur vous ?

Karen : ce qui a vraiment changé c'est justement cette impression que j'avais avant. Que ma conviction et les efforts que je pouvais faire pour essayer de sensibiliser les gens ça donnait aucun résultat. J'avais l'impression de parler dans le vide. Et puis, tout à coup, il y a eu cette préoccupation beaucoup plus largement partagée et là je me suis dit qu'il y avait peut-être enfin quelque chose qui est possible.

Alixia : y a-t-il une raison en particulier qui t'as poussé à y participer ?

Elisa : je trouve qu'être responsable c'est aussi dire un peu ce que l'on pense. Et là, quand t'es en groupe, t'as l'impression d'avoir un plus grand pouvoir [...] J'ai l'impression que ça apporte un peu d'espoir quoi.

Alixia : est-ce que ces marches ont changé quelque chose chez toi ?

Elisa : le seul truc qui a changé c'est que ça te booste en fait je trouve. [...] D'être plein et tout , ça te fais rentrer chez toi avec la méga pêche. J'étais là " putain, on va tout péter et ça va aller mieux tu sais".

Alixia : avez-vous entendu parler des marches pour le climat ? si oui, qu'en pensez-vous ?

Henri : oui et on est 100% pour et on admire. On est contents qu'il y ait quelqu'un qui fasse quelque chose. [...] Je trouve que ce (les jeunes) sont les premiers concernés. Au moins, ils réalisent qu'ils vont être concernés et ils commencent à se battre. Ou à se débattre.

Discussion

A travers les entretiens, aucun élément n'a permis de pouvoir faire une distinction ou une tendance entre les répondants lausannois et ceux sédunois. Pour rendre compte de la continuité entre les réponses des différents répondants par ville, le nuage de mots a été choisi afin d'observer l'occurrence des termes employés et ainsi pouvoir déceler une éventuelle différence. Le résultat est présenté ci-dessous.



Figure 3 Nuage de mots répondants sédunois



Figure 4 Nuage de mots répondants lausannois

Les répondants qui ont exprimé le plus haut degré de préoccupation sont également ceux ayant mentionné leur famille comme première source de sensibilisation aux questions environnementales et leur expérience répétées avec la nature. A l'inverse, ceux ayant démontré le moins d'intérêt face aux enjeux climatiques sont également ceux ayant le moins exprimés un quelconque attachement à la nature, ni de sensibilisation durant leur enfance. Il semblerait donc que le sentiment d'être proche de la nature et de la respecter favorise la préoccupation aux problématiques environnementales et participerait à la volonté d'agir en adéquation avec elle. Les comportements durables exprimés par les répondants demeurent faibles ce qui ne permet pas de corroborer de façon marquée la première question de recherche. La sensibilité, durant l'enfance, aux problématiques environnementales participe également à une plus grande préoccupation. Toutefois, les comportements et attitudes que les répondants ont décrits demeurent de petits gestes. Il est toutefois intéressant de noter que plusieurs répondants ont mentionné le besoin de repenser nos modes de vie, avec une intervention forte des décideurs politiques sans pour autant transmettre une réelle prise de conscience de la portée de tels changements. Les répondants, dans leur ensemble ont démontré un certain niveau de connaissance par rapport au changement climatique et aux enjeux que celui-ci suggère. Il est intéressant de noter que pour les répondants, une préoccupation accrue du changement climatique est fortement liée au niveau de connaissances des gens. Toutefois, durant les entretiens, le niveau de connaissance n'a pas été corrélé, de façon significative, au degré de préoccupation des répondants.

La dimension comparative des deux villes à la deuxième question de recherche. L'hypothèse initiale était que les sédunois, en raison de leur situation géographique qui les met aux premières loges des conséquences directes liées au changement climatique, auraient une préoccupation plus accrue du changement climatique et adopteraient des comportements plus durables. Le guide d'entretien a été élaboré en fonction de cette première hypothèse. Un constat est rapidement survenu lors des premiers entretiens. En effet, les répondants ne semblaient pas interpréter véritablement les phénomènes suivants : canicules, inondations, éboulements, augmentation des précipitations et sécheresses, comme des conséquences du changement climatique. Plus précisément, les répondants les ont mentionnés sans pour autant démontrer de l'inquiétude par rapport au fait que ces phénomènes puissent s'accroître en force et en fréquence d'apparition. Ceci s'apparente à de la distance psychologique. Les entretiens ont permis de rendre compte d'une certaine clairvoyance quant aux effets du changement climatique ailleurs dans le monde, sans pour autant tirer un parallèle entre ce qu'il se passe ailleurs et près de chez

eux. La distance psychologique a ainsi pu être observée à la fois chez les répondants lausannois et les répondants sédunois. La deuxième question de recherche n'est donc pas confirmée puisque les entretiens n'ont pas permis de distinguer une réduction de cette distance psychologique chez les sédunois, comparés au lausannois. A l'inverse, certains répondants sédunois ont démontré le plus haut degré d'optimisme (tous les participants confondus) par rapport à la capacité de faire face au risque climatique.

Les deux répondants les plus jeunes de l'échantillon ont soulevé la complexité de l'enjeu et le fait qu'ils se sentent un peu perdus. Un sentiment d'injustice a été exprimé des deux côtés où, pour la représentante lausannoise, le changement climatique la met en colère parce que la jeune génération devra payer pour les erreurs et les comportements des anciennes générations. Tandis que pour le représentant sédunois remet en question le fait que ce soit à la jeune génération prendre les choses en main. Selon lui, la responsabilité incombe aux décideurs ainsi qu'aux générations qui ont participé à l'accélération du changement climatique.

Tous les répondants reconnaissent l'importance d'actions concrètes et efficaces au niveau politique. Pour les répondants, bien qu'ils aient un rôle à jouer, il est nécessaire que les gouvernements et les entreprises agissent à large échelle pour réduire les effets du changement climatique.

Limites rencontrées

Suite à cette étude, de nombreux biais peuvent être soulevés. Le principal réside dans la façon dont les répondants ont été sélectionnés. Pour l'entier de l'échantillon sédunois, une tierce personne a été sollicitée afin de me mettre en relation avec les participants. J'ai constaté que cette dernière a permis d'instaurer un climat de confiance qui a rendu les répondants plus à l'aise et plus loquaces. Tandis que pour l'échantillon lausannois, deux répondants ont été sélectionnés, sans passer par un intermédiaire, et ceci s'est ressenti lors des entretiens. L'entretien a donc été plus dirigé avec des stratégies pour faire parler les intervenants. Étant donné que la trame des entretiens était orientée vers des questions portant sur les perceptions des individus, l'apport d'une tierce personne pour mettre en confiance les répondants fut utile. Étant donné le contexte dans lequel a été rédigé ce mémoire, à savoir l'émergence des marches et des grèves en faveur du climat, je souhaitais avoir dans l'échantillon, des enseignants afin d'avoir leur point de vue sur ces mobilisations. Pour se faire, j'ai contacté la directrice d'un établissement lausannois afin de lui demander s'il était possible de faire un communiqué auprès des enseignants lausannois. L'enseignante qui m'a répondu est fortement impliquée dans les questions environnementales. De ce fait, l'on peut considérer cela comme un biais puisque le communiqué allait nécessairement retenir l'attention, en premier lieu, des personnes qui se sentent concernées par la question. L'idée première de ces entretiens étaient de rendre compte de la perception des individus, qu'ils soient fortement préoccupés ou non par les enjeux climatiques. Peut-être aurait-il fallu que j'augmente la quantité d'entretiens afin d'obtenir une plus grande diversité dans les réponses, quitte à sélectionner ensuite les cinq entretiens. La plupart des répondants partageaient déjà avec une préoccupation non négligeable du changement climatique.

Les entretiens ne peuvent être représentatifs lorsqu'ils sont si peu nombreux. Ainsi, il a été compliqué d'analyser et de tirer des tendances de ces entretiens. De plus, l'analyse des entretiens est soumise à un haut degré de subjectivité ce qui rend la pertinence des observations diminuée.

Concernant le guide de l'entretien, les questions sélectionnées présentent des lacunes au niveau de la formulation. A de nombreuses reprises, les répondants ont émis le besoin de justifier leur manque de connaissance face à la question climatique. Peut-être s'agissait-il d'un mécanisme pour justifier leurs faibles actions, ou alors il s'agissait de soulever leur sentiment d'être jugé par l'intervieweur.

Chapitre 4 : vers une communication efficace du changement climatique

En dépit que l'Accord de Paris, largement salué et historique conclu par 195 nations en 2015, de sérieux doutes subsistent quant à la capacité de la communauté internationale à agir de concert sur le changement climatique. La montée des mouvements politiques populistes et largement isolationnistes depuis 2016 (élection de Donald Trump aux États-Unis, Brexit au Royaume-Uni, élection de Jair Bolsonaro au Brésil ainsi que plusieurs pays européens de l'ancien bloc de l'est avec la Pologne, la Hongrie ou encore la République Tchèque) mettent en lumière les défis auxquels nous sommes confrontés collectivement pour faire face efficacement à ce problème d'action collective. Même si ce problème d'action collective ne fait pas l'unanimité en tant que principal moteur de ce défi, de nombreux scientifiques, décideurs et autres intervenants soulignent que l'engagement du public à l'égard de la question est relativement faible et qu'il constitue un obstacle majeur à l'action intra et internationale sur le changement climatique (Markowitz et al., 2018). Une pléthore d'études ont porté sur les attitudes, les croyances et les préférences comportementales des citoyens à l'égard du changement climatique (Kahan et al., 2011, Leiserowitz, 2006, Weber, 2006, Norgaard, 2006, Clayton et al., 2015, Ockwell et al., 2009). Toutes rendent compte d'une grande hétérogénéité, exacerbée aux États-Unis, qui contraste fortement avec le haut niveau de consensus existant parmi la communauté scientifique qui étudie le changement climatique et qui est intimement familière avec ce que la science sait actuellement du phénomène (Markowitz et al., 2018). Ce fossé a ainsi stimulé l'intérêt de trouver des moyens de rendre la question plus évidente et plus pressante pour une plus grande partie de la population. Des chercheurs issus des sciences sociales, dont la psychologie, les communications, les sciences politiques et la sociologie ont ainsi commencé à étudier comment les individus répondent aux divers types et formes de communications sur le changement climatique afin de parer aux nombreuses barrières psychologiques qui entravent la mise en action de pratiques durables (Markowitz et al., 2018).

Surmonter les barrières psychologiques

Suites à ces études, une première conclusion est que les désaccords sur le changement climatique ne se situent pas tant sur les faits (qu'il soit anthropique, qu'il s'agisse d'un problème grave ou d'une action coûteuse pour le combattre) mais est lié aux répercussions que ce problème a sur la société et la façon dont il est organisé, y compris la façon dont nous produisons, utilisons et payons les ressources et l'énergie (Hulme, 2009). Une première conclusion à tirer est que donner de plus en plus de faits aux gens sur le problème climatique n'a que peu d'effets et est extrêmement peu susceptible de changer les esprits d'une manière significative.

Le changement climatique est sujet à une forte polarisation. N'étant pas un phénomène immédiatement évident et directement ressenti, la compréhension et les croyances des individus sur la question sont largement médiatisés par les divers messagers et messages auxquels ils sont le plus souvent exposés. Chacun va donc croire ce qui l'arrange le plus. L'idée d'une approche unique à la communication est alors très peu susceptible de fonctionner. Il convient pour les communicateurs, de tenir compte des fondements culturels et identitaires d'un désaccord sur le changement climatique si l'on veut s'intéresser à des publics qui s'engagent de manière significative. Ce conflit culturel est peut-être l'obstacle le plus difficile et le plus tenace à une communication efficace du changement climatique.

Les représentations dramatiques, sensationnelles, effrayantes, choquantes et d'autres représentations du changement climatique du même ordre permettent de capter l'attention des individus sur la question et de susciter un sentiment général de l'importance de la question. Toutefois, comme nous l'avons vu, elles sont également susceptibles de distancer ou de désengager les individus du changement climatique en les rendant impuissants et dépassés lorsqu'ils essaient de comprendre leur propre relation avec la question. Les approches de la communication qui tiennent compte des points de référence personnels des individus sont plus susceptibles d'engager de manière significative les individus dans le changement climatique. En résumé, les stratégies de communication doivent être en phase avec les autres préoccupations et pressions qui s'exercent sur la vie quotidienne des gens.

Replacer le changement climatique ici et maintenant

Les changements climatiques sont souvent présentés au public de sorte que les impacts semblent lointains dans le temps et l'espace. Les années données telles que 2050 et au-delà semblent très lointaines et les événements climatiques dont les canaux d'information rendent compte sont souvent lointains géographiquement. Le responsable lui-même, le dioxyde de carbone, est invisible pour l'œil humain et les autres gaz à effet de serre le sont tout autant. De plus, ils sont décrits en terme très abstraits pour le public profane (mesurés en équivalent ppm de CO₂), ce que peu de non-experts comprennent véritablement. En outre, l'ampleur de l'enjeu se situe à l'échelle globale, ce qui fait que de nombreux individus se sentent impuissants, car même si tout le monde cessait d'émettre des gaz à effet de serre maintenant, ses effets retardés continueront de nous impacter durant les décennies et même les siècles à venir. Ce sentiment d'impuissance résulte du manque de contrôle que nous avons face au risque climatique. Nous l'avons vu, le principal effet de cette barrière de distanciation psychologique est de réduire la sensation de risque et l'urgence d'une perturbation imminente du climat (Stoknes, 2014). Cette distanciation participe également à placer le changement climatique dans une boîte marquée « le problème de l'autre ». Or, comme l'a fait remarquer Ulrich Beck dans son ouvrage « *La société du risque* », depuis la catastrophe de Tchernobyl, nous ne pouvons plus nous distancier. *On peut exclure la misère, on ne peut plus exclure les dangers de l'ère nucléaire. Et c'est là que réside la nouvelle force culturelle et politique des risques contemporains à l'instar du changement climatique. Leur pouvoir est le pouvoir du danger qui abolit toutes les zones de protection et toutes les différenciations de l'âge moderne* (Beck, 2008).

Per Espen Stoknes qualifie le changement climatique de problème diabolique, en ce sens qu'il ressemble presque à un fantôme : inodore, incolore et invisible. Il participe d'une ambivalence entre, à la fois un présage pervers évoquant la mort et les désastres futurs et dans un même temps, il n'est pas vraiment enregistré comme réel, substantiel et urgent dans notre système de perception. En cas de menace immédiate par exemple, une voiture fonçant droit sur nous ou qu'un ballon de basket projeté contre notre visage, tout notre corps réagit. La réaction qui s'ensuit fait monter l'adrénaline. C'est un schéma de réponse corporelle qui s'est développé au fur et à mesure de notre évolution. C'est pourquoi, nous sommes particulièrement bien préparés à faire face à des menaces proches, visibles et immédiates où l'objectif est clair et l'ennemi à « combattre » évident. Ainsi, les efforts de communication qui se concentrent uniquement sur des campagnes d'information basées sur des expositions abstraites et rationnelles (graphiques, données statistiques, mesures et pronostics globaux pour les décennies à venir) sont

insuffisantes car elles ne parviennent pas à déclencher le système de perception du risque évolutif pour créer un sentiment locale réelle d'urgence de la question (Stoknes, 2014). L'intérêt d'utiliser des représentations, des symboles et des points de référence proches de nous comme des lieux locaux ou régionaux, auxquels les individus se soucient et avec lesquels ils s'identifient peuvent contribuer à réduire les obstacles à l'engagement.

Conclusion

Face à tant de défis variés, imbriqués et synergiques pour s'engager efficacement avec des non-spécialistes sur la question du changement climatique, on pardonnerait à beaucoup d'entre eux d'abandonner dans le désespoir. Le drame du risque global lié au changement climatique est qu'il ne dit rien à nos sens. Nous ne le voyons et ne le sentons pas. Il est alors difficile de se rendre compte d'un risque global sans pouvoir le percevoir. La science a alors pendant plus de trente ans permis de rendre compte de ce problème-là, avec tout le degré d'incertitude qui l'entoure. Toutefois, depuis 2018, les gens commencent à sentir le changement climatique. Ce sujet devient de plus en plus présent dans les médias qui traite cette thématique quasi tous les jours. Parce que les gens commencent à le sentir, ils commencent également à se mobiliser. Le changement climatique commence enfin à faire sens pour nos sens et notre conscience.

Pour résoudre les controverses au sujet du changement climatique et d'autres questions semblables, il faut dissiper cette tragédie de la perception commune du risque, pour reprendre les mots de Garrett Hardin. Une stratégie axée uniquement sur l'amélioration de la diffusion d'une information scientifique solide n'a que très peu de chance d'atteindre cet objectif. La question climatique n'est pas neutre et véhicule des valeurs qui divisent les gens selon des lignes culturelles. Le simple fait d'augmenter ou de clarifier l'information sur la science du changement climatique ne gomme pas les dissonances et ne permet pas de dégager un consensus public. Le rôle des communicants sur le changement climatique est alors double car ils doivent tenir compte des facteurs qui déterminent les perceptions des risques relativement aux préférences culturelles des personnes qui les forment. Le risque sinon est une polarisation toujours plus grande. Comprendre pourquoi certains individus sous-estiment la réalité dangereuse du changement climatique, c'est comprendre les valeurs qui entrent en jeu et ainsi mieux diriger la communication afin de trouver une congruence entre ces valeurs et le risque

climatique. L'objectif n'est donc pas de rendre plus saillants les différences culturelles, religieuses ou idéologiques mais de regarder ce que toutes ces cultures ont en commun. Tout le monde, à des degrés divers, participent aux émissions à l'origine du changement climatique dans les sociétés hautement carbonées. Nous avons donc tous une bonne raison d'ignorer le problème ou de fournir son propre alibi (Marshall, 2017). C'est donc toute la logique économique et stratégique propre à la modernité qui est en cause.

Fort heureusement, il est possible de surmonter les barrières psychologiques en intégrant, dans les stratégies de communication, une multidisciplinarité dans les approches pour traiter le sujet. Avant de clore ce mémoire, voici sept considérations clés tirées de l'article *Climate change communication : Challenges, insights, and opportunities* d'Ezra M. Markowitz et Meaghan L. Guckian qui condense les études toujours plus nombreuses et les bases de données probantes faites jusqu'à présent.

1. Identifier et comprendre comment les valeurs, les identités, les visions du monde façonnent différemment l'engagement du public envers le changement climatique et adaptent les efforts de communication à ses besoins.
2. Commencer par les croyances préexistantes et les expériences avec le changement climatique et les événements liés au climat façonnent la façon dont les individus interprètent et filtrent les nouvelles informations
3. Faire face aux fausses informations, ne pas les renforcer. Déloger les fausses croyances avec des alternatives simples et factuelles, et utiliser des messages d'avertissement préventifs pour empêcher l'assimilation de fausses informations.
4. Trouvez des cadres qui " correspondent " aux besoins de vos auditoires : rassemblez l'information sur le changement climatique et faites le lien entre cette information et les besoins et les valeurs qui comptent pour vos auditoires (p. ex. la santé publique, la responsabilité, les répercussions locales).
5. Des solutions lumineuses. Encourager l'engagement et renforcer le sentiment d'efficacité et d'espoir des individus en se concentrant sur les solutions.
6. Utiliser des formes narratives cohérentes et inclure des éléments narratifs tels que des personnages et la résolution de problèmes pour rendre les messages plus convaincants et plus faciles à comprendre.
7. Identifier et travailler avec les réseaux sociaux existants, les canaux de communication et les messagers de confiance "en groupe".

Bibliographie

- Adger, W. N. (2003). Social Capital, Collective Action, and Adaptation to Climate Change. *Economic Geography*, 79(4), 387-404. doi: 10.1111/j.1944-8287.2003.tb00220.x
- Adger, W. N., Dessai, S., Goulden, M., Hulme, M., Lorenzoni, I., Nelson, D. R., ... Wreford, A. (2009). Are there social limits to adaptation to climate change? *Climatic change*, 93(3-4), 335–354.
- Akerlof, K., Maibach, E. W., Fitzgerald, D., Ceden, A. Y., & Neuman, A. (2013). Do people “personally experience” global warming, and if so how, and does it matter? *Global Environmental Change*, 23(1), 81–91.
- Amel, E., Manning, C., Scott, B., & Koger, S. (2017). Beyond the roots of human inaction: fostering collective effort toward ecosystem conservation. *Science*, 356(6335), 275–279.
- Bain, P. G., Milfont, T. L., Kashima, Y., Bilewicz, M., Doron, G., Garharsdóttir, R. B., ... Pasquali, C. (2016). Co-benefits of addressing climate change can motivate action around the world. *Nature Climate Change*, 6(2), 154.
- Bazerman, M. H. (2006). Climate change as a predictable surprise. *Climatic Change*, 77(1-2), 179–193.
- Beck, U. (2008). *La société du risque: sur la voie d'une autre modernité*. Paris: Flammarion.
- Beck, U. (2010). Climate for change, or how to create a green modernity? *Theory, Culture & Society*, 27(2-3), 254–266.
- Bhagwat, S. A., Economou, A., & Thornton, T. F. (2016). The idea of climate change as a belief system: why climate activism resembles a religious movement. *GAIA-Ecological Perspectives for Science and Society*, 25(2), 94–98.
- Bliuc, A.-M., McGarty, C., Thomas, E. F., Lala, G., Berndsen, M., & Misajon, R. (2015). Public division about climate change rooted in conflicting socio-political identities. *Nature Climate Change*, 5(3), 226.
- Bluteau, M. (2018, juin 4). Psycho : comment expliquer le déni face au réchauffement climatique ? Consulté 20 novembre 2018, à l'adresse France Inter website: <https://www.franceinter.fr/societe/nous-sommes-face-a-un-danger-comparable-a-celui-d-une-guerre-mondiale-sans-doute-meme-plus-grave-cyril-dion>
- Böhm, G., & Pfister, H.-R. (2000). Action tendencies and characteristics of environmental risks. *Acta Psychologica*, 104(3), 317–337.
- Bohn Bertoldo, R., & S Bousfield, A. B. (2011). Représentations sociales du changement climatique: effets de contexte et d'implication. *Temas em psicologia*, 19(1).

- Bonneuil, C. (2015). Planète : la véritable guerre des civilisations a commencé. *EcoRev'*, N° 43(2), 84-89.
- Bostrom, A. (2017). Mental Models and Risk Perceptions Related to Climate Change. *Oxford Research Encyclopedia of Climate Science*. doi: 10.1093/acrefore/9780190228620.013.303
- Boude, P. (2010). « Sociological Perspectives on Global Climate Change ». *Natures Sciences Sociétés*, 18(3), 337-340.
- Bourg, D. (2010). L'éco-scepticisme et le refus des limites. *Études*, 413(7), 29-40.
- Bourg, D., & Papaux, A. (2015). *Dictionnaire de la pensée écologique*. Presses Universitaires de France.
- Broomell, S. B., Budescu, D. V., & Por, H.-H. (2015). Personal experience with climate change predicts intentions to act. *Global Environmental Change*, 32, 67-73.
- Brugger, A. (2013). *Fear Appeals and Localising Climate Change: Neither is a Panacea to Motivate Action on Climate Change A Social Psychological Perspective*.
- Budescu, D. V., Broomell, S., & Por, H.-H. (2009). Improving communication of uncertainty in the reports of the Intergovernmental Panel on Climate Change. *Psychological science*, 20(3), 299-308.
- Burton, I., Huq, S., Lim, B., Pilifosova, O., & Schipper, E. L. (2002). From impacts assessment to adaptation priorities: the shaping of adaptation policy. *Climate policy*, 2(2-3), 145-159.
- Calvez, M. (2006). L'analyse culturelle de Mary Douglas: une contribution à la sociologie des institutions. *SociologieS*.
- Cerulo, K. A. (2002). *Culture in mind: Toward a sociology of culture and cognition*. Psychology Press.
- Chakrabarty, D., & Chalier, J. (2018). Changement climatique et capitalisme. *Esprit*, Janvier-Février(1), 153-168.
- Chauvin, B. (2014). *La perception des risques: Apports de la psychologie à l'identification des déterminants du risque perçu*. De Boeck Supérieur.
- Claeys, C., Giuliano, J., Megnifo, H. T., Fissier, L., Rouadjia, A., Lizée, C., ... Marçot, N. (2017). Une analyse interdisciplinaire des vulnérabilités socioenvironnementales : le cas de falaises côtières urbanisées en Méditerranée. *Natures Sciences Sociétés*, Vol. 25(3), 241-254.
- Clayton, S., Devine-Wright, P., Stern, P. C., Whitmarsh, L., Carrico, A., Steg, L., ... Bonnes, M. (2015). Psychological research and global climate change. *Nature Climate Change*, 5(7), 640-646. doi: 10.1038/nclimate2622
- Comby, J.-B. (2009). La contribution de l'Etat à la définition dominante du problème climatique. *Les Enjeux de l'information et de la communication*, Volume 2009(1), 17-29.

- Deléage, J.-P. (2011). La politique aux temps du monde fini. *Ecologie & politique*, N° 43(3), 5-12.
- Dessai, S., & Hulme, M. (2004). Does climate adaptation policy need probabilities? *Climate policy*, 4(2), 107–128.
- Dessus, B. (2015). Sauver la planète sans changer nos pratiques sociales économiques et politiques ? *EcoRev*, N° 43(2), 104-115.
- Dickert, S., Västfjäll, D., Mauro, R., & Slovic, P. (2015). The feeling of risk: Implications for risk perception and communication. *The SAGE Handbook of Risk Communication*, 41–54.
- Douglas, Mary, et Aaron Wildavsky. *Risk and Culture: An Essay on the Selection of Technological and Environmental Dangers*. University of California Press, 1983.
- Douglas, M., & Wildavsk, A. (2002). « Risque et culture ». *Societes*, no 77(3), 17-19.
- Doyle, J. (2007). Picturing the clima (c) tic: Greenpeace and the representational politics of climate change communication. *Science as culture*, 16(2), 129–150.
- Dupuis, J., & Knoepfel, P. (2011). Les barrières à la mise en œuvre des politiques d’adaptation au changement climatique: le cas de la Suisse. *Swiss Political Science Review*, 17(2), 188-219. doi: 10.1111/j.1662-6370.2011.02011.x
- Dupuy, J.-P. (2006). L’incertitude dans les systèmes complexes. Climat et sociétés. *Bard, E., L’homme face au climat: symposium annuel. Paris: Odile Jacob*, 343–363.
- Dupuy, J.-P., & Grinbaum, A. (2005). Living with uncertainty: from the precautionary principle to the methodology of ongoing normative assessment. *Comptes Rendus Geoscience*, 337(4), 457–474.
- Edwards, P. N. (2001). Representing the global atmosphere: Computer models, data, and knowledge about climate change. *Changing the atmosphere: Expert knowledge and environmental governance*, 31, 33.
- Ejelöv, E., Hansla, A., Bergquist, M., & Nilsson, A. (2018). Regulating Emotional Responses to Climate Change – A Construal Level Perspective. *Frontiers in Psychology*, 9. doi: 10.3389/fpsyg.2018.00629
- Epstein, S. (1994). Integration of the cognitive and the psychodynamic unconscious. *American psychologist*, 49(8), 709.
- Finucane, M. L., Alhakami, A., Slovic, P., & Johnson, S. M. (2000). The affect heuristic in judgments of risks and benefits. *Journal of behavioral decision making*, 13(1), 1–17.
- Gardiner, S. M. (2006). A perfect moral storm: Climate change, intergenerational ethics and the problem of moral corruption. *Environmental values*, 397–413.
- Giddens, A. (1991). *The consequences of modernity*. Cambridge: Polity Press.

- Gifford, R. (2011). The dragons of inaction: psychological barriers that limit climate change mitigation and adaptation. *American Psychologist*, 66(4), 290.
- Godard, O. (2002). *Traité des nouveaux risques: précaution, crise, assurance*. Paris]: Gallimard.
- Gollier, C., Hilton, D., & Raufaste, É. (2003). Daniel Kahneman et l'analyse de la décision face au risque. *Revue d'économie politique*, Vol. 113(3), 295-307.
- Golman, R., & Loewenstein, G. (2016). *An Information-Gap Theory of Feelings About Uncertainty*.
- Griskevicius, V., Cialdini, R. B., & Goldstein, N. J. (2008). Social norms: An underestimated and underemployed lever for managing climate change. *In*. Citeseer.
- Grothmann, T., & Patt, A. (2005). Adaptive capacity and human cognition: the process of individual adaptation to climate change. *Global Environmental Change*, 15(3), 199–213.
- Guillemot, J., Mayrand, E., Gillet, J., & Aubé, M. (2014). La perception du risque et l'engagement dans des stratégies d'adaptation aux changements climatiques dans deux communautés côtières de la péninsule acadienne. *[VertigO] La revue électronique en sciences de l'environnement*, 14(2).
- Hamilton, C., & Lacroix, V. (2012). *Chapitre 10. Nous sommes tous des climato-sceptiques*. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/controverses-climatiques-sciences-et-politique-9782724612394-page-221.htm>
- Helgeson, J., van der Linden, S., & Chabay, I. (2012). The role of knowledge, learning and mental models in public perceptions of climate change related risks. *Learning for sustainability in times of accelerating change*, 329–346.
- Hernand, D., & Chauvin, B. (2008). Contribution du paradigme psychométrique à l'étude de la perception des risques: une revue de littérature de 1978 à 2005. *L'Année psychologique*, 108(2), 343–386.
- Höijer, B. (2010). Emotional anchoring and objectification in the media reporting on climate change. *Public Understanding of Science*, 19(6), 717–731.
- Höijer, B. (2011). Social representations theory. *Nordicom review*, 32(2), 3–16.
- Homburg, A., Stolberg, A., & Wagner, U. (2007). Coping with global environmental problems: Development and first validation of scales. *Environment and Behavior*, 39(6), 754–778.
- Howe, P. D. (2018). Perceptions of seasonal weather are linked to beliefs about global climate change: evidence from Norway. *Climatic Change*, 148(4), 467-480. doi: 10.1007/s10584-018-2210-6

- Hulme, M. (2009). *Why we disagree about climate change: Understanding controversy, inaction and opportunity*. Cambridge University Press.
- Ingold, K. (2010). Apprendre pour le futur: Une analyse de la politique climatique suisse. *Swiss Political Science Review*, 16(1), 43–76.
- Ingram, H. (2012). Book of note : Living in Denial: Climate Change, Emotions, and Everyday Life. *Environment: Science and Policy for Sustainable Development*, 54(2), 52-52. doi: 10.1080/00139157.2012.657149
- Joffe, H., & Orfali, B. (2005). De la perception à la représentation du risque: le rôle des médias. *Hermès, La Revue*, n° 41(1), 121-129.
- Kahan, D. M., Jenkins-Smith, H., & Braman, D. (2011a). Cultural cognition of scientific consensus. *Journal of risk research*, 14(2), 147–174.
- Kahan, D. M., Peters, E., Wittlin, M., Slovic, P., Ouellette, L. L., Braman, D., & Mandel, G. (2012). The polarizing impact of science literacy and numeracy on perceived climate change risks. *Nature climate change*, 2(10), 732.
- Kahan, D. M., Wittlin, M., Peters, E., Slovic, P., Ouellette, L. L., Braman, D., & Mandel, G. N. (2011b). *The tragedy of the risk-perception commons: culture conflict, rationality conflict, and climate change*.
- Kahneman, D. (2003). A perspective on judgment and choice: mapping bounded rationality. *American psychologist*, 58(9), 697.
- Kahneman, D., & Fischler, C. (2013). Rencontre avec Daniel Kahneman : Pensée lente, pensée rapide. *Sciences Humaines*, N° 246(3), 32-32.
- Kermisch, C. (2010). *Les paradigmes de la perception du risque*. Paris: édTec & doc-Lavoisier.
- Kermisch, C. (2012). Vers une définition multidimensionnelle du risque. *[VertigO] La revue électronique en sciences de l'environnement*, 12(2).
- La Branche, S. (2009). L'insoutenable légèreté environnementale de la participation : Une problématisation. *[VertigO] La revue électronique en sciences de l'environnement*, 9(1), 0-0.
- Lammel, ANNAMARIA. (2013). Perception du risque et représentation du changement climatique. *Communication en colloque, Société météorologique de France*, 3.
- Lammel, Annamaria. (s. d.). *de la perception à l'action*.
- Lammel, Annamaria, Dugas, E., & Guillen Gutierrez, E. (2012). L'apport de la psychologie cognitive à l'étude de l'adaptation aux changements climatiques: la notion de vulnérabilité cognitive. *[VertigO] La revue électronique en sciences de l'environnement*, 12(1).

- Lazo, J. K., Kinnell, J. C., & Fisher, A. (2000). Expert and layperson perceptions of ecosystem risk. *Risk analysis*, 20(2), 179–194.
- Le Breton, D. (2012). *Sociologie du risque*. Paris: Presses universitaires de France.
- Lee, T. M., Markowitz, E. M., Howe, P. D., Ko, C.-Y., & Leiserowitz, A. A. (2015). Predictors of public climate change awareness and risk perception around the world. *Nature Climate Change*, 5(11), 1014-1020. doi: 10.1038/nclimate2728
- Leiserowitz, A. (2006). Climate Change Risk Perception and Policy Preferences: The Role of Affect, Imagery, and Values. *Climatic Change*, 77(1), 45-72. doi: 10.1007/s10584-006-9059-9
- Leiserowitz, A. (2007). International public opinion, perception, and understanding of global climate change. *Human development report, 2008*, 1–40.
- Leiserowitz, A. A. (2005). American risk perceptions: Is climate change dangerous? *Risk Analysis: An International Journal*, 25(6), 1433–1442.
- Leiserowitz, A., Maibach, E. W., Roser-Renouf, C., Feinberg, G., & Howe, P. (2013). Climate Change in the American Mind: Americans’ Global Warming Beliefs and Attitudes in April 2013. *SSRN Electronic Journal*. doi: 10.2139/ssrn.2298705
- Leiserowitz, A., & Smith, N. (2017). Affective Imagery, Risk Perceptions, and Climate Change Communication. *Oxford Research Encyclopedia of Climate Science*. doi: 10.1093/acrefore/9780190228620.013.307
- Linville, P. W., & Fischer, G. W. (1991). Preferences for separating or combining events. *Journal of personality and social psychology*, 60(1), 5.
- Loewenstein, G. F., Weber, E. U., Hsee, C. K., & Welch, N. (2001). Risk as feelings. *Psychological bulletin*, 127(2), 267.
- Lubell, M., Zahran, S., & Vedlitz, A. (2007). Collective Action and Citizen Responses to Global Warming. *Political Behavior*, 29(3), 391-413. doi: 10.1007/s11109-006-9025-2
- Luís, S., Vauclair, C.-M., & Lima, M. L. (2018). Raising awareness of climate change causes? Cross-national evidence for the normalization of societal risk perception of climate change. *Environmental Science & Policy*, 80, 74-81. doi: 10.1016/j.envsci.2017.11.015
- Manzo, L. C., & Perkins, D. D. (2006). Finding common ground: The importance of place attachment to community participation and planning. *Journal of planning literature*, 20(4), 335–350.
- Markowitz, E. M., & Guckian, M. L. (2018). Climate change communication: Challenges, insights, and opportunities. In *Psychology and Climate Change* (p. 35–63). Elsevier.

- Marlon, J. R., Linden, S. van der, Howe, P. D., Leiserowitz, A., Woo, S. H. L., & Broad, K. (2018). Detecting local environmental change: the role of experience in shaping risk judgments about global warming. *Journal of Risk Research*, 0(0), 1-15. doi: 10.1080/13669877.2018.1430051
- Marshall, G., Prat-Giral, A., Mirenowicz, J., & Dion, C. (2017). *Le syndrome de l'autruche: pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique* (Actes Sud). Paris.
- Martinez, F. (2010). L'individu face au risque: l'apport de Kahneman et Tversky. *Idées économiques et sociales*, (3), 15–23.
- Mayer, A., Shelley, T. O., Chiricos, T., & Gertz, M. (2017). Environmental Risk Exposure, Risk Perception, Political Ideology and Support for Climate Policy. *Sociological Focus*, 50(4), 309-328. doi: 10.1080/00380237.2017.1312855
- McDaniels, T., Axelrod, L. J., & Slovic, P. (1996). Perceived ecological risks of global change: A psychometric comparison of causes and consequences. *Global environmental change*, 6(2), 159–171.
- McDonald, R. I., Chai, H. Y., & Newell, B. R. (2015). Personal experience and the 'psychological distance' of climate change: An integrative review. *Journal of Environmental Psychology*, 44, 109–118.
- Michel-Guillou, É. (2014). La représentation sociale du changement climatique : enquête dans le sens commun, auprès de gestionnaires de l'eau. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, Numéro 104*(4), 647-669.
- Michel-Guillou, É. (2017). Le rôle de l'incertitude dans la construction sociale des problématiques environnementales. *Bulletin de psychologie, Numéro 548*(2), 83-86.
- Michel-Guillou, É., Richard, I., & Weiss, K. (2017). Évaluation locale d'un problème global : la représentation sociale du changement climatique en France et au Groenland. *Bulletin de psychologie, Numéro 548*(2), 117-129.
- Milfont, T. L., Milojev, P., Greaves, L. M., & Sibley, C. G. (2015). Socio-structural and psychological foundations of climate change beliefs. *New Zealand Journal of Psychology*, 44(1).
- Milfont, T. L., & Schultz, P. W. (2016). Culture and the natural environment. *Current Opinion in Psychology*, 8, 194–199.
- Moser, S. C., & Dilling, L. (2011). Communicating climate change: closing the science-action gap. *The Oxford handbook of climate change and society*, 161–174.
- Moser, S. C., & Ekstrom, J. A. (2010). A framework to diagnose barriers to climate change adaptation. *Proceedings of the national academy of sciences*, 201007887.

- Néron, P.-Y. (2012). Penser la justice climatique. *Éthique publique. Revue internationale d'éthique sociétale et gouvernementale*, 14(1).
- Newman, T. P. (2017). Tracking the release of IPCC AR5 on Twitter: Users, comments, and sources following the release of the Working Group I Summary for Policymakers. *Public Understanding of Science*, 26(7), 815–825.
- Norgaard, K. M. (2006). “People Want to Protect Themselves a Little Bit”: Emotions, Denial, and Social Movement Nonparticipation*. *Sociological Inquiry*, 76(3), 372-396. doi: 10.1111/j.1475-682X.2006.00160.x
- Norgaard, K. M. (2012). Climate Denial and the Construction of Innocence: Reproducing Transnational Environmental Privilege in the Face of Climate Change. *Race, Gender & Class*, 19(1/2), 80-103.
- Ockwell, D., Whitmarsh, L., & O’Neill, S. (2009). Reorienting climate change communication for effective mitigation: forcing people to be green or fostering grass-roots engagement? *Science Communication*, 30(3), 305–327.
- Olausson, U. (2011). “We’re the ones to blame”: Citizens’ representations of climate change and the role of the media. *Environmental Communication: A journal of nature and culture*, 5(3), 281–299.
- O’Neill, S., & Nicholson-Cole, S. (2009). “Fear won’t do it” promoting positive engagement with climate change through visual and iconic representations. *Science Communication*, 30(3), 355–379.
- Osman, M. (2010). Controlling uncertainty: a review of human behavior in complex dynamic environments. *Psychological bulletin*, 136(1), 65.
- Ostrom, E. (2010). Polycentric systems for coping with collective action and global environmental change. *Global Environmental Change*, 20(4), 550-557. doi: 10.1016/j.gloenvcha.2010.07.004
- Patt, A., & Dessai, S. (2005). Communicating uncertainty: lessons learned and suggestions for climate change assessment. *Comptes Rendus Geoscience*, 337(4), 425–441.
- Peretti-Watel, P., Vergély, C., & Hammer, B. (2013). Ces ondes qui nous menacent. Perceptions profanes des risques associés à quatre dispositifs émettant des ondes électromagnétiques. *Natures Sciences Sociétés*, 21(3), 282–292.
- Pidgeon, N., & Fischhoff, B. (2011). The role of social and decision sciences in communicating uncertain climate risks. *Nature climate change*, 1(1), 35.

- Pol, E., Castrechini, A., Carmona, M., Ramírez, A., & Manolov, R. (2017). Communication, crise et « durabilité ». Instabilité et incertitude des messages. *Bulletin de psychologie*, Numéro 548(2), 87-103.
- Rasplus, V. (2018). La communication environnementale. *Natures Sciences Sociétés*, 26, 15-17.
- Raude, J. (2007). La perception du risque. Théories et données empiriques | Request PDF. Consulté 19 février 2019, à l'adresse ResearchGate website: https://www.researchgate.net/publication/288895244_La_perception_du_risque_Theories_et_donnees_empiriques
- Rees, J. H., & Bamberg, S. (2014). Climate protection needs societal change: Determinants of intention to participate in collective climate action. *European Journal of Social Psychology*, 44(5), 466–473.
- Schneider, S. H. (2002). Can we estimate the likelihood of climatic changes at 2100? *Climatic Change*, 52(4), 441–451.
- Schultz, P. W., Shriver, C., Tabanico, J. J., & Khazian, A. M. (2004). Implicit connections with nature. *Journal of environmental psychology*, 24(1), 31–42.
- Sébastien, L. (2016). L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? *Norois*, n° 238-239(1), 23-41.
- Shome, D., Marx, S., Appelt, K., Arora, P., Balstad, R., Broad, K., ... Weber, E. (2009). *The psychology of climate change communication: a guide for scientists, journalists, educators, political aides, and the interested public*. Consulté à l'adresse <https://dare.uva.nl/search?identifieer=c5ce4fc3-dba4-4f16-abb9-ae40b2f8faac>
- Slovic, P. (1987). Perception of risk. *Science*, 236(4799), 280–285.
- Slovic, P. (2016). *The perception of risk*. Routledge.
- Slovic, P., Finucane, M. L., Peters, E., & MacGregor, D. G. (2007). The affect heuristic. *European journal of operational research*, 177(3), 1333–1352.
- Slovic, P., MacGregor, D. G., & Peters, E. (1998). *Imagery, affect, and decision making*.
- Slovic, P., & Peters, E. (2006). Risk perception and affect. *Current directions in psychological science*, 15(6), 322–325.
- Slovic, P., Peters, E., Finucane, M. L., & MacGregor, D. G. (2005). Affect, risk, and decision making. *Health psychology*, 24(4S), S35.
- Smith, G. (2017). Concevoir la démocratie pour le long terme : innovation institutionnelle et changement climatique. *La Pensée écologique*, 1(1). Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=LPE_001_0158

- Smithson, M., Budescu, D. V., Broomell, S. B., & Por, H.-H. (2012). Never say “not”: Impact of negative wording in probability phrases on imprecise probability judgments. *International journal of approximate reasoning*, 53(8), 1262–1270.
- Sondaggio sul cambiamento climatico (SSR-Istituto LINK).pdf*. (s. d.). Consulté à l’adresse : [https://www.rsi.ch/la1/programmi/informazione/3-gradil-il-sondaggio/Sondaggio-sul-cambiamento-climatico-SSR-Istituto-LINK.pdf-9846196.html/BINARY/Sondaggio%20sul%20cambiamento%20climatico%20\(SSR-Istituto%20LINK\).pdf](https://www.rsi.ch/la1/programmi/informazione/3-gradil-il-sondaggio/Sondaggio-sul-cambiamento-climatico-SSR-Istituto-LINK.pdf-9846196.html/BINARY/Sondaggio%20sul%20cambiamento%20climatico%20(SSR-Istituto%20LINK).pdf)
- Spence, A., Poortinga, W., & Pidgeon, N. (2012). The psychological distance of climate change. *Risk Analysis: An International Journal*, 32(6), 957–972.
- Stern, P. C., & Dietz, T. (1994). The value basis of environmental concern. *Journal of social issues*, 50(3), 65–84.
- Stevenson, K. T., Peterson, M. N., & Bondell, H. D. (2016). The influence of personal beliefs, friends, and family in building climate change concern among adolescents. *Environmental Education Research*, 0(0), 1-14. doi: 10.1080/13504622.2016.1177712
- Stoknes, P. E. (2014). Rethinking climate communications and the “psychological climate paradox”. *Energy Research & Social Science*, 1, 161-170. doi: 10.1016/j.erss.2014.03.007
- Stoll-Kleemann, S., O’Riordan, T., & Jaeger, C. C. (2001). The psychology of denial concerning climate mitigation measures: evidence from Swiss focus groups. *Global environmental change*, 11(2), 107–117.
- Sundblad, E.-L., Biel, A., & Gärling, T. (2007). Cognitive and affective risk judgements related to climate change. *Journal of Environmental Psychology*, 27(2), 97–106.
- Sunstein, C. R. (2006). The availability heuristic, intuitive cost-benefit analysis, and climate change. *Climatic Change*, 77(1-2), 195–210.
- Tallon, J.-M., & Vergnaud, J.-C. (2007). Incertitude en économie de l’environnement. *Revue française d’économie*, 22(2), 3–56.
- Taylor, M. R., Lamm, A. J., & Lundy, L. K. (2017). Using Cognitive Dissonance to Communicate with Hypocrites About Water Conservation and Climate Change. *Journal of Applied Communications*, 101(3), 5.
- Thompson, S. C. G., & Barton, M. A. (1994). Ecocentric and anthropocentric attitudes toward the environment. *Journal of environmental Psychology*, 14(2), 149–157.
- Trope, Y., Liberman, N., & Wakslak, C. (2007). Construal levels and psychological distance: Effects on representation, prediction, evaluation, and behavior. *Journal of consumer psychology*, 17(2), 83–95.

- Tversky, A., & Kahneman, D. (1974). Judgment under uncertainty: Heuristics and biases. *science*, 185(4157), 1124–1131.
- Uzzell, D. L. (2000). The psycho-spatial dimension of global environmental problems. *Journal of environmental psychology*, 20(4), 307–318.
- Van der Linden, S. (2015). The social-psychological determinants of climate change risk perceptions: Towards a comprehensive model. *Journal of Environmental Psychology*, 41, 112-124. doi: 10.1016/j.jenvp.2014.11.012
- Van der Linden, S. L., Leiserowitz, A. A., Feinberg, G. D., & Maibach, E. W. (2015). The scientific consensus on climate change as a gateway belief: Experimental evidence. *PloS one*, 10(2), e0118489.
- Van der Linden, S., Maibach, E., & Leiserowitz, A. (2015a). Improving public engagement with climate change: Five “best practice” insights from psychological science. *Perspectives on Psychological Science*, 10(6), 758–763.
- Van der Linden, S., Maibach, E., & Leiserowitz, A. (2015b). Improving public engagement with climate change: Five “best practice” insights from psychological science. *Perspectives on Psychological Science*, 10(6), 758–763.
- Van Vugt, M., & Griskevicius, V. (2015). 46. Passer au vert? Utiliser la psychologie évolutionniste pour encourager des modes de vie durables. *Rapport mondial sur les sciences sociales, 2013: changements environnementaux globaux*, 381.
- Vokou, A. (2015). *Les représentations du changement climatique dans les médias écrits belges francophones*. Consulté à l’adresse <http://hdl.handle.net/2013/ULB-DIPOT:oai:dipot.ulb.ac.be:2013/217768>
- Voyer, V. (2016). *Procrastiner au péril de l’humanité: une perspective psychologique au problème du changement climatique*.
- Wattel, P. P. (2010). IV. La détermination culturelle des perceptions du risque. *Repères*, 64–80.
- Weber, E. U. (2006). Experience-Based and Description-Based Perceptions of Long-Term Risk: Why Global Warming does not Scare us (Yet). *Climatic Change*, 77(1), 103-120. doi: 10.1007/s10584-006-9060-3
- Weber, E. U. (2010). What shapes perceptions of climate change? *Wiley Interdisciplinary Reviews: Climate Change*, 1(3), 332–342.
- Weber, E. U. (2015). Climate change demands behavioral change: What are the challenges? *Social Research: An International Quarterly*, 82(3), 561–580.
- Weber, E. U. (2016). What shapes perceptions of climate change? New research since 2010. *Wiley Interdisciplinary Reviews: Climate Change*, 7(1), 125–134.

- Weingart, P., Engels, A., & Pansegrau, P. (2000). Risks of communication: discourses on climate change in science, politics, and the mass media. *Public understanding of science*, 9(3), 261–284.
- Wibeck, V. (2014). Social representations of climate change in Swedish lay focus groups: Local or distant, gradual or catastrophic? *Public Understanding of Science*, 23(2), 204-219. doi: 10.1177/0963662512462787
- Williamson, J. (2011). *Unfreezing the truth: knowledge and denial in climate change imagery*.
- Zajonc, R. B. (1980). Feeling and thinking: Preferences need no inferences. *American psychologist*, 35(2), 151.
- Zinn, J. O. (2006). Risk, affect and emotion. *Forum qualitative sozialforschung/forum: qualitative social research*, 7.

Annexes

Entretiens Lausanne

André : 43 ans, directeur, 2 enfants

Alixia : la première question que j'aimerais vous poser c'est ce que le changement climatique représente pour vous ? Une menace ? Une contrainte ? Une opportunité ? Rien ?

André : menaçant et une opportunité. C'est une menace et une opportunité

Alixia : pourquoi à la fois une menace et une opportunité ?

André : une menace parce que ça a un effet direct sur notre bien-être et notre futur. Et une opportunité parce que ça peut être un objectif commun pour différentes cultures, différentes races, cultures sur la planète. Ça peut rassembler. Ça permet de nous rassembler.

Alixia : vous diriez que ces menaces valent uniquement pour le futur ou déjà maintenant ?

André : déjà maintenant

Alixia : plus le futur ? plus maintenant ? Égal ?

André : Ah non, plus le futur

Alixia : la thématique du changement climatique est-elle un sujet de conversation récurrent ? Vous en parlez régulièrement avec le gens ou pas tellement ?

André : oui. Avec certaines personnes plus facilement qu'avec d'autres. Mais j'en parle en tout cas avec tout le monde dans mon entourage proche.

Alixia : l'entourage professionnel aussi ?

André : oui c'est mon métier

Alixia : du coup votre métier consiste en quoi ?

André : je suis directeur d'un bureau de consulting en environnement. Donc je conseille des collectivités, des entreprises privées, des gouvernements sur des questions environnementales, dont le réchauffement climatique fait partie.

Alixia : vous proposez des solutions concrètes ?

André : oui des études, des solutions, de la mise en œuvre.

Alixia : Avez-vous l'impression, aujourd'hui, de subir les effets du changement climatique ? avez-vous l'impression de l'avoir expérimenté déjà d'une quelconque forme ?

André : ... je pense qu'en Suisse, de manière générale, on subit moins les effets. Si ce n'est quelques hausses des températures, quelques grêles. Enfin je ne dirais pas réchauffement mais changement. Anomalies climatiques. Et un petit plus en montagnes, on voit qu'il y a quelques

randos ou voies de montagnes qui peuvent être fermées. Et là ça peut éventuellement m'impacter. Mais de manière générale, dans ma vie de tous les jours, ça m'impacte encore pas énormément.

Alixia : Pour prendre l'exemple des fortes chaleurs de l'été passé et des inondations ; est-ce que vous les avez liés rapidement au changement climatique ou pas?

André : je lie pas une vague courte de chaleur au réchauffement climatique. Je lie des tendances annuelles ou des tendances sur une décennie plutôt. J'évite de faire d'un évènement isolé, une généralité. Parce qu'il y a toujours eu dans les évènements, des pics. Mais plutôt sur la tendance. Du coup j'aurais plutôt tendance à regarder comme ça. Sur des tendances sur plusieurs années.

Alixia : vous avez l'impression qu'il y a une tendance vers plus de (coupée par l'interviewé)

André : Ben j'ai pas une impression. C'est un fait !

Alixia : suite à la conférence de Paris sur le climat (COP21), un accord universel sur le climat a été adopté par 195 pays. L'objectif est de contenir l'élévation de la température de la planète en dessous de 2°C par rapport aux niveaux préindustriels. Est-ce un objectif qui fait sens pour vous, qui est clair ?

André : oui je comprends parfaitement. Je comprends aussi parfaitement les implications que ça a 2 degrés et le nouveau rapport du GIEC à 1.5 degrés, je pense qu'il montre aussi ce que ça voudrait dire 1.5 degrés. Je pense qu'on doit plutôt viser un 1.5 degrés même si ça me semble, actuellement difficile vu les accords.

Alixia : une augmentation de 2 degrés, pour vous, ça correspond à quoi ? Des conséquences d'une augmentation de 2 degrés par exemple ?

André : pour moi, ce que je vois en premier c'est des mouvements de populations, des mouvements de masse des gens. Pas en Europe. On a assez d'argent pour gérer, je pense, les 2 degrés. Il va y avoir plus d'accidents, plus de problèmes. Mais dans les grandes lignes on va pouvoir gérer. Mais je vois plutôt, dans certains pays, une augmentation des niveaux sur des îles, l'augmentation de températures, la baisse de l'agriculture dans certains pays qui vont amener à des mouvements migratoires qui vont créer des problèmes majeurs, des épidémies etc... jusqu'à éventuellement l'arrêt de certains courants marins qui pourraient engendrer une crise climatique avec extinction de masse. Voilà je pense jusqu'à ça ! Même si ce dernier point je le garde dans un coin de ma tête. J'essaie de ne pas trop y penser. Mais oui pourquoi pas. Y a déjà eu des extinctions de masse. Ça ne serait pas la première. Je ne serai plus là pour la voir en tout cas, à priori. Mes enfants peut être.

Alixia : En termes de conséquences vraiment délétères pour la planète. Vous diriez que c'est plutôt là maintenant c'est déjà critique ou alors plutôt dans 10 ans ? Vos enfants ou vos petits-enfants qui vont vraiment sentir les impacts ?

André : non, nous on les sent là, maintenant. Si on prend juste la Suisse, on a des manques d'eau dans le *Mittelland*. Dans toute la région des trois lacs il manque déjà de l'eau. On a des problèmes d'eau en Suisse alors qu'on est considéré comme le château d'eau de l'Europe. Donc la crise environnementale du réchauffement climatique est présente. Elle agit déjà sur les paysans actuellement. Donc oui elle est là. Elle va de toute façon s'accroître absolument. Ça va que s'accroître.

Alixia : Vous êtes lausannois ?

André : je suis valaisan. J'ai étudié en valais.

Alixia : les questions vont porter maintenant sur le changement climatique là maintenant avec les marches pour le climat qui sont de plus en plus nombreuses depuis la fin de l'année passée (2018) jusqu'à aujourd'hui. Est-ce que la place qu'occupe le changement climatique dans votre vie a évolué depuis le début de ces marches ? Y a-t-il eu une évolution dans votre préoccupation entre avant et après les premières marches ?

André : oui. Pour avoir participé à une marche à Lausanne, j'ai apprécié le fait que les jeunes prenaient la question en main. Ça ne venait pas de politiques, ça ne venait pas de grands penseurs, ça venait vraiment des jeunes. Et ça c'est quelque chose qui m'a fait du bien de sentir que les jeunes prenaient ça en main et de voir le volume de gens qu'est capable de rassembler une telle marche. Quand on sait qu'il y avait plus de 10 000 personnes à Lausanne, et si ces gens-là pouvaient voter, ils feraient changer les lois. Malheureusement, ils ne votent pas tous. Voilà. Pour moi, ça montre que si le peuple se soulève, mais de manière pacifique, dans ses actes, dans ses votes, on peut faire changer la donne. En tout cas chez nous, ou peut-être inspirer d'autres. Comme la Suisse l'a souvent fait.

Alixia : vous avez participé à quelle marche ?

André : la marche de Lausanne au mois d'avril.

Alixia : vous avez vu beaucoup plus de jeunes que d'adultes ?

André : non, non. Lors de la marche à Lausanne, il y avait des gens de mon âge. J'ai croisé beaucoup d'amis, des jeunes, des vieux. De tout. Je dirais beaucoup de jeunes 15-25 ans et quand même pas mal de gens entre 25 et 40-60 ans. C'était assez régulier, on voyait de tous les âges. J'ai croisé beaucoup d'amis

Alixia : la raison première à votre participation c'était quoi ? une évidence ? Y'avait-il une raison particulière ?

André : non c'était une évidence de participer à un évènement pacifique. D'être là avec les gens pour qui ça fait du sens. En gros c'était une évidence oui et je l'ai faite avec mon fils de 5 ans.

Alixia : le fait d'amener votre fils (coupée par l'interviewé)

André : c'était aussi un geste. L'envie de le faire avec mon fils oui. Le grand.

Alixia : dans votre vie de tous les jours, avez-vous l'impression d'agir concrètement pour le climat ? Si oui vous faites quoi ? quels comportements avez-vous changé pour aller dans le sens d'un comportement plus durable ?

André : de par mon métier je sais exactement où sont les impacts de ma vie. Donc certains je peux les contrôler et d'autres c'est des mécanismes plus sociaux, beaucoup plus difficile à changer.

Alixia : vous auriez des exemples ?

André : oui. Je dirais, dans les choses qui sont simples pour moi à gérer, c'est toute la gestion des transports puisque je voyage en train, j'ai un vélo dans ma mobilité quotidienne.

Alixia : vous aviez une voiture auparavant ?

André : non j'ai jamais vraiment eu de voiture mais on a une voiture pour la famille parce que ma femme l'utilise pour le travail et on l'utilise parfois dans le cadre privé car les enfants sont encore petits. Mais, voilà. A la maison y a des choses où on fait très attention. Tout ce qui chauffage, électricité etc... Aussi la viande. Ma femme est végétarienne. Moi je consomme si possible pas de viande à la maison, mais quand même un peu. Je suis flexitarien je dirais. Je mange de la viande mais j'essaie de vraiment la diminuer. Après je fais attention dans plein d'autres choses, sur ce qu'on achète, les produits, les emballages, l'eau. Enfin, tout quoi. Après c'est des fois un peu difficile. Les voyages, je dois dire. C'est encore une difficulté pour moi. On essaie de faire un voyage en avion par année pas plus. Voilà. On essaie de faire des choses comme ça.

Alixia : la prochaine question est un peu large mais quelle serait pour vous une des solutions les plus concrètes et efficaces pour lutter contre le changement climatique ? la solution se situe plutôt au niveau de l'individu, à un niveau supérieur ? Qui doit agir, comment, à quel degré ?

André : (grand moment de silence)

Alixia : par exemple si on prend le rôle de chaque citoyen, en termes de responsabilité individuelle ?

André : bon, c'est une équation extrêmement complexe. Moi je pense que clairement le citoyen peut avoir un impact chaque jour sur sa manière de consommer. Après souvent il est peu informé ou n'a pas forcément les moyens de ses choix. C'est assez complexe de vouloir changer

les consommateurs vers plus de durabilité dans leurs achats ou leur consommation. Mais il y a un modèle social qui s'est mis en place où les gens ont ce besoin de se montrer, de posséder et je pense que ma génération, en tout cas, c'est assez difficile à casser. Je me demande comment se comporte, comment pense la nouvelle génération. Mais quand je vois le fonctionnement, avec les réseaux sociaux, le besoin de s'afficher. Ça me rend peu confiant. Et en même temps, quand je vois des marches pour le climat et que je les vois agir, ça me rend confiant. Donc je suis un peu partagé sur la nouvelle génération. J'ai de la peine à la capter. Et sur la mienne, j'ai des fois peu d'espoir parce que je la sens un peu dépendante des modèles passés sur lesquels on a été éduqué, et souvent on a de la peine à changer. Moi qui suis un des premiers acteurs à vouloir changer, des fois j'ai de la peine à le faire et je le vois autour de moi. Il faut des incitatifs. Et donc les incitatifs doivent venir des lois. Mais les lois sont votées par les citoyens parce que les grands conseils et tous ces gens -à sont des citoyens donc au final, ça vient du peuple quoi. Je pense que les entreprises ont aussi beaucoup à faire dans le changement de modèle. C'est les entreprises qui emploient les gens qui passent la majeure partie de leur temps à faire des choix, à dépenser des milliards. Des dépenses en logistiques, en achats. Donc c'est aussi aux entreprises de faire les bons choix. Parce que c'est elles qui brassent l'argent de la société. Les fonds d'investissement, les caisses de pension, les banques. Y a beaucoup d'acteurs qui doivent changer mais, au final, c'est tout le temps des gens qui sont à la tête de ces institutions et c'est eux qui peuvent changer. Donc au final ce sera l'humain qui changera, mais dans différentes structures de la société.

Alixia : Le citoyen a donc un grand rôle à jouer. Que donneriez-vous comme raison au fait que les gens ne bougent pas des masses, quand bien même, il y a ces marches pour le climat et...
(coupée par l'interviewé)

André : le confort ! le confort. La peur de perdre les acquis. Les positions sociales. Ceux qui vont bouger c'est ceux qui n'ont rien à perdre. C'est comme dans toute l'histoire de l'humanité. Ceux qui bougent sont ceux qui n'ont rien à perdre.

Alixia : Avez-vous l'impression que les communicants de la problématique du changement climatique sont suffisamment alarmistes ? Ils arrivent à transmettre l'urgence à votre avis ?

André : vous parlez des personnages publics ?

Alixia : Je parle des gens qui communiquent. Que ce soit à travers les médias, les COP, les organisations internationales, les États etc...

André : non. Je pense que souvent les discours sont calculés, aseptisés, passe-partout et il y a peu d'alarmisme. Ce qu'a fait Greta (Greta Thunberg), c'est très alarmiste mais c'est une des premières qui le fait, et encore. Moi j'ai trouvé très bien. Je veux pas polémiquer sur ce qu'elle

a dit mais ce qu'elle a dit c'est juste. Après, comment le message est arrivé, c'est une autre question mais ce qu'elle dit, c'est ce qu'il faut entendre. Et ça a fait réagir. Le monde a réagi à ça donc le monde a besoin d'entendre ça. Après c'est sûr qu'on n'a pas forcément envie d'entendre ça. En tant que suisse, dans notre confort et notre quotidien. Mais voilà, c'est la vie. C'est la réalité. C'est ce qui nous pend au nez.

Alixia : vous vous êtes toujours senti préoccupé par ces questions ?

André : oui.

Alixia : ça vient d'où ? Votre éducation ?

André : non.

Alixia : ça vient donc de vous ?

André : je pense oui.

Alixia : vous arriveriez dire ce qui vous a fait le déclic (devenir sensible et préoccupé aux questions climatiques) ?

André : non. Je ne suis pas capable. Je pense que ce n'est pas lié au réchauffement climatique. C'est lié à ma personnalité face aux urgences. Je suis quelqu'un qui va plutôt dans une urgence, peut-être empathique à l'urgence je pense. Donc je vais plutôt avoir une tendance naturelle à... Ça aurait pu être autre chose que le réchauffement climatique. Je vais plutôt être empathique à l'urgence.

Alixia : pensez-vous que vos origines valaisannes, entouré de montagnes, ont eu un impact sur votre préoccupation ?

André : une fois j'ai été interviewé par le WWF. J'avais fait un article et ils m'avaient demandé si j'avais vu des signes du réchauffement climatique. Je leur ai dit que moi toutes les années, 2 à 3 fois par année à l'école, on allait voir le glacier du trient qui a reculé de plus de 2km. Avant on touchait la langue du glacier. Maintenant, on a plus le courage de monter au sommet parce qu'on est déjà allé jusqu'à la cabane et le sommet est trop loin. Donc on s'arrête là. On le touche plus le glacier maintenant. Et quand j'ai fait le tour du Mont Blanc à pied avec un ami, j'avais les cartes de mon grand-père qui était guide. Sur les cartes de 1930, y avait le glacier qui descendait. Et quand on l'a fait, c'était passage libre. Je pense que j'ai vu le changement dans mon canton. J'ai vu les inondations du Rhône. J'ai vu la fermeture de certaines voies alpines, temporairement, car il y avait des permafrosts qui faisaient tomber les pans de montagnes. Donc oui. Les éboulements l'année passée sur le col de la Forclaz. Enfin j'ai vu des choses. Je pense que ça me reconforte dans le sens que l'urgence est là. Mais je pense pas que c'est ça. C'est plutôt que les indicateurs convergent vers un réchauffement climatique. En tant que

scientifique, je les vois. Je lis les indicateurs. J'en suis convaincu du coup après, quand je suis convaincu de quelque chose je fonce quoi. Je pense que c'est plutôt ça.

Alixia : vous diriez que le fait qu'il y ait toute cette mobilisation maintenant qui, au final, est très récente vu qu'elle a débuté vers la fin de l'année passée est due au fait que le changement climatique devient palpable ? Qu'on le voit et qu'on le ressent ? Parce que ça fait quand même passé 30 ans qu'on nous alarme sur la question du changement climatique sans qu'au final il y ait grand-chose qui bouge.

André : je pense que c'est la sensibilisation. Beaucoup. Parce qu'à l'époque on n'avait pas ça dans les écoles. Maintenant, dans toutes les écoles y a de la sensibilisation. Les gens sont informés quand même. De manière générale, la population est assez informée sur ces questions. Après, qu'elle en fasse quelque chose ou pas c'est différent mais elle est informée. Y a 5 ans, une marche pour le climat aurait amené personne dans la rue. Alors je pense que c'est simplement une continuité.

Alixia : Vous imputez alors cette mobilisation au fait d'être informé ?

André : oui. Je pense que la sensibilisation est amenée par ça. Après on voit les événements. C'est de plus en plus communiqué parce que les journalistes sont sensibilisés. Ils montrent des événements. On en entend tous les jours quoi. Y a pas un jour où il n'y a pas un article. Tous les jours. Si vous regardez les pics d'information liés au réchauffement climatique, vous voyez. Y a 5-6 ans y avait rien et maintenant, c'est affolant en nombre. C'est presque trop par rapport à certaines problématiques dans le monde. J'entends, y a d'autres trucs qui sont mis de côté. Voilà. Ce qu'il se passe au Venezuela, ce qu'il se passe en Syrie, on en parle même plus. Les gens ne savent même plus ce qu'il se passe au Venezuela actuellement quoi.

Alixia : votre entourage, votre famille. Les gens qui gravitent autour de vous ont-ils (coupée par l'interviewé)

André : changer à mon contact.

Alixia : c'était effectivement une des questions. Sinon, avez-vous des personnes qui s'en fiche complètement de cette thématique ?

André : oui oui.

Alixia : ça reste des membres de votre entourage ?

André : oui. Y a des gens qui s'en fiche. Pas qui s'en fiche mais qui... Enfin, c'est un petit peu comme le racisme. C'est-à-dire qu'on peut être raciste sans le dire. On peut avoir une discussion avec quelqu'un en faisant croire qu'on ne l'est pas mais en fait, profondément, on l'est. Très peu de gens vont dire qu'ils le sont. Ben le réchauffement climatique, y a certaines personnes qui disent : " oui oui, moi j'ai fait ça ou ça ". Mais dans le fond, ils s'en foutent complètement.

On en a tous autour de nous. Il faut voir les votations. Quand on voit les votations où il y a 50% qui refusent une votation sur une question liée à la stratégie énergétique. Je sais pas c'était 45%. C'est sûr que dans notre entourage, y a des gens qui sont contre. Dès que ça touche à leur porte-monnaie, vous savez, les gens ne sont pas prêts à faire les efforts nécessaires. Si je peux pas avoir le dernier iphone...

Alixia : nous voici à la dernière question. Le changement climatique est lié principalement aux émissions de GES. Les activités anthropiques sont en partie responsables de l'augmentation du CO2 dans l'atmosphère (coupée par l'interviewé)

André : pas que !

Alixia : il existe d'autres GES. Arriveriez-vous me citer le plus important des GES ?

André : CH4 méthane. NOx azote.

Alixia : selon vous, la vapeur d'eau est un GES ?

André : ah question piège ! euh vapeur d'eau... ça peut avoir un effet.... Oui parce que c'est un gaz. Donc oui.

Alixia : en effet, la vapeur d'eau c'est 70% des GES

André : donc c'est malheureusement un cercle vicieux. Plus il fait chaud, plus il y a de vapeur d'eau

Alixia : c'est ça.

Barbara : 37 ans, médecin, 2 enfants

Alixia : Que représente le changement climatique pour vous de façon générale ? C'est plutôt une menace, quelque chose qui ne change pas grand-chose dans votre vie, une opportunité, une contrainte, autre chose ?

Barbara : ça représente une importante source d'inquiétude pour moi, mon avenir et surtout celui de mes enfants

Alixia : pourquoi une inquiétude ?

Barbara : je suis inquiète par rapport aux conséquences que ça va avoir sur notre planète, à savoir les conséquences sur ce que l'on va pouvoir manger, ce que l'on va pouvoir respirer comme air, l'eau que l'on va pouvoir boire... voilà. Ça c'est les aspects inquiétants. Sinon je suis triste du fait que la disparition des espèces, des espaces naturels comme ils peuvent exister actuellement mais voilà. Ce qui m'inquiète le plus c'est la disparition des surfaces qui peuvent être cultivables en rapport avec l'évolution de ce que les gens mangent et du nombre de personnes que l'on est sur cette planète.

Alixia : c'est un problème qui vous préoccupe en tant que personne, pour la planète de manière générale, pour les espèces ?

Barbara : je pense que l'on ne serait pas les premiers à souffrir de ça. On ne souffrira pas tout de suite directement peut être en premier. Mais si la moitié du monde n'a plus de surface où vivre, faudra bien qu'elle aille ailleurs. Et ça va quand même nous toucher assez rapidement.

Alixia : concernant la place qu'occupe le changement climatique dans votre vie. Est-ce un sujet récurrent dont vous parlez beaucoup avec votre entourage, au travail, avec la famille ?

Barbara : au travail non. Avec mon entourage, mes collègues oui mais ça ne fait pas de grands débats disons. Mais on en parle bien sûr.

Alixia : vous auriez une explication au fait que le changement climatique ne soit pas un sujet dont on aime particulièrement parler ?

Barbara : ah j'aime bien en parler ! j'aime beaucoup en parler.

Alixia : les gens avec qui vous en parlez ont tendance à couper court assez vite ou ça les intéresse ?

Barbara : non justement, je trouve peu d'interlocuteurs que ça intéresse donc je n'en parle pas tellement parce que ça n'intéresse personne

Alixia : Au niveau de vous-même, avez-vous déjà l'impression d'avoir expérimenté ou d'avoir subi ou encore de voir les effets du changement climatique ?

Barbara : ah ben disons on les voit ces dernières années avec les canicules qui sont de plus en plus fréquentes, la neige on en a de moins en moins, les légumes qui poussent de manière de plus en plus précoce. Là on est au mois de mai et on a un climat du mois de juin. J'ai l'impression que déjà juste sur l'échelle de la vie, à savoir 37 ans, j'ai pu expérimenter des différences oui.

Alixia : ça suscite une émotion particulière ?

Barbara : comme je vous dis ça m'inquiète

Alixia : donc beaucoup d'inquiétude. Y'aurait-il autre chose ?

Barbara : je suis en colère aussi parce que c'est des choses qui sont connues depuis 50-60 ans. Ce n'est pas quelque chose que l'on a connu avant-hier et personne n'a rien fait. Ça a même plutôt été empêché. Les gens qui ont essayé de faire quelque chose, en particulier les compagnies pétrolières qui ont racheté tous les brevets qui pouvaient aller dans le sens d'une autre façon d'utiliser l'énergie. Toutes les politiques qui ont fait comme si de rien n'était depuis des dizaines d'années. Et ça, ça me met évidemment en colère.

Alixia : vous vous êtes toujours sentie préoccupée et sensibilisée à cette problématique ?

Barbara : oui, j'ai toujours été préoccupée par ça. Je repensais l'autre jour à un rapport de science naturelle que j'avais fait en 9^{ème} année et qui portait sur les éoliennes. En expliquant pourquoi c'était bien les éoliennes mais que ce n'était pas encore très au point à l'époque. C'était peu réaliste à l'époque comme technique. Mais c'était quand même une technique qui était là sur laquelle je réfléchissais. Ça m'a toujours, importé, questionné.

Alixia : à l'inverse, quand j'étais petite, j'avais fait sur le nucléaire. Vous diriez que ça vient d'où cette préoccupation ? votre éducation ?

Barbara : oui. Je pense que le fait d'avoir deux parents biologistes dont un qui s'est occupé d'écologie au niveau scientifique, ça fait que j'ai toujours été sensibilisée. J'ai toujours fait des camps WWF dans mon enfance. Après j'allais à l'école et on nous expliquait qu'il ne fallait pas jeter les piles à la poubelle. J'étais un peu en décalage par rapport à ça.

Alixia : par rapport à votre entourage, ce que pense votre entourage par rapport au changement climatique est important ? par exemple, y a-t-il des gens dont vous avez réussi à sensibiliser ou au contraire des personnes dont vous avez cessé de fréquenter parce qu'ils ne se préoccupaient pas du tout du changement climatique ?

Barbara : y a des gens qui ont un mode de vie qui est trop... disons... trop incompatible avec mes valeurs et c'est vrai que j'ai moins envie de les voir. Par contre c'est clair que j'ai des amis qui font tout le contraire de ce que l'on se dit qu'il faudrait faire pour un mode de vie durable, pis ça reste des amis, pis on en rigole. Mais disons, au moins quand on peut en parler c'est déjà ça. J'ai un copain qui s'est acheté un 4x4 et qui a une moto, mais qui par ailleurs est un type super, et qui est conscient que c'est un problème. Mais voilà, du coup on en rigole et ça reste un copain. Les gens qui n'ont aucun recul par rapport à ça, j'ai plus de peine.

Alixia : vous diriez que ça vient de quoi qu'il y ait des personnes qui s'en fichent ?

Barbara : alors par exemple, j'ai une copine, entre guillemets, qui voyage aux 4 coins du monde. Mais vraiment aux 4 coins du monde sans aucun.... Genre elle fait tourner une map monde, elle met le doigt au bol et elle y va. C'est de la consommation pure et dure, avec des vols en avion. Et après, elle prétend qu'elle se soucie de la planète. Je pense que c'est une question de.... Mais par ailleurs, elle ne lit pas le journal, elle n'a rien lu sur le changement climatique, elle a aucune idée et elle ne se rend pas compte de ce que ça implique de faire 5 fois le tour du monde en avion par année. Elle n'a pas beaucoup voyagé étant enfant donc y a peut-être cette impression de se rattraper. Je pense qu'il y a beaucoup qui est lié à la classe sociale. Après ça n'explique pas tout car il y a des gens des classes sociales favorisées qui font n'importe quoi donc je ne sais pas. Je ne sais pas.

Alixia : diriez-vous que la préoccupation va de pair avec une bonne information ?

Barbara : oui je pense. Et après je pense qu'il y a plein de gens qui disent " oui oui on veut sauver la planète" mais qui ont aucune idée de ce que ça veut dire et de ce que ça implique. Et pour eux, avoir un chat ça veut dire aimer la nature.

Alixia : vous diriez que quelqu'un qui se soucie de l'environnement et des effets liés au changement climatique c'est une personne qui agit et se comporte de quelle manière ?

Barbara : vous pourriez reposer la question svp ?

Alixia : une personne qui se soucie de l'environnement et des enjeux liés au changement climatique (que l'on pourrait légitimement qualifier de réellement préoccupée) est une personne qui se comporte et agit de quelle manière ? Ou qui fait quoi ?

Barbara : c'est difficile parce que les décisions doivent être prises au niveau politique mais disons qu'au niveau individuel, y a beaucoup, beaucoup de choses que l'on peut déjà commencer par faire. Adapter son mode de vie, manger peu de viande, manger peu de poissons et du poisson durable si ça existe encore. Faire les choses avec parcimonie de manière générale je dirais. Voyager idéalement en favorisant le train plutôt que l'avion. Réfléchir à savoir s'il y a vraiment besoin d'aller jusqu'en Nouvelle Zélande pour voir des montagnes ou est-ce que l'on ne peut pas aller à Saint-Maurice pour voir les montagnes. Voilà, ce genre de choses. Consommer pas trop. Voilà, cette même copine adore aller faire du shopping chez les *Wallmart*, ces magasins très bons marchés où l'on peut s'acheter 25 costumes de bains en 1 jour. Est-ce que l'on a vraiment besoin de 25 costumes de bains, bons marchés, qui exploitent la planète, qui font couler les cargos sur les mers. Enfin voilà, je ne sais pas. Je dirais que de manière générale, consommer moins, chauffer moins son appartement, avoir un mode de vie un peu plus léger, essayer de se déplacer plutôt en transport public, ne pas avoir de voiture, ne pas aller habiter à la campagne malgré qu'on aime la campagne. Après les gens partent habiter à la campagne et disent "ah mais j'ai pas le choix, j'habite à la campagne, j'ai besoin d'une voiture". Oui ben du coup, vous aviez le choix d'habiter à la campagne me semble-il. Ne pas manger du Nutella plein d'huile de palme etc... ça fait beaucoup de "ne pas" et du coup c'est compliqué. Je pense que c'est des minuscules choses par rapport à ce qu'un gouvernement pourrait faire en interdisant telle ou telle chose, en taxant telle ou telle chose, en subventionnant telle ou telle chose, en arrêtant de subventionner du pétrole et voilà.

Alixia : tout ce que vous venez de citer c'est des choses que vous faites déjà ?

Barbara : oui j'essaie.

Alixia : vous avez toujours fait ces choses ou s'est venu avec le temps ? Y a-t-il eu un déclic à un moment donné ?

Barbara : alors...

Alixia : est-ce que vous vous rappelez d'un évènement, d'un fait, ou d'un reportage où vous vous êtes dit " non mais là faut faire quelque chose " ?

Barbara : par rapport à la viande, je sais que jusqu'à il n'y a pas si longtemps que ça, sans trop réfléchir, je prenais le plat qu'il y avait à la cafète sur mon lieu de travail, et en fait il y avait de la viande. Je disais toujours que je n'achetais jamais de viande mais en fait je me retrouvais à manger de la viande presque tous les jours à midi au travail. J'ai donc décidé d'activement choisir les médiocres alternatives à la viande, qu'on nous propose, depuis maintenant 2 ans. Et pourquoi ? Parce que j'ai revu un xième reportage sur la forêt amazonienne, le soja et dieu sait quoi. Je ne sais plus.

Alixia : les prochaines questions vont porter sur les récentes marches pour le climat. J'imagine que ça vous dit quelque chose ?

Barbara : ben oui

Alixia : avez-vous participé à l'une d'elles ?

Barbara : malheureusement pas. J'ai voulu aller à une qui était à 15h ou je ne sais plus quand, et ma fille s'est réveillée de sa sieste à 16h. du coup, je n'y suis pas allée. C'était à 15h à la gare et puis je n'ai pas réussi. En plus je ne suis plus sur Facebook donc je ne suis plus toujours au taquet sur ce qu'il se passe.

Alixia : y-a-t-il une raison écologiste à s'être retirée de Facebook par hasard ?

Barbara : pas seulement.

Alixia : Est-ce que ces marches ont suscité quelque chose en vous ? de voir ces gens qui mobilisent pour cette cause ?

Barbara : ça m'a fait plaisir parce que moi justement quand j'avais cet âge-là, j'étais déjà préoccupée par tout ça et je ne trouvais pas d'interlocuteurs à ça. Je veux dire, les écolos, dans les années 90, passaient pour des allumés, vraiment. À la limite, des gens romantiques et mignons et au pire, des gens un peu allumés. Le réchauffement climatique, en tant que tel, il était encore discuté à l'époque. Ça a été prouvé seulement à la fin des années 90 sauf erreur. Vraiment prouvé. Je me suis dit que j'aurais bien voulu ... pas que j'aurais voulu être parmi eux parce que les choses s'empirent tellement vite qu'il vaut mieux être plus vieux aujourd'hui mais ça m'a fait plaisir que les gens se bougent. J'ai trouvé ça bien globalement. Ensuite, les petits reportages que j'ai pu voir à la télé, au téléjournal et comme ça : quand on demande vraiment aux gens qu'est-ce que ça veut dire, on se rend compte que ça laisse un petit peu à désirer. Je ne suis pas une spécialiste non plus mais quand même. C'est un peu limité. L'autre jour, (je fréquente encore quelques fois des ados avec un sport que je pratique) c'était une qui m'a dit " ah j'arrête les nuggets au Mcdo depuis les marches " *Rires*. Alors bon, j'ai trouvé que

c'était sympa. Pourquoi pas disons. C'est un pas, mais enfin voilà. On a une échelle où on a l'impression que ce qu'on peut faire, nous, au niveau individuel c'est tellement limité que c'est un peu décourageant malheureusement.

Alixia : vous diriez que c'est qui (coupée par l'interviewée)

Barbara : eh pardon, encore ce qui m'énerve c'est qu'ils (les jeunes) ne sont pas voter. Ils vont marcher mais ils ne vont pas voter.

Alixia : en termes d'actions, qui doit agir ?

Barbara : c'est déjà les gens qui doivent voter pour des politiques qui font une politique cohérente avec le climat et pas juste des partis qui sont sensibles au climat 10 mois avant les élections.

Alixia : vous diriez que l'individu, par exemple vous-même, avez un rôle à jouer là-dedans ?

Barbara : je ne pense pas être une très bonne politicienne parce que je gonfle les gens avec mes soucis et ça ne convainc rien du tout. Comme je vous l'ai dit, j'essaie à mon niveau de faire des petits trucs, de participer au maximum. Après j'ai un temps extrêmement limité donc voilà. J'aimerais bien m'investir plus dans les X ou Y associations aux alentours mais je ne fais pas tellement parce que je n'ai vraiment pas beaucoup de temps. Oui je pourrais faire plus mais je ne le fais pas. Après les petites choses dont on a parlé avant, ça compte un petit peu. Mais c'est toujours la même chose. Si tout le monde faisait ça, ce serait pas mal. Et encore !

Alixia : y-a-t-il des choses, activités ou autre que vous avez cessé de faire pour des raisons écologiques par exemple ?

Barbara : alors, voyager aux 4 coins du monde oui.

Alixia : maintenant vous ne prenez plus du tout l'avion ?

Barbara : pas plus du tout mais je fais des vols moins longs, et beaucoup moins souvent. Disons que la plupart du temps je ne prends pas l'avion. Le dernier grand voyage que j'ai fait c'était pour aller en Grèce donc ce n'était pas un vol intercontinental. Et ce n'est pas pour 3 jours et demi.

Alixia : Avez-vous entendu parler les COP ? Notamment celle qui s'est tenue à Paris, la COP21 ?

Barbara : oui

Alixia : lors des COP, le but est d'arriver à des accords. Celui de Paris était de contenir l'élévation de la température à la surface du globe en dessous des 2°C par rapport aux niveaux préindustriels. Est-ce que c'est un objectif qui fait sens pour vous, qui vous semble clair, que vous comprenez bien ?

Barbara : oui. Ce n'est pas suffisant mais c'est déjà pas mal. Si on y arrivait ce serait déjà bien. On en est encore très loin.

Alixia : vous le comprenez comment cet objectif ? Si on dépasse les 2°C par exemple, il se passerait quoi ?

Barbara : si n dépasse les 2°C, je crois que les pôles fondent complètement. Ça vaut dire montée des eaux, des terres qui disparaissent, les écosystèmes sont totalement perturbés, les saisons je ne sais pas comment ça va se passer. Quand les pôles fonderont, on aura d'abord du froid, ensuite on aura du chaud je ne sais pas. C'est des modèles tellement complexes que je ne connais pas chaque détail de ce que ça va faire. Mais je sais que chaque degré de plus pour la planète, c'est chaque fois 36 mille écosystèmes, 36 mille équilibres, des phénomènes El Niño El Niña qui vont dans tous les sens. Plus de catastrophes climatiques, plus de canicules. Ici concrètement, ça veut dire plus de canicules, plus de sécheresses. Peut-être des hivers encore plus froids, je n'en sais rien. Et aussi, si la moitié de l'Inde ou du Pakistan est submergé, comment on va faire avec les gens quoi.

Alixia : Vous diriez que quel pays ou quelle région est le plus touché par le changement climatique ?

Barbara : ah c'est difficile. Je pense globalement les pays pauvres qui pourront mettre moins de choses en place. Ensuite les pays proches de la mer. Et par rapport au réchauffement, tout le Sahel. J'imagine que tous les pays un peu subtropicaux seront les plus touchés. Je dis ça et je ne sais pas trop. Ça se réchauffe aussi beaucoup dans les pôles. Enfin je ne sais pas exactement.

Alixia : c'est notoriété publique que le changement climatique est principalement lié aux émissions de gaz à effet de serre. On en entend vraiment souvent parler. Vous pourriez me citer un ou plusieurs de ces gaz à effet de serre ?

Barbara : à part le CO₂, le méthane. Je sais qu'il y en a d'autres mais je ne les connais pas.

Alixia : la vapeur d'eau est-elle un gaz à effet de serre selon vous ?

Barbara : la vapeur d'eau. Je ne croyais pas tellement non

Alixia : la vapeur d'eau est le principal gaz à effet de serre. C'est 70% environ. Généralement on parle plutôt des gaz à effet de serre émis par l'Homme, à l'instar du CO₂ que vous avez mentionné.

Alixia : le fait d'avoir des enfants a changé quelque chose par rapport à ces questions climatiques ?

Barbara : j'étais déjà pas mal préoccupée avant. D'ailleurs j'ai hésité à faire des enfants à cause de ça mais voilà. C'est aussi l'espoir les enfants.

Entretien Karen, 50 ans 2 enfants, enseignante

Alixia : que représente le changement climatique pour vous ? A savoir si c'est quelque chose de plutôt menaçant, contraignant, une opportunité, rien du tout ?

Karen : le changement climatique c'est une catastrophe. C'est une catastrophe et en même temps c'est peut-être une opportunité pour obtenir des changements importants et nécessaires dans les habitudes de tout un chacun y compris moi-même.

Alixia : vous diriez que c'est une catastrophe pour qui ?

Karen : catastrophique pour tous les êtres vivants. Les humains, les plantes, les animaux.

Alixia : vous faites une différence entre vous, la Suisse et ailleurs en termes de potentiel catastrophique ?

Karen : Ca me semble sûr que la population suisse ne sera pas la plus touchée ou la plus gravement touchée ou celle qui sera touchée en premier. On est touché mais beaucoup de personnes ne se rendent pas encore compte alors qu'il y a déjà des endroits du monde où ils le vive (le changement climatique).

Alixia : à votre avis, comment expliquer qu'il y ait beaucoup de gens qui ne se rendent pas compte que le changement climatique est là ?

Karen : c'est une question assez compliquée je crois. D'une part, je pense qu'il y a beaucoup de personnes qui ne sont pas exercées ou entraînées à avoir un esprit critique par rapport à l'opinion majoritaire, la culture dominante on va dire. La culture dominante de la société de consommation est quand même hyper présente et je pense que c'est la première responsable de ce changement climatique. Il faut pouvoir être soi-même conscient de sa propre responsabilité par rapport à cette société de consommation et cette culture de la consommation que l'on a autour de nous. C'est difficile parce que c'est tellement une chape de plomb sur tout le monde.

Alixia : la manière dont les communicants parlent du réchauffement climatique est-elle alarmiste selon vous ? est-ce qu'ils rendent compte de l'urgence à agir ?

Karen : ça dépend de quel communicant on parle

Alixia : que ce soit les médias, les politiques, les scientifiques...

Karen : alors les scientifiques oui clairement. Les scientifiques ont médiatisé, publié des résultats très précis et très alarmants et même parfois alarmistes, parce que c'était nécessaire. Les politiques, ben y'en a quasiment aucun qui communique à la mesure du défi. Et puis évidemment le pire c'est les lobbys industriels qui eux vont simplement utiliser ce thème pour faire vendre de nouvelles choses en greenwashant toutes leurs pratiques. Là ce n'est même pas qu'on n'est pas à la mesure de l'enjeu c'est que chez eux, leur discours aggrave la situation.

Alixia : est-ce qu'on peut dire que si les gens comprenaient vraiment l'ampleur de tout ce côté urgent et alarmiste, probablement qu'il y aurait des actions qui s'ensuivraient. La raison qui fait que les gens ne bougent pas vraiment ça tient à quoi selon vous ?

Karen : bon déjà il y a très peu de gens qui soient vraiment informés. Je pense qu'il y a peu de gens qui lisent les journaux. Le nombre de lecteurs de journaux est très faible. Les autres médias qui sont les plus couramment utilisés par les gens, genre internet ou la télé ne transmettent pas du tout un message qui soit à la hauteur de l'enjeu. A part sporadiquement des petites touches comme le discours de Greta Thunberg, mais noyé dans un océan d'incitations à la consommation. C'est assez difficile je crois de trouver les sources d'informations qui sont vraiment de l'information. Dans cette masse de communication à laquelle sont soumis les gens. En fait, il faut aller la chercher l'information, elle ne vient pas toute seule. Et je pense qu'il y a beaucoup de personnes qui ne sont pas conscientes de ça, qu'ils doivent aller chercher l'information. Mais probablement, peut-être de la même façon que Greta Thunberg qui disait que quand elle a entendu parler pour la première fois du changement climatique, elle s'est dit "non mais ce n'est pas possible. On serait au courant. Ce serait la préoccupation majeure de tout le monde". Je pense que beaucoup de gens doivent se dire pareil, que ce n'est pas possible. Sinon on aurait pris des mesures urgentes qui auraient été communiquées à tout le monde. En fait c'est pas du tout le cas.

Alixia : concernant l'information. Si les politiques étaient mieux informées, vous pensez qu'elles en feraient plus ?

Karen : alors je pense qu'une partie des responsables politiques est informée mais est encore trop captive du jeu de vouloir être réélu et donc pas délivrer un message qui forcément ne fera pas plaisir. Si on prend des mesures à la mesure de l'enjeu ça ne sera pas des mesures qui feront plaisir. Et je pense qu'il y a beaucoup de responsables politiques qui, tout en étant informés de la situation, ne veulent pas être les premiers à diffuser le message.

Alixia : au niveau de la thématique, le changement climatique est-il un sujet dont vous parlez régulièrement ou facilement avec les membres de votre entourage ?

Karen : oui. Oui beaucoup. Mais depuis pas très longtemps. En fait les premières années où moi j'étais consciente du problème, j'en parlais peu. Enfin j'en parlais à des personnes où j'avais l'impression qu'elles allaient comprendre ou qu'elles étaient déjà averties ou déjà au courant. C'est vrai que ce mouvement des jeunes, des marches pour le climat et tout, ça aide à rendre visible le sujet et à l'aborder avec tout un chacun, quel que soit son degré d'information.

Alixia : c'est une très bonne transition donc on va parler maintenant des marches. Est-ce que vous avez pris part à une ou plusieurs de ces marches ?

Karen : oui alors sauf une parce que je travaillais. Je crois que c'était la première qui avait lieu un vendredi. J'enseignais et puis à ce moment-là, on ne nous avait pas encore donné d'autorisation de demander congé ce jour-là pour aller manifester. Dans les suivantes, qui avaient lieu un vendredi, on avait la possibilité de demander congé. Mais j'ai participé à toutes celles qui ont eu lieu un samedi.

Alixia : racontez-moi comment s'est passé cette demande d'autorisation à aller manifester ? j'imagine que tous les établissements ne poussent pas à aller manifester

Karen : alors ce n'était pas les établissements qui poussaient, c'était une décision de Cesla Amarelle à la dernière marche pour le climat qui avait lieu vendredi. Cesla Amarelle avait donné l'autorisation aux directions de donner congé aux enseignants qui voulaient participer aux marches pour le climat.

Alixia : en tant qu'enseignante, le changement climatique est-il une thématique que vous abordez avec vos élèves ?

Karen : oui. Alors pas autant que je le voudrais mais oui. C'est un peu particulier car je m'occupe d'une classe avec des élèves qui ne parlent pas français. Des élèves allophones. J'en ai parlé notamment pas mal entre janvier et mars parce que mes élèves ont fait tout un travail d'exposé sur leur pays d'origine et puis notamment dans leurs exposés je leur avais demandé de chercher, de présenter éventuellement les risques et les dangers qui existaient dans leur pays d'origine sans en dire plus. Juste ça, qu'est ce qui pouvait être dangereux si on voyageait dans leur pays ou si on y habitait. Et puis c'est un sujet (changement climatique) auquel ils ont pas du tout pensé mais c'est moi qui leur ai apporté notamment.... J'ai des élèves qui viennent du Bangladesh et le Bangladesh est très en danger face à la montée des eaux par exemple. Donc à ce moment-là on en a parlé.

Alixia : Ces marches qui, au final, sont très récentes puisqu'elles ont débuté à partir de la fin de l'année passée (2018) ont-elles eu un effet sur vous ? y a-t-il eu un avant et après marches en termes de préoccupation ou de place que pouvait occuper le changement climatique dans votre vie ?

Karen : dans mes habitudes de vie ça n'a pas changé beaucoup de choses. Je n'ai déjà pas de voitures depuis plusieurs années. Je ne suis pas une grande consommatrice. Par contre ce qui a vraiment radicalement changé c'est justement cette impression que j'avais avant que ma conviction et les efforts que je pouvais faire pour essayer de sensibiliser des gens ça donnait aucun résultat. J'avais l'impression de parler dans le vide. Et puis tout à coup, il y a eu cette préoccupation beaucoup plus largement partagée et là je me suis dit qu'il y a peut-être enfin quelque chose qui est possible. Du coup, là maintenant je pense qu'il ne se passe jamais ou

quasiment jamais une occasion où je suis avec quelqu'un et que le sujet n'est pas abordé. Maintenant, je sens qu'on peut aborder ce sujet. Et puis l'autre changement c'est que j'ai aussi le sentiment que l'on peut aussi envisager maintenant de mener des actions de sensibilisation et du coup je participe à des actions quand je peux.

Alixia : vous vous êtes senties un peu moins seul si je comprends bien ? Se dire qu'on n'est plus tout seul à avoir cette préoccupation et à vouloir faire quelque chose.

Karen : oui exactement. Je me suis aussi investie dans un groupe de personnes qui essaie justement de monter des actions de sensibilisation.

Alixia : comme quoi ? vous pourriez me donner un exemple d'action de sensibilisation à laquelle vous avez participé ?

Karen : là on est en train de réfléchir à la possibilité de créer une liste pour les élections fédérales par exemple.

Alixia : c'est via une association ou un collectif ?

Karen : non c'est plusieurs individus avec des mêmes préoccupations, par réseau qui se sont regroupés

Alixia : ah c'est chouette ça. Concernant les solutions pour lutter contre le changement climatique. A votre avis, les mesures doivent être prises à quelle niveau ? au niveau individuel, institutionnel, des entreprises ?

Karen : au niveau individuel ça ne suffira jamais. Il faudra passer par des changements d'habitudes individuelles. Après il n'y a pas qu'un seul modèle de mode de vie adapté au changement climatique. Y en a pleins. Après chacun peut inventer son modèle. Par contre, le plus important c'est que des décisions soient prises au niveau politique. Notamment des décisions contraignantes sur le monde de l'industrie principalement.

Alixia : vous diriez que la Suisse peut faire changer les choses ? Qu'elle a un poids ?

Karen : oui. Notamment parce que les suisses sont parmi les plus gros consommateurs du monde, les plus gros producteurs de déchets du monde. Et donc les plus gros producteurs de CO₂, si on tient compte de tout ce qui est produit à l'étranger pour les suisses. Oui il y a un rôle évident à jouer. Après, peut être que certains responsables politiques s'abritent sur le fait que oui mais la Suisse s'est tout petit, on ne peut pas tout seul. C'est sûrement vrai que c'est plus facile si plusieurs pays décident ensemble de prendre des mesures mais je pense que si, à un moment, il y a un pays un peu important comme la Suisse, parce la Suisse c'est quand même un pays avec une importance dans le monde politique et économique même si c'est un petit pas. Si la Suisse démarrerait quelque chose sur ce sujet, ça pourrait être une impulsion pour d'autres

qui n'osent pas commencer les premiers. C'est ça, il faut toujours faire le premier pas. Il faut qu'il y en ait un qui fasse le premier pas.

Alixia : est-ce que vous avez l'impression de subir les effets du changement climatique ou de l'avoir expérimenté ou de les voir ?

Karen : déjà en tant qu'enseignante en classe d'accueil avec des élèves allophones, moi je ne peux pas dissocier la vague migratoire qu'on a eu en 2015 de ça. Le changement climatique n'est pas le seul facteur qui a conduit toute cette population sur les routes de la migration mais c'en est un. Donc déjà ça oui. Et puis dans ma vie à moi, au quotidien, c'est un peu plus difficile à mesurer parce que l'on voit depuis quelques années que l'on a des événements météorologiques extrêmes. Est-ce que c'est juste météorologique ou est-ce que c'est climatique, c'est un peu dans la durée que ça se mesure mais on sait, du point de vue du climat, qu'il y a une augmentation de la température moyenne en Suisse. Et qu'elle est plus importante en Suisse qu'ailleurs dans le monde. Je crois qu'on est à plus 1.5°C déjà. Donc voilà, ça se voit. Les canicules, on les a vécues. Peut-être c'est ponctuel et ça ne se reproduira pas mais je n'y crois pas tellement.

Alixia : depuis de nombreuses années, les hauts sommets de la terre, les COP et d'autres rencontres internationales se multiplient afin de mener à des accords et des objectifs. La COP 21 qui s'est tenue à Paris a abouti à un accord dont l'objectif est de contenir l'élévation de la température globale en dessous des 2°C. est-ce un objectif que vous comprenez et qui fait sens pour vous ?

Karen : oui mais je pense qu'il est déjà plus atteignable. Ça aurait été bien si les États qui ont signé cet accord avaient pris des mesures en lien avec cet accord mais ce n'est pas tellement le cas.

Alixia : imaginons une augmentation de ces fameux 2°. Quelles en seraient quelques conséquences, quelques effets à votre avis ?

Karen : là on a déjà des effets catastrophiques sur la biodiversité. On a déjà des extinctions d'espèces massives. Ça ne va pas s'arranger. Il y aura des événements climatiques extrêmes ou phénomènes météorologiques extrêmes qui vont se multiplier. Il va y avoir la montée des eaux. Il va y avoir des nécessités d'adapter l'agriculture et donc des conséquences sur l'alimentation, sur la possibilité de nourrir la population. Ça s'est pour notre petit territoire en Suisse mais après ailleurs dans le monde, la même chose en bien pire. Il y aura beaucoup d'endroits totalement inhabitables. Donc des déplacements de population majeurs. L'ampleur est phénoménale. Tout ça qui se conjugue à la baisse des ressources naturelles pétrolières par

exemple qui va arriver sans trop tarder. Il y a quand même la concomitance de plusieurs phénomènes qui ont potentiellement des conséquences assez catastrophiques.

Alixia : quand vous parlez de changement climatique de manière générale, quelle émotion associeriez-vous à l'évocation de ce problème ?

Karen : en premier, je dirais la colère. La colère parce c'est un sujet sur lequel on est alerté depuis 40 ans et que personne n'a rien fait depuis 40 ans. Pour moi ça m'indigne, je trouve ça insupportable. Et après de la tristesse par rapport à toutes ces espèces vivantes qui ont déjà disparus et que l'on ne fera pas revenir. Toutes celles qui vont encore disparaître et qu'on ne fera pas revenir non plus. Et puis les conséquences sur la population. Les risques de surmortalité qui vont en découler. Quand même un peu de tristesse par rapport à ça.

Alixia : y a-t-il un comportement, une activité ou une habitude que vous aviez et que vous aimiez et que vous avez décidé d'arrêter pour des raisons écologistes ?

Karen : oui et en même temps je ne le vis pas comme une contrainte mais oui. Par exemple j'adore conduire. Le fait de ne pas avoir de voiture ben voilà mais en même temps je n'en souffre pas parce qu'on vit très bien sans voiture et c'est aussi beaucoup de soucis en moins. Voyager. J'aime beaucoup voyager. J'ai assez peu voyagé quand j'étais jeune car je n'avais pas vraiment les moyens. Maintenant j'aurais les moyens financiers mais je me rends compte qu'il y a tellement de choses à découvrir tout près que je n'ai vraiment pas le besoin de partir loin pour voyager. Je n'ai pas l'impression de me priver. Et puis même on peut voyager en lisant des livres.

Alixia : vous avez l'impression d'avoir toujours été préoccupée par les questions liées au changement climatique ? Peut-être avez-vous eu un déclic ?

Karen : quand j'étais plus jeune j'étais plus préoccupée par des préoccupations sociales. Qu'est ce qui a été le déclic je n'en sais rien. Accumulations de lectures de rencontres avec certaines personnes c'est sûr.

Alixia : ce n'est donc pas lié à un phénomène climatique extrême ?

Karen : non. Mais par contre, il y a eu une lecture qui date de quelques années qui était vraiment extrême pour moi. C'était *Les guerres du climat* de Welzer. Et ça c'était vraiment une lecture assez convaincante et en même temps extrêmement inquiétante parce que c'est quelqu'un qui a montré comment les questions climatiques entrent en jeu dans tous les conflits des dernières années et des dernières décennies et comment ça ne va pas s'arranger. Et ça c'est une lecture qui m'a peut-être fait basculer.

Alixia : la dernière question est une question quiz. On sait que le changement climatique est en partie lié aux émissions de gaz à effet de serre. Pourriez-vous me citer au moins un gaz à effet de serre ?

Karen : le méthane, le CO₂

Alixia : la vapeur d'eau à votre avis est-il un gaz à effet de serre ?

Karen : on m'en a parlé il n'y a pas longtemps et je crois que oui. J'en ai entendu parler le week-end dernier je crois.

Alixia : en effet. C'est même le principal.

Entretien Elisa, 23 ans, étudiante

Alixia : Que représente le changement climatique pour toi ?

Elisa : le changement climatique pour moi ça représente le dérèglement de la météo qui est établi un peu de base on va dire. C'est aussi beaucoup la fonte des glaces par exemple. Voilà en gros.

Alixia : est-ce que c'est quelque chose que tu trouves menaçant, ou alors tu le vois comme une opportunité, ça t'indiffère ?

Elisa : en même temps c'est quelque chose de menaçant parce que pour quelqu'un qui aime un peu les animaux et la nature, tu te rends compte que y a pas mal d'espèces qui sont en voie d'extinction à cause de ça. Tantôt parce qu'il y a les ours polaires qui sont censés vivre sur la banquise et la banquise qui fond mais aussi certains poissons et animaux marins qui vivaient dans les mers qui sont plutôt froides et qui maintenant sont chaudes et qui sont, genre, tout déréglés. Du coup ils se font manger par de plus gros poissons. Tout un espèce d'écosystème qui s'est créé et qui est là de base et qui du coup arrive pas trop à perdurer parce qu'il y a tous ces changements. J'ai l'impression que le temps évolue trop vite pour que les espèces arrivent à s'adapter.

Alixia : les êtres humains se situent où par rapport à tout ça ? les espèces animales en souffrent plus d'après toi ?

Elisa : pour moi oui parce que, en soit, l'être humain est assez facilement adaptable. Je ne me suis pas autant renseignée que ça mais j'ai l'impression qu'on s'habitue plus vite. Bon là on est au mois de mai et il fait moche mais voilà. On prend une veste et un parapluie s'il pleut c'est pas grave. S'il fait très chaud en janvier ou février ben pareil, on aura des shorts et pis voilà. En soit, c'est moins difficile de s'adapter pour nous je pense.

Alixia : si tu devais mettre un sentiment sur le changement climatique tu choisirais quoi ?
Lorsque tu entends parler de changement climatique ou que tu en parles toi, quel sentiment ressens-tu en premier ?

Elisa : je dirais de l'injustice parce que c'est pas quelque chose que nous (les jeunes) on a choisi. Mais comme je t'ai dit, on peut encore se défendre par rapport à ça si on veut mettre la clim ou le chauffage. Mais le reste ne peut pas. Je pense à l'injustice parce que c'est pas quelque chose qui est de notre ressort et c'est quelque chose qui n'a pas été géré dans les générations d'avant en fait.

Alixia : donc injustice par rapport aux espèces qui ne peuvent pas se défendre et qui auront de la peine à s'adapter et injustice par rapport aux plus vieux qui ont contribué à accentuer le changement climatique que l'on a aujourd'hui c'est bien ça ?

Elisa : oui les générations d'avant n'ont pas fait assez gaffe (coupée par une tierce personne. Elle n'a donc pas fini son explication)

Alixia : est-ce que le changement climatique te préoccupe ?

Elisa : oui

Alixia : pourquoi ?

Elisa : c'est menaçant par rapport aux espèces animales et menaçant aussi je trouve pour toute la diversité que l'on a sur terre. Que ce soit les espèces animales, les plantes, les minéraux. Tout ce dont on peut s'intéresser est un peu dérégulé à cause de ça et c'est dommage parce que c'est des trucs qui existeront plus alors que la diversité c'est ce qui fait la beauté de cette planète. Si on se retrouve à avoir des palmiers partout ou alors de la glace partout c'est plus intéressant quoi.

Alixia : le changement climatique est-il un sujet que tu abordes fréquemment avec ton entourage, ta famille, tes amis ?

Elisa : oui quand même.

Alixia : tu en parles avec tout le monde à la même fréquence ou y a des gens avec qui tu en parles plus que d'autres ?

Elisa : beaucoup avec ma famille et mon groupe de potes plutôt. Chez moi parce que j'habite avec ma famille et on essaie toujours de trouver des manières d'être un peu écoresponsables. Après, c'est à notre échelle donc il s'agit juste d'essayer d'utiliser le moins de plastique possible, d'être plus écoresponsable, d'essayer de diminuer de consommer des choses qui viennent de loin. Voilà quoi. Juste polluer moins, faire gaffe. Acheter des ampoules économiques, enfin ce genre de choses quoi. C'est des petits trucs mais qui sont pour moi

importantes parce qu'on ne peut pas être non plus tous mégas engagés à aller défoncer les pétroliers donc voilà. A notre échelle, c'est important de faire ça je trouve.

Alixia : tu t'es toujours sentie préoccupée par la question climatique ?

Elisa : oui mais ça fait 1 an que c'est plus hardcore que les autres années. Avant oui j'étais préoccupée par le tri et ce genre de choses mais là je suis plus intéressée par ça. Non seulement parce que j'en entends beaucoup parler. C'est pas que c'est un peu la mode mais quand même. Du coup ça me préoccupe plus et comme on en entend plus parler, on a des manières de s'informer alors qu'avant c'était pas sur Facebook ou sur Instagram qu'on allait trouver des reportages et des tips pour être plus écoresponsables donc voilà. Je pense que ça doit faire 1 an que je suis plus préoccupée par ça et que je m'en rends plus compte.

Alixia : tu dirais que tu t'es sentie plus préoccupée grâce la visibilité de cette thématique sur les réseaux sociaux ?

Elisa : oui exactement

Alixia : est-ce que dans ton éducation, ta famille t'a sensibilisée à ça ou alors peut être tu as toi-même sensibilisé les membres de ta famille ?

Elisa : depuis maintenant un peu plus d'1 an c'est moi qui essaie d'apporter des idées. Enfin, on essaie tous de contribuer un peu à ça. C'est vrai que dès que j'étais petite, mon père me disait toujours "il faut éteindre les lumières pour sauver les ours polaires" (rires). Alors ça n'a pas vraiment de rapport. Rien que ça, ben je faisais un immense lien entre les lumières allumées et les ours polaires. Du coup, non c'est pas sorti de nulle part. mes parents ont toujours été un peu soucieux de ça. Mais ils ne m'ont pas forcément asse, à mon goût, éduquée non plus à avoir un comportement durable.

Alixia : par rapport à ici, dans ta vie de tous les jours. As-tu l'impression de ressentir les effets du changement climatique ?

Elisa : (silence)

Alixia : ou alors d'associer des événements au changement climatique ?

Elisa : ... ben le climat. Mais comme je t'ai dit avant, on s'adapte donc à part que ça me saoule un peu qu'il fasse moche en mai, ça ne me touche pas beaucoup plus que ça j'ai l'impression. A part que je peux pas non plus aller faire du ski en décembre ou de temps de temps. Voilà, je trouve que c'est plus intéressant de savoir d'où ça vient et d'aller à la source du problème plutôt que de se plaindre et de rester dans son confort. Ça chamboule un peu notre confort mais c'est tout.

Alixia : par rapport aux inondations qu'il y a eu l'année passée à Lausanne ou les canicules. Quand tu vois ça tu te dis : "ah changement climatique ou pas trop" ?

Elisa : oui oui.

Alixia : et du coup tu ressens quoi quand tu vois ça ?

Elisa : c'est un choc. Maintenant la canicule, on en a un peu l'habitude je dirais. C'est un peu horrible de dire ça mais oui. C'est dure la canicule mais les inondations ça fait un choc. Je me souviens, j'étais à Paris et je voyais juste les vidéos que les gens mettaient sur leur story et j'étais là genre waouh ! ça c'est intense mais après je ne sais pas. Je ne sais pas si je le mettrais juste sur une grosse tempête ou sur le changement climatique. Mais oui ça reste hyper choquant. Et c'est vrai que même la canicule, d'avoir 40°C à Lausanne, ça fait bizarre. On sait que c'est pas censé être normal.

Alixia : t'es skieuse ?

Elisa : oui

Alixia : depuis que tu skies, t'as remarqué des changements ?

Elisa : oui. Ben c'est bizarre parce que les périodes de ski sont plus (-) confortables. Tu dois t'adapter vraiment à la neige. Y a 4 semaines qui sont ouf et sinon le reste.... Avant, il y avait forcément de la neige en décembre ou en novembre partout, même à Lausanne. Et maintenant, pas. Y a juste 1 mois par année où il faut être au taquet et aller skier à ce moment-là car sinon y a pas de neige. Et c'est nul de skier quand il n'y a pas de neige.

Alixia : maintenant on va virer du côté des marches pour le climat. As-tu participé à l'une d'elles ?

Elisa : oui.

Alixia : a plusieurs ?

Elisa : non. Juste à l'avant dernière qui était ici (à Lausanne).

Alixia : y a une raison en particulier qui t'as poussé à y participer ?

Elisa : ben je trouve qu'être responsable c'est aussi un peu dire ce que l'on pense. Et là, quand t'es en groupe, t'as l'impression d'avoir un plus grand pouvoir. Quand tu peux te réunir avec des gens et que tout le monde pense pareil, je trouve que c'est aussi vachement émouvant de voir qu'il y a autant de monde qui soit réuni autour d'une cause qui nous relie tous et que finalement, ça montre que l'on peut tous faire quelque chose et c'est un des petits trucs qui sont à notre portée.

Alixia : t'as ressenti quoi en participant à cette marche ?

Elisa : j'étais hyper émue durant toute la marche. Je trouvais ça hyper cool qu'on soit autant. Tu croises de gens que tu connais, c'est hyper bon enfant. Tout le monde est super engagé. J'ai l'impression que ça apporte un peu d'espoir quoi. En plus, c'est une génération qui est hyper

jeune dans ces marches normalement donc voilà. Et en même temps, ça réuni pas mal de monde générationnellement donc voilà.

Alixia : t'as vu principalement des jeunes à cette marche ?

Elisa : oui. La marche où j'étais, je crois que c'était celle où il y avait pas mal de collègues qui avaient dit aux élèves d'y aller, enfin qui avaient donné congé aux élèves.

Alixia : est-ce que ces marches ont changé quelque chose chez toi ? est-ce qu'il y a eu un avant et après ces marches tu dirais ou pas tellement ?

Elisa : pas vraiment. Le seul truc qui a changé c'est que ça te booste en fait je trouve. C'est le seul truc que j'ai remarqué avant/après c'est que ça te motive de te défouler là-dessus. D'être plein et tout, ça te fait rentrer chez avec la méga pêche. J'étais là " putain, on va tout péter et ça va aller mieux tu sais". Ça booste la motivation je pense, de tout le monde.

Alixia : question un peu vague mais à ton avis, qui devrait bouger en premier pour lutter contre le changement climatique ? La responsabilité incombe à qui pour toi ? elle se situe au niveau individuel, au niveau des institutions, à d'autres ?

Elisa : la responsabilité est quand même pas mal à ceux qui ont le pouvoir parce que c'est ceux qui sont censés donner l'exemple. Je pense aux grosses compagnies, aux classes politiques qui sont au pouvoir et qui devraient vraiment mettre cette cause à la première place lorsqu'ils se réunissent et décident des lois. Pour moi ça devrait être ça. Et les grosses compagnies, ben c'est Nestlé avec le plastique et l'eau etc... c'est genre toutes les voitures. C'est vraiment ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ont les grosses compagnies pour moi.

Alixia : est-ce que tu as l'impression d'avoir un rôle à jouer dans tout ça ?

Elisa : ben un peu. Oui je pense que chacun peut. Rien que de prêcher la bonne parole envers les autres. Donner des exemples, expliquer c'est hyper important. Si on fait tous un petit pas, en soit ça peut commencer à devenir gros. Y a tellement de gens qui n'ont même pas accès aux informations et à qu'est-ce qu'ils peuvent faire pour aider que ce qu'on peut faire nous ben c'est justement parler de ça. Continuer à parler de ça. Continuer à s'exprimer. Continuer à, même relayer des trucs sur Facebook, c'est quand même quelque chose. Moi j'aimerais bien plus faire du reportage là-dessus mais bon, faudrait que j'aie des sous, que j'aie les moyens. Mais dans quelques années, c'est un peu mon but.

Alixia : est-ce que tu fais déjà des choses pour l'environnement ? Y a-t-il des choses par exemple que tu as décidé d'arrêter de faire ou de commencer à faire dans un but de durabilité ?

Elisa : oui ben je suis plus consciente. Le plastique, le gaspillage alimentaire, le fait de privilégier les produits qui sont locaux et bio, ça c'est important.

Alixia : ça c'est toutes des choses que tu fais ?

Elisa : oui c'est des choses que j'essaie de faire. Après ce que j'essaie de moins faire mais qui est un peu plus compliqué c'est genre, moins prendre l'avion. Mais voilà, dès que tu veux partir un peu loin c'est compliqué. Et le train ça prend du temps et c'est cher enfin voilà. Ça c'est vraiment tout un truc que j'essaie d'appliquer mais qui n'est pas encore là. J'essaie aussi d'être plus responsable dans ce que j'achète comme fringue mais c'est aussi un peu compliqué de ne pas aller chez Zara, du coup voilà. C'est les deux trucs que j'aimerais améliorer mais sinon, le reste, je fais assez attention. Mais surtout, rien que d'être consciente de ça, ben je trouve que ça aide vachement à prendre des bonnes décisions.

Alixia : peut être as-tu déjà entendu parler des COP, ces conférences pour le climat. Il y en a une qui s'est déroulée à Paris en 2015 et un accord a été signé par plusieurs pays pour maintenir l'élévation de la température moyenne de la Terre en dessous de 2°C par rapport aux niveau préindustriels. Est-ce que c'est un objectif que tu comprends et qui fait sens pour toi ?

Elisa : oui. Je ne sais pas trop sur quelle température ils se basent pour dire plus ou moins 2°C du coup. Pour être honnête, j'ai pas trop suivi ça. Je ne saurais pas trop te dire mais je pense que s'ils en parlent c'est que ça doit forcément partir d'un bon sentiment. Donc c'est toujours ça mais après, je pense qu'on peut toujours faire plus. Ce ne sera jamais assez mais c'est toujours ça.

Alixia : du coup, ce n'est pas l'objectif le plus clair et le plus facile à comprendre pour toi ?

Elisa : ben moi je trouve pas ça super, super clair. Parce que tu ne sais pas sur quoi ils se basent en fait. C'est quoi, y a une moyenne en Suisse par exemple et faut pas monter en dessus des 2°C ? je sais pas trop.

Alixia : la dernière question est une question quiz ! le changement climatique est lié en partie aux émissions de gaz à effet de serre. Notamment celles émises par l'Homme. T'arriverais me donner un gaz à effet de serre ?

Elisa : oh putain je suis nulle maintenant !

Alixia : je te rassure t'es loin d'être la seule à ne pas savoir répondre à cette question. Donc essaie, je ne vais pas te juger

Elisa : ah ouais ? de toute façon je ne vais réussir à t'en dire qu'un, je pense, enfin si j'arrive encore. Je sais qu'on inspire de l'oxygène pis on expire de l'hydrogène je crois mais je ne suis même pas sûre. C'est un peu la honte.

Alixia : y a un gaz dont on parle beaucoup qui est émis par les voitures entre autres.

Elisa : c'est ça c'est l'hydrogène ?

Alixia : c'est le CO₂

Elisa : j'avais H₂O dans la tête. Je savais que ce n'était pas ça. CO₂ oui

Alixia : dernière question. Est-ce qu'à ton avis, la vapeur d'eau est un gaz à effet de serre ?

Elisa : euh non. C'en est un ?

Alixia : oui. Et c'est même le principal.

Elisa : mais non ! C'est fou je ne savais pas

Alixia : alors c'est tout bon. Merci encore, c'est chouette ce que tu as dit, ça va me servir. Je fais un travail sur les perceptions et comment les gens s'expriment sur ça. Donc faut être libre de dire ce que l'on pense. Encore une fois, y a pas de jugement. Tout le monde est différent et c'est justement ça qui m'intéresse.

Entretien Bernard, 65 ans, pas d'enfants, commerçant

Alixia : que représente pour vous le changement climatique ? le voyez-vous comme quelque chose de menaçant, de contraignant, quelque chose qui vous indiffère, une opportunité, autre chose ?

Bernard : c'est un peu tous et aucun. Ca me préoccupe, c'est clair. Mais on vit avec j'entends. Chez moi, j'ai investi pour les panneaux, j'ai investi pour une pompe à chaleur. Et voilà, je ne vais pas faire des montagnes pour ça quoi. Bon, j'ai investi parce que c'était rentable évidemment. Je ne vais pas investir si ce n'est pas rentable à moyenne échéance.

Alixia : le changement climatique n'est donc pas quelque chose qui vous inquiète ou que vous trouvez menaçant pour votre vie de tous les jours ?

Bernard : non.

Alixia : vous avez dit que le changement climatique était préoccupant. Vous pourriez me dire pourquoi et à quel degré cela vous préoccupe ?

Bernard : ben disons qu'il faut penser à s'en occuper. C'est-à-dire à faire ce qu'on peut. Moi j'ai une voiture hybride. Je ne sais pas si c'est bien d'avoir une voiture hybride parce qu'elle est électrique et essence. Moi, on m'a dit que les batteries électriques étaient difficiles à recycler. C'est pas la panacée mais bon voilà. J'ai voulu essayer. J'avais un locataire qui était représentant voitures et je l'ai écouté. Il m'a proposé un modèle hybride et voilà. mais je sais pas si j'ai bien fait . j'en suis satisfait de ma voiture.

Alixia : ces choix de panneaux solaires, de pompe à chaleur et de voiture hybride, hormis le côté rentable de la chose, y'aurait-il d'autres raisons à ces choix ?

Bernard : non.

Alixia : c'était vraiment en termes de ristourne financière ?

Bernard : ristourne financière et faire à mon niveau du bien pour la planète.

Alixia : ok. Donc il y avait une motivation environnementale derrière ?

Bernard : ah oui oui.

Alixia : le changement climatique est-il un sujet dont vous parlez avec votre entourage, votre famille ou amis ?

Bernard : oui ça arrive. Bon j'ai un ami voisin où on parle de temps en temps. Lui, il y croit pas du tout. Il m'a dit : "c'est pas vrai, c'est que des bêtises, les changements climatiques y'en a toujours eu". Il parle à tellement court terme qu'il ne comprend rien, à mon avis. il dit: "ah tu vois, ce printemps il a fait froid, y a pas de réchauffement".

Alixia : vous réagissez comment quand vous entendez ça ?

Bernard : je peux pas le contredire sinon on discuterait encore dans le vide quoi. Je le laisse dire. Je lui ai dit que je n'étais pas de son avis mais voilà.

Alixia : à part votre voisin, vous en parlez avec d'autres personnes ?

Bernard : non. Pas autrement.

Alixia : avez-vous l'impression, ici en Suisse à Lausanne, de ressentir ou de voir des effets que l'on pourrait lier au changement climatique ?

Bernard : je pense que la circulation routière, enfin toute la pollution, favorise ce réchauffement climatique. Mais après dire qu'il faut changer. Pour qui ? pour quoi ? comment ? c'est difficile. Je connais pas du tout, j'étais pas dans ces métiers-là. J'étais dans le commerce de vin, vigneron et c'est vrai qu'il y a longtemps qu'on en parle, mais dire ce qu'il faudrait faire pour améliorer la situation, ça je ne sais pas. A part ce que j'ai déjà fait.

Alixia : et au niveau de vos impressions, vous avez l'impression de voir quelque chose, des changements ?

Bernard : ...

Alixia : vous souvenez-vous des inondations de l'été passé ? on a tendance à parler de plus en plus des canicules aussi ces dernières années.

Bernard : ce sont des phénomènes qui font réfléchir oui. On sait pas si c'est réellement dû au réchauffement climatique. Mais c'est clair que ça fait réfléchir parce que ça arrive de plus en plus souvent que les catastrophes qui, en Suisse, sont relativement des petits événements pour nous parce que si on prend l'inondation de Lausanne de l'année passée, c'était une anecdote aujourd'hui je dirais. Sur le moment, on a dit " ouh là là là là". Par contre, ce qu'il se passe dans le monde, ça fait peur quand même.

Alixia : quand vous voyez ces choses qui se passent ailleurs dans le monde, ça suscite quelque chose en vous en termes d'émotions ?

Bernard : oui. Voir des populations qui doivent se déplacer parce qu'ils n'arrivent plus à vivre de la terre où ils sont. Ou bien il y a des catastrophes qui leur permettent plus de vivre. Ça fait quand même réfléchir.

Alixia : vous avez l'impression que ces catastrophes pourraient venir chez nous ?

Bernard : bien sûr. Tout est possible. D'ailleurs, on a l'impression que ces événements arrivent gentiment chez nous aussi.

Alixia : le fait de sentir que les choses changent et évoluent en Suisse aussi, est-ce que vous ressentez une émotion particulière ?

Bernard : oui ça fait réfléchir mais que faire ? que faire pour être efficace et modifier ces catastrophes ?

Alixia : à votre avis justement, pour contrer les effets du changement climatique, qui devrait agir ?

Bernard : je trouve que c'est bien que les jeunes se mobilisent et fassent des manifestations dans la rue. Je trouve que c'est positif car ça fait réfléchir et on espère que ça fasse bouger un peu les politiques. Maintenant, au niveau politique, y a déjà eu des choses de faites. C'est compliqué de dire "il faudrait faire". Justement, il faudrait faire ça ou ça

Alixia : pour vous, ce serait à qui de dire, de donner des clés pour savoir quoi faire ?

Bernard : ben justement. Je pense que c'est aux spécialistes de l'environnement de conseiller les politiciens et les autorités pour aller dans le bon sens, je dirais. Tout est interdépendant, tout est compliqué.

Alixia : si je vous comprends bien, vous avez l'impression qu'il y a un manque de communication sur quoi faire, quels comportements adopter, de la part des politiques ?

Bernard : oui c'est l'impression que j'ai, tout à fait.

Alixia : vous avez mentionné ces marches et manifestations pour le climat. J'ai cru comprendre que vous trouvez ça bien. Vous arriveriez expliquer en quoi vous les trouvez bien ?

Bernard : ben c'est pour faire bouger les choses. Ça fait des années qu'on parle et j'ai l'impression qu'il n'y a pas grand chose qui a été fait concrètement. A présent, il faut voir si c'est couteux au niveau des finances publiques. Je ne sais pas si on peut faire plus, si on peut faire mieux. Mais je pense que c'est bien de faire bouger les choses.

Alixia : est-ce que ces marches ont changé quelque chose chez vous, en termes de prise de conscience ?

Bernard : oui tout à fait.

Alixia : vous avez participé à l'une d'elles ?

Bernard : non

Alixia : est-ce qu'il y a eu un avant et après ces marches ?

Bernard : oui parce qu'on peut se rendre compte que c'est une priorité. Avant on parlait du chômage, des migrants. C'est tous des problèmes qui existent, dont il faut s'occuper. Mais le climat, faut s'en occuper aussi. Le climat revient un peu en haut de la liste.

Alixia : dans votre vie de tous les jours, est-ce cette prise de conscience accrue à modifié quelque chose dans vos habitudes ?

Bernard : alors c'est clair qu'on y pense plus. Mais comme je vous l'ai dit, ça ne me préoccupe pas plus que ça. Je pense qu'on ne veut pas se faire de soucis avant que ça arrive puisqu'on ne sait pas ce qu'il faut faire concrètement. A part ce que j'ai déjà fait là.

Alixia : il y a un manque d'informations et de solutions qui sont proposées et qui empêchent l'action pour résumer votre propos. Vous imaginez des raisons qui expliquent pourquoi les gens puissent se sentir un peu préoccupé mais qu'on final, ne changent pas grand-chose ?

Bernard : je pense que la majorité des gens sont un peu comme moi. Ils se disent qu'il faut faire quelque chose mais quoi ? on ne sait pas les meilleures solutions à appliquer dans la vie de tous les jours.

Alixia : si le gouvernement Suisse, en accord avec les experts du climat, s'accordait sur une série de mesures à prendre et de comportements à adopter, et qu'ils les imposaient à la population, tout en expliquant les raisons. Comment réagiriez-vous ?

Bernard : par exemple, je pense que ce serait bien de mettre une taxe sur les billets d'avion, de prendre une taxe pour l'environnement et le climat. Évidemment, il faut être sûr que cet argent va réellement pour la défense du climat parce qu'il existe des compagnies d'aviation, comme Easyjet, où on peut à l'autre bout de l'Europe pour 100.-. Je trouve qu'il y a de l'abus. Évidemment, les gens vont boire le café à Barcelone, enfin je dis le café mais vous me comprenez. Pour moi, je trouve que c'est pas très sain. Soit on interdit ces compagnies, soit le mieux c'est de prélever de l'argent et de faire des efforts en vue d'améliorer le climat, le réchauffement climatique. A condition que cet argent soit bien utilisé et soit réellement pour la défense du climat, tout ce qui existe comme taxe sur l'air, le carburant, l'essence, diesel et compagnie, je pense que c'est bien. Maintenant, faut avoir un juste milieu, pas qu'il y ait des problèmes au niveau des prix après. C'est vrai que si ça enchérit, faut que les gens puissent vivre.

Alixia : pour vous, le changement climatique est une thématique qui est suffisamment communiquée et intelligible ?

Bernard : oui

Alixia : en quelques phrases, pourriez-vous me dire un peu les enjeux du changement climatique ce que c'est, en quoi c'est un problème ?

Bernard : c'est le changement du climat. Y a des étés plus chauds, y a des étés plus secs. Y a des séries de pluies plus abondantes. Je dirais pas que c'est dérèglement, c'est peut être une modification. Mais on voit des phénomènes qui font qu'on se pose des questions, justement. Mais il y a pleins de choses qui sont subjectives et qui sont difficiles à prouver. Et certaines choses, si on peut pas les prouver, c'est difficile après d'aller demander aux citoyens de payer. Si on peut nous dire : "alors oui c'est prouvé, telle étude et tel et tel prouve qu'on pollue trop". C'est vrai on le dit. Mais à présent, comment, qui, quoi ? Qui doit se restreindre. Ça c'est un autre problème.

Alixia : vous avez l'impression que les preuves pour véritablement dire que le changement climatique existe et qui est responsable c'est pas clair ?

Bernard : oui voilà. c'est ça.

Alixia : avez-vous entendu parler de ces COP pour le climat ? Il y en a une qui s'était déroulée en 2015 à Paris. Il s'agissait de la COP21. Lors de chaque COP, le but est de trouver des accords et des objectifs pour lutter efficacement contre le changement climatique. L'objectif de la COP21 est de maintenir l'élévation des températures en dessous des 2°C par rapport aux niveaux préindustriels. Comprenez-vous cet objectif ? fait-il sens pour vous ? est-il clair ?

Bernard : oui mais c'est pas respecté. Bon ça me fait un peu sourire parce qu'après on peut racheter le droit de polluer quelque part. Soit les normes prévues sont trop sévères, soit il faut faire plus d'efforts. C'est compliqué.

Alixia : quand vous parlez d'efforts, vous pensez à quoi ?

Bernard : si on peut me donner des solutions et que c'est réalisable, sans trop de complications de ma vie de tous les jours, moi je suis d'accord, à mon niveau, de faire ce que je peux. Mais il faut savoir. Je ne veux pas signer un papier en blanc en disant que je vais faire des efforts, tant que je ne sais pas que faire.

Alixia : cet objectif des 2°C. imaginons que l'on dépasse ces 2°C, il se passerait quoi selon vous ?

Bernard : c'est une bonne question. Je ne sais pas. Je ne peux pas vous dire.

Alixia : c'est prouvé que le changement climatique est en partie dû aux émissions de gaz à effets de serre rejetés dans la basse atmosphère dû aux activités humaines. Est-ce que vous arriveriez me donner l'un de ces gaz à effet de serre ?

Bernard : non je ne suis pas capable. C'est toute la pollution due à la circulation, aux bateaux, à l'aviation. Enfin, tout ce que l'Homme a inventé pour se déplacer. Après, vous dire tous les gaz qui peuvent exister, je ne sais pas.

Alixia : Le gaz émis de tout ce que vous venez de citer c'est le CO₂. Est-ce que d'après vous, la vapeur d'eau est un gaz à effet de serre ?

Bernard : non.

Alixia : oui. C'est le principal.

Bernard : oui mais la vapeur d'eau c'est naturelle !

Alixia : la plupart des gaz à effet de serre sont naturelles. Le problème survient quand on bouleverse l'équilibre de ces gaz. Le CO₂ par exemple est émis en trop grande quantité à cause de nos activités, très gourmandes en énergies fossiles par exemple.

Avez-vous l'impression qu'en tant qu'un individu, vous avez un rôle à jouer ?

Bernard : sûrement. Mais justement c'est de savoir, pour faire juste. Parce que si c'est plus catastrophique d'acheter une voiture, comme j'ai fait hybride, alors faut qu'on nous explique pour faire mieux.

Alixia : si je vous dit gros pollueurs. Vous pensez à qui ou à quoi en premier ? qui pollue le plus ?

Bernard : je pense aux pays comme les États-Unis qui ont tous les excès, aussi bien en faveur de l'écologie qu'en faveur de la pollution. Ou la Chine la même chose. Ils font des gros efforts pour la préservation du climat mais tous les efforts qu'ils font ont été, quelque part, contrebalancés avant. Alors que c'était les gros pollueurs. Mais je dis pas, en Europe, on n'est pas des saints non plus.

Alixia : la Suisse a un rôle à jouer ? elle peut faire quelque chose ?

Bernard : je pense qu'on fait déjà quelque chose mais qu'on peut mieux faire. On pourrait, à mon avis, faire plus de choses qui ne coûteraient sans doute pas beaucoup plus d'argent mais qui seraient plus efficaces.

Alixia : vous voyez une mesure à prendre ?

Bernard : non. Justement je ne sais pas.

Alixia : donc c'est vraiment ce côté de complexité du changement climatique où on aimerait bien faire quelque chose mais sans qu'on nous donne des clés et des solutions.

Bernard : oui voilà exactement. Faudrait qu'on nous explique de façon sûre et scientifique. À côté de ça, il peut y avoir tellement de charlatans pour d'encaisser de l'argent. C'est pas facile. Qu'on puisse faire quelque chose à notre niveau, avec nos moyens. Sans mettre des moyens énormes, au niveau argent, temps, efforts. Je ne sais pas.

Entretiens Sion

Entretien : Maurice, 66 ans, 2 enfants, entrepreneur

Alixia : que représente le changement climatique pour vous ? A savoir si vous le voyez plutôt comme une menace, une opportunité, quelque chose qui vous indiffère ou autre chose

Maurice : toute ma vie professionnelle a tourné autour du changement climatique. Mais ce n'est pas le changement climatique qui était le moteur, c'est l'épuisement des ressources. Notre planète a des ressources limitées et au moment des années 80, on s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas continuer comme ça. Ni avec le gaz, ni avec le charbon, ni avec le pétrole, ni avec l'eau. Donc il fallait apprendre à faire autrement. Être plus économe. A utiliser les ressources que la nature nous donne de façon durable. C'est-à-dire avec l'eau, le vent et le soleil. Donc on passe du carbone, en gros, du nucléaire, du carbone. Le nucléaire aussi est limité. L'uranium, il n'y en a pas plus que tant. Pour moi, le changement climatique c'est une observation d'une chose qui se passe sur cette planète qui est peut-être inquiétante, mais la motivation première de l'action ça a été le respect des ressources de la planète et son non épuisement et de ne pas, en un siècle, épuiser autant les ressources que tout le reste de l'histoire de l'humanité.

Alixia : donc c'est une thématique qui vous préoccupe ?

Maurice : alors je pense qu'il faut surtout agir. Je serais plutôt dans un principe de précaution. Il faut tout entreprendre pour ne pas épuiser nos ressources et, par conséquent, éviter les modifications du climat. Mais il ne faut pas que ça devienne une peur, une angoisse ou une phobie comme c'est le cas un peu maintenant. En plus ça divise. Parce qu'il y en a qui sont pour et y'en a qui sont contre. Je dirais que le climat, il change. Il change, probablement parce que l'Homme s'est comporté de façon excessive. Mais il faut réagir par rapport à ça comme si le changement climatique pourrait être naturel. Le climat a aussi changé de cette façon assez brutale plusieurs fois. A l'époque des égyptiens, à l'époque des romains. Ce qui est surtout important c'est ce que l'Homme fait, d'abord pour éviter que ça continue d'une part, et qu'est-ce qu'il fait aussi pour s'adapter à ce qui arrive. Il ne faut pas paniquer et angoisser. Il faut agir. Comment on fait ? qu'est-ce qu'on fait ? il y a aussi des effets positifs. Le hibou petit duc était en voie d'extinction dans le valais central. Avec le climat plus doux qu'il y a aujourd'hui, il va de nouveau mieux. Donc faut savoir observer... Même à l'uni de Lausanne, il commence à y avoir des gens qui étudient les effets positifs du changement climatique. Donc pour moi le changement climatique c'est clairement une opportunité. Ça ne doit pas être un objet de division

et ça ne doit pas être la source d'une angoisse. L'être humain doit s'adapter. Ce qu'il se passe maintenant, ça pourrait arriver encore avec une amplitude plus forte, de façon naturelle. S'il y a 2, 3 volcans qui se mettent à émettre de façon longue dans la durée avec des poussières volcaniques, ça a donné que certaines grandes villes de Syrie ont disparu à l'époque. Ça a donné que les dinosaures ont disparu de notre planète. Donc il peut se passer des choses encore plus importantes et plus graves et plus conséquentes que le changement qui est en cours maintenant. L'Homme a toujours dû s'adapter. Avant il était nomade, il n'avait pas le choix. Aujourd'hui, il a pu s'établir. Peut-être qu'il doit réapprendre un petit peu à être nomade. Il y a des endroits où on ne pourra plus vivre et y'a d'autres endroits où l'on pourra vivre où on ne pouvait pas vivre aujourd'hui. Le nord de l'Europe, s'il n'y avait pas le Gulf Stream, on ne pourrait pas y vivre. Peut-être qu'avec les changements climatiques il y a aussi des opportunités d'aller vivre dans des endroits où on ne peut pas jusqu'à il y a aujourd'hui. Et il y a des endroits où il faudra apprendre à ne plus y aller quoi.

Alixia : donc vous diriez opportunité pour les êtres humains, pour tous les êtres vivants ?

Maurice : opportunité pour tout le monde. En fait, les animaux ne font qu'une chose ; ils s'adaptent pour vivre et survivre. Et l'Homme ne doit pas faire que ça mais il doit aussi s'adapter pour vivre et pour survivre. Alors s'il a l'intelligence de faire plus que simplement vivre et survivre et prévoir l'avenir et anticiper l'avenir... Mais aujourd'hui, les gens n'ont pas tellement réalisé ça. J'aurais jamais pensé ça, j'étais un ingénieur des nouvelles énergies. J'ai fait les premiers panneaux solaires (?) dans le réseaux. Aujourd'hui y a 80 équivalence centrales nucléaires en Europe en puissance de vent, éoliennes. Alors on en a quasiment trop durant la journée, donc on doit apprendre à la stocker. Toute la recherche qui est juste là, c'est les meilleurs au monde. On a assez d'énergie propre en Europe aujourd'hui. Par contre on en a trop la journée et pas assez le reste du temps. Donc on doit encore apprendre ça mais on se rend compte que la nature nous donne bien assez pour vivre très confortablement sans péjorer l'avenir de notre planète. Il faut qu'on prenne conscience de ça, qu'on apprenne à faire ça. Plutôt que de crier sur les toits qu'on est foutu, que c'est le dernier moment, dans 3 minutes on sera tous morts, il faut plutôt expliquer aux gens comment on peut faire aujourd'hui pour mieux vivre avec ce que l'on a la chance d'avoir. D'apprendre à se comporter d'une nouvelle façon, de rouler moins en voiture, de manger différemment, de changer notre mode de vie. Ça va beaucoup plus loin que juste le bilan d'énergie et l'impact sur l'environnement et la température de la planète. C'est un vrai profond changement de façon de vivre que ça va induire. Mais il faut placer notre énergie à ça et pas à faire des reproches. Quand je vois des trucs genre Macron. C'est la faute à Macron. Les français reprochent à Macron le changement climatique. On est où

là ! il (Macron) vient d'arriver. Je pense que le climat change extrêmement vite mais ce qu'il se passe maintenant c'est la conséquence de 50 années d'excès de vie. N'allez pas dire que c'est la faute à Macron. Mettez-vous ensemble et dites comment vous, la France, vous voulez réagir à ça. Ce serait plus intéressant je pense.

Alixia : au niveau du sujet, est-ce une thématique récurrente dans vos échanges avec votre famille et votre entourage ? vous trouvez des interlocuteurs que ça intéresse ?

Maurice : alors moi je fais que ça. Y a pas un projet que j'aie fait, entrepris ou mené qui n'a pas un lien direct avec ça. Parce que le développement durable c'est le social, le culturel, l'économique, la finance. C'est l'ensemble des volets de la société donc moi je parle constamment de mes projets mais j'explique aux gens que ce qu'on est en train de faire, ce que ça amène pour les motiver à changer de façon de vivre. Alors modestement sur quelques projets auxquels je participe oui. Pour moi c'est la préoccupation de tous les jours. Ce n'est pas de reprocher à quelqu'un le changement et de dire que l'être humain est stupide d'avoir fait ça. C'est de dire, concrètement, chacun à sa place. Vous maintenant ce que vous faites, quelque part ça va contribuer. Parce que vous essayez de comprendre mieux comment les gens perçoivent les choses. Donc d'agir, vraiment, de façon large, calme, sereine et constructive. Ma vie c'est ça tout le temps. Là j'étais en train de parler avec des gens. Je leur parle de mon télécabine. Là il y a une équipe d'opposants qui me bloquent le passage pour faire 7 min de télécabine. Ça va permettre aux gens d'aller aux mayens, d'aller se promener. Aux étudiants d'aller habiter là-haut. Enfin, je vois que des effets positifs. Je ne vois pas à qui ça peut nuire. En plus on va prendre l'énergie électrique de la journée, donc elle sera propre. En fait ça occupe toute ma vie. Mais c'est pas le changement climatique en soit. C'est des projets très précis et concrets où moi j'ai des compétences d'ingénieur. J'essaie de mettre en pratique ma compétence professionnelle au service d'une cause qui effectivement peut avoir des effets sur le changement climatique. Mais ça occupe tout mon espace, bien sûr.

Alixia : et avez-vous l'impression d'avoir toujours eu cette sensibilité ou cette préoccupation pour les problématiques environnementales ? peut-être avez-vous eu un déclic ?

Maurice : j'ai toujours eu mais ça vient clairement... Là j'ai lu une petite phrase d'Einstein qui est au musée. Y a un jardin botanique à Genève et il y a une photo d'Einstein avec un texte où il dit simplement à quel point, la simple observation de la nature est la motivation de tout. Ce matin j'ouvre ma véranda et puis, au 7^{ème} étage sur une terrasse en béton, je vois une colonie d'araignées. Y'a plusieurs manières de réagir à ça. Moi j'ai trouvé ça extraordinaire. Je me suis dit, il vient d'y avoir des naissances. Je me dis ces toutes petites araignées, si je pouvais les voir en plus grand, c'est des animaux hyper complexes qui savent faire pleins de choses. Après avoir

traversé 8 années à l'hôtel de ville où il y a des fois les guerres un peu dures et pures de la politique, je reste fasciné par ces petites araignées. Je m'arrête et j'observe qu'est-ce que je vois. Je vois une naissance. Y a une famille là. Je ne vais surtout pas les détruire quoi. C'est pas moi qui vais marcher sur ces araignées en disant "elles vont me piquer ou je ne sais pas quoi". Je pense qu'au fond, ce que l'on pourrait faire déjà à l'école c'est d'apprendre simplement aux gens à observer la nature. Le fait de la comprendre, comme elle est belle, ça induit tout le reste. Le poète va écrire sur la nature, l'ingénieur va faire des télécabines, vous vous allez de comprendre comment les gens perçoivent les choses mais au fond, ce qui nous entoure, c'est d'une telle fascination. C'est tellement riche de tout quoi. Je suis arrivé à Montreux dans la maison de mon père. J'étais sur le balcon, je prends du temps pour regarder et je vois un oiseau qui arrive qui se pose, noir avec un ventre blanc, que je ne connais pas. Tout d'un coup, il plonge sous l'eau. Et je le vois trafiquer sous l'eau, dans un torrent pas dans le lac. Et après je vais chercher. Le cincle plongeur, oiseau de l'année 2017. Et il est en pleine ville, dans un torrent où l'eau est claire. Je me dis que ce n'est pas tout foutu". Après je dis à mon voisin : "t'as déjà vu qu'il y a des cincles plongeurs ?" Il me dit : "c'est quoi ça ?" après je lève la tête et il y avait deux aigles qui venaient des Rochers de Naye. Il y a aussi ce message qu'autour de nous, ici, c'est pas encore la fin du monde franchement. Et moi cette fameuse étude qui dit qu'il y a un million d'espèces animales qui ont disparu... alors tout le monde se réfère à ça mais personne n'a lu cette étude et savent même pas d'où elle vient. On répète tous la même chose et j'ai l'impression que l'on tourne un peu en rond alors qu'il y aurait d'autres messages à faire passer. Donc oui, ça continue à me porter pour tout ce qu'il m'arrive. Alors je ne suis pas un émissaire du changement climatique. Je me réfère pas au changement climatique. Ce que je raconte maintenant c'est ça quoi. Après vous avez encore pleins de questions ! Mais ça vous intéresse ?

Alixia : oui ça m'intéresse beaucoup

Maurice : oui en fait si vous voulez c'est ça. Je pense que si on arrive à éveiller chez l'Homme un respect des autres êtres vivants qu'il y a sur cette planète, parce que l'on est à égalité avec eux. Quand cette petite fascination-là. Le gars qui a mis au monde La petite salamandre, la revue, a 14 ans, il était fasciné par la nature. Ce respect, cette fascination de la planète sur laquelle on vit, je pense que c'est le corps des choses. Après, à partir de là, on vit différemment. On respecte plus les choses. Après, il ne faut pas aller dans l'excès non plus. Les gens qui pensent qu'on peut se nourrir sur cette planète sans tuer aucun animal, ça va pas aller parce que même pour une céréale. Je veux dire, pour moi, un insecte a autant de valeur, il a la même complexité. Une fourmi est presque autant évoluée, même plus qu'un éléphant. Donc c'est pas

la grosseur de l'animal qui change. Donc si on ne veut pas tuer d'animaux et se nourrir sur la planète, ça va quand même être assez compliqué je crois. Parce que même si on fait du bio, si on veut faire du pain il faut des céréales. Si les céréales sont mangées avant par les concurrents, on va pas pouvoir manger du pain.

Alixia : avez-vous l'impression de ressentir les effets que l'on pourrait imputer au changement climatique dans votre vie ici à Sion ? avez-vous l'impression de les voir, de les sentir ou peut-être d'en avoir subi ?

Maurice : oui le climat a changé. C'est-à-dire qu'il est moins froid, il y a plus de précipitations, il y a plus d'évènements extrêmes. Mais pour moi, d'en chercher la cause, si ça débouche pas sur une action... Simplement de dire " aie aie aie, y a le climat qui change !" Moi je pense que le climat il change, dans tous les cas. Au 15^{ème} siècle, on passait l'école à pied en pleine hiver donc nous on a induit un changement climatique mais de toute façon on doit, nous êtres humains sur cette planète, s'attendre à ce que le climat, en plus des changements qu'on a induit nous, puisse aussi changer et nous faire des surprises. Donc il faut le prendre comme un défi, tout faire pour ne pas l'amplifier, pour pas l'induire, et passer un peu de temps et d'énergie pour apprendre à s'adapter à ce qu'il se passe. Moi je me dis ; le climat il change ok. Qu'est-ce que je dois faire ? bon, peut-être que le Rhône va déborder je dois sécuriser la population. Peut-être que je vais avoir des tremblements de terre, là je ne peux rien faire. Peut-être que je pourrai plus planter certaines choses du coup je devrai planter autre chose. Donc il faut positivement aussi avoir une attitude constructive vis-à-vis de ce changement climatique. Pas toujours en faire un démon à l'état pur. Mais de voir aussi qu'il y a une opportunité, une chance d'éviter de l'amplifier par notre action. Je vous donne un exemple. La ville de Sion, quand il fait -16°C pendant un mois, on consommait à l'époque du mazout qui était brut et hyper polluant. Donc la ville était polluée par le chauffage et les gens respiraient des particules, des suies, des trucs... Aujourd'hui, il a fait tellement chaud et doux cet hiver qu'on a très peu brûlé en plus du gaz, qui induit beaucoup moins de pollutions. Donc le changement climatique, il a aussi fait que cet hiver à Sion, l'air était plus sain qu'avant. Donc pour notre santé, il y a aussi des effets positifs, on a le droit de le dire. Ça veut pas dire qu'on doit se conforter dans ce changement, mais on doit aussi admettre que, grâce à ce changement, il y a aussi des effets positifs qu'il faut prendre en compte. Même plus que ça, il faut en faire un atout. Y a peut-être des cultures qu'on pourra faire aujourd'hui qu'on ne faisait pas avant. Il faut faire ça. Parce que si on rive sur l'angoisse que la fin du monde arrive, on va rien pouvoir faire.

Alixia : pour prendre l'exemple d'une personne qui va souvent skier et qui voit que la neige tarde de plus en plus à venir et que la saison de ski s'écourte d'années en années ; à votre avis,

si ce constat rend la personne inquiète, l'inquiétude ne va pas la pousser à agir ? si j'ai bien compris votre point de vue, il faudrait rester optimiste et positif et voir ce que l'on peut faire pour mener à l'action ? le changement climatique qui rend inquiet et qui fait peur serait donc plutôt un obstacle à l'action pour vous ou au contraire pousser à l'action ? le fait de devenir inquiet de quelque chose est-il également un moteur à l'action selon vous ou pas ?

Maurice : c'est un très bon exemple, ça permet de faire les deux choses. Par rapport à l'évènement "le climat change", y a l'amont c'est ce que l'on n'a pas fait et que l'on doit encore faire. Et y a l'aval, c'est ce que l'on peut positivement gagner. Alors là c'est très simple par exemple. Démontons toutes les installations de ski qu'il y a sur le Cône de Thyon dans les alpages. On skie plus dans les alpages, on skie un peu plus haut. Y a moins de surfaces de ski. Donc moi, la réponse que je dis c'est s'adapter. S'adapter ça veut dire : ok y a moins de neige, on skie moins. On s'acharne pas à skier. On arrête fabriquer de la neige avec des machines, c'est stupide, c'est vraiment stupide. L'animal ne fera jamais ça. Quand il n'y a plus d'herbes dans un endroit, il va ailleurs où il y a de l'herbe. On skie moins ou on skie plus et on fait du golf, puisque l'on a un golf qui est assez naturel quand même. Et grâce à lui, il y a toute cette partie de la ville qui n'a pas été construite. C'est quand même 40 hectares qui ont été bloqué pour le golf à long terme donc c'est quand même... y a des arbres. Moi je dis : "ben allons nous promener, faire du vélo". Les gens qui viennent au mois de décembre, y a pas de neige. Ben on propose autre chose. On fait des magnifiques balades sur les bisses c'est magnifique. Alors on propose autre chose, on change, on s'adapte. Donc ça c'est exactement le bon exemple. Je trouve que l'acharnement à vouloir skier là où il ' y a plus de neige avec des machines, c'est stupide. En plus on consomme des ressources importantes en eau. Donc la vraie capacité de s'adapter, c'est de se dire : "ok c'est grave", donc ça me permet de prendre conscience que c'est grave, donc je dois agir par ailleurs. Et moi je m'adapte. Donc j'arrête de skier ou je skie moins. Et je vais skier de temps en temps, si je suis vraiment un fan, un peu plus haut, moins souvent. Et je fais autre chose. Je fais du vélo, je fais des balades, je vais nager au lac, je sais pas. Il y a plein de choses à faire. Ne pas être figé dans cette angoisse de la fin du monde et de la culpabilité d'avoir fait faux, en résumé. De vraiment continuer à agir pour éviter ce changement, de façon très efficace. Aussi dire ce qui a été fait, parce qu'on ne dit pas assez. J'ai demandé 3 rubriques au Nouvellistes pour dire en 20 lignes, des choses simples, pour quand même rappeler aux gens ce qu'on a fait, pour dire on n'a pas rien fait. Ça veut pas dire qu'on doit s'arrêter là, faut continuer. Et puis, rester ouvert et s'adapter. Transformer. Cette espèce de résilience au choc climatique. D'avoir la capacité, par rapport à un évènement très grave. L'Homme a la capacité, l'intelligence de réagir rapidement et de faire mieux à tous les niveaux.

Alixia : maintenant, on va s'orienter du côté des marches et des manifestations pour le climat. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

Maurice : oui

Alixia : avez-vous participé à l'une d'elles ?

Maurice : non parce que je préfère passer mon temps à agir sur le terrain plutôt que de marcher. J'ai fait le guide valaisan pour l'énergie solaire pour les communes. Pour que les communes autorisent les panneaux solaires pour faire de l'eau chaude sur les toits en 1982. Donc c'est pas tout d'un coup maintenant tac. Cette étude qui est sortie qui dit qu'il y a 1 million d'espèces qui a disparu, comme ça tout d'un coup, on découvre que c'est catastrophique. On découvre qu'on n'a rien fait. On choisit un bouc-émissaire, c'est le politique. Vous, messieurs les politiques, vous n'avez rien fait. Toi, mon cher étudiant, tu vas moins souvent faire la fête dans les grandes villes européennes, parce que tu fais 15 mille km par année en avion. Après, tu essaies d'utiliser les transports publics ce que les jeunes font très bien. Si tu (les jeunes) trouves qu'on épuise les matières nobles, tu renonces à ton téléphone portable et tu peux toi, aujourd'hui, agir. Si tu veux agir aujourd'hui de façon extrêmement efficace comme individu tu peux. Après, si tu veux manifester pour essayer de créer une conscience collective des choses je veux bien. Mais si c'est pour reprocher aux politiques d'avoir rien fait, non. Si c'est pour alerter les gens du changement, je pense que c'est trop tard. Honnêtement, qui autour de moi, même mes collègues élus de gauche, de droite, du centre. Qui va vous dire.. Y'en a quelques uns des fanfarons qui essaient de vous dire qu'il n'y a rien qui a changé. Mais oui le climat a changé. Oui l'Homme a induit ce changement. Oui c'est grave mais c'est fait. Qu'est-ce que l'on fait maintenant. Le discours de la protestation dans la rue. J'ai l'impression que les étudiants, qui de bonne fois défilent, quelque part ils sont un petit peu victimes d'une manipulation. Je dis ça comme ça. Parce que la réalité c'est que, et c'est flagrant, tout le monde fait des efforts. A Genève, il n'y a plus que 40% des gens qui ont une voiture. Ça a changé. A Bâle, les transports en commun sont là depuis longtemps. Les jeunes circulent beaucoup avec les transports publics. Ils vont à vélo, à pied. Y a des vrais changements. Ils se nourrissent différemment. Les jeunes qui ont déjà beaucoup, profondément, mieux que nous, il ne faut pas qu'ils défilent. Y a mieux à faire je crois.

Alixia : j'ai bien compris votre point de vue. Est-ce que ça vous a fait quelque chose de voir cette mobilisation, en termes d'émotion ? pour vous, les manifestations c'est oui pourquoi pas mais plutôt que de manifester, agissez ?

Maurice : nous, qui avons agi modestement, modestement des petites choses, un pas après l'autre. On a quand même agi quoi. A l'usine d'incinération aussi. On a fait une usine à pellets

qui prend le bois de la forêt, qui fait des pellets qui chauffent toute la station d'Anzère. C'est tout nouveau, c'est plein de choses comme ça. Donc on n'a pas assez communiqué. Moi je me dis, j'ai envie de rencontrer ces jeunes. Ces jeunes-là, j'ai envie de les rencontrer. Vous qui manifestez les collégiens, on passe 1 heure ensemble et on parle. J'ai envie de parler avec les jeunes. Aujourd'hui, on vient plus vers moi parce que je ne suis plus un élu mais je pense qu'il y a un manque de dialogue. J'ai envie de dialoguer avec ces jeunes parce qu'au fond, ils défilent de bonne foi et ils ont peur. Donc la peur ça se respecte mais cette peur est liée aussi à un manque de communication sur les choses qui ont été faites. Et au fait qu'à tous les niveaux, les gens ont fait pas mal de choses déjà. Plus que ce que l'on pense. Les gouvernements autocratiques agissent avec une force phénoménale. Moi pour faire ce télécabine, c'est de la folie le nombre de paperasse qu'on a du faire quoi, le nombre de lois, de règlements etc... que l'on a du respecter. C'est pas raisonnable. Aujourd'hui, on est un peu freiné d'agir vite. Là, il faudrait agir vite. Mais le frein d'agir vite, c'est pas les politiques. C'est l'encombrement des lois et des règles qu'on s'est imposées. Et quand on veut faire, on a encore les associations écologistes qui bloquent. Tous les projets. On veut turbiner encore un petit bout de Rhône à côté de Massongex Berhôte. Je suis aux forces motrices valaisannes. Donc il reste un bout de chute de Rhône à faire. Marie-Thérèse Sangra est élue aux législatives de la ville de Lausanne. Elle a milité contre et ils ont voté. Sur 100, il y a eu 60 pour 40 contre. Donc là, je comprends pas. Les Verts politiques, je ne les comprends pas. Jean-Pascal Fournier est contre le télécabine. Marie-Thérèse Sangra milite contre un aménagement qui est intelligent, qui obligatoirement va proposer pour des millions de francs des contre parties écologiques. Comment on peut être contre et freiner un projet qui intelligemment utilise l'eau du Rhône pour faire de l'électricité. Ça franchement j'ai de la peine.

Alixia : A votre avis, qu'elles sont les premières personnes qui devraient agir pour lutter contre le changement climatique ? A quel niveau ?

Maurice : y a un manque de dialogue. Parce que dans les entreprises, ils ont quasi tous fait la norme ISO 14000 qui est extrêmement exigeante sur le plan environnemental. Le cadre légal chez nous sur l'énergie de l'environnement est de plus en plus rigoureux. Les constructeurs automobiles, pour respecter les normes en CO₂, n'ont quasi plus d'autres possibilités que de virer sur la voiture électrique. Et c'est quand même les politiques, même au niveau de l'Europe, qui ont mis en place des règles extrêmement exigeantes. Donc en fait, il y a un manque de dialogue.

Alixia : entre qui et qui ?

Maurice : je dirais que l'étudiant qui défile pour demander à tout le monde de bouger parce que c'est grave, il faudrait lui expliquer ce qu'il se passe. Au niveau des villes, au niveau du canton, au niveau de la Confédération, au niveau des entreprises, au niveau des grands pays du monde. Montrer ce qui est en cours. Et après de constater que ce n'est pas assez et qu'il faut continuer et qu'il faut se serrer les coudes. Mais il y a un manque de communication pour moi. Et je prends sur moi de ne pas avoir suffisamment communiqué. Quand j'étais à l'école d'ingénieur, je faisais beaucoup de conférences. Là je recommence. J'ai une clé USB avec des images et les clubs services m'invitent et je raconte ce qu'on a fait et ce qu'on peut faire encore et ce qu'on va faire demain. Et c'est ça qu'il faut faire. Maintenant, il faut se réunir, se rassembler et, ensemble, agir. Et pas reprocher aux autres. Reprocher à Macron c'est n'importe quoi. Ça c'est la France c'est encore autre chose. Ça sert à rien de commencer à reprocher. En plus, le reproche n'est que partiellement fondé parce qu'honnêtement, je crois que les gens ne connaissent pas le cadre légal Suisse au niveau environnemental. On ne peut plus faire grand-chose. Il y a même des compteurs d'eau chaude par appartement dans les maisons de Sion pour contrôler la consommation d'eau chaude. Y a des panneaux solaires sur quasi tous les immeubles maintenant. Je veux dire qu'il y a des déjà beaucoup beaucoup de choses qui sont déjà en cours. Là je pense que ceux qui défilent en protestant qu'il ne s'est rien passé, parce que j'entends ça. Le photographe Yann Arthus Bertrand qui expose à Lens. Je l'ai entendu dire "on n'a rien fait pour renoncer au pétrole". Les mots ont un sens. On peut pas dire rien. La ville de Sion a été complètement chauffée au mazout. Aujourd'hui, 88% de la ville est chauffée au gaz. Demain, elle sera chauffée au chauffage à distance. Donc on est en cours, on avance, il se passe des choses, on doit accélérer. Pour accélérer il faut aller plus vite, il faut moins de lois et faut communiquer. Et faut créer des équipes. Je pense qu'il faut des plateformes où tout le monde se retrouve, les jeunes, les moins jeunes, les industriels, les politiques, et faisons les états généraux. En Suisse, en valais ou en suisse romande, on fait les états généraux et on débat, on se met ensemble et on regarde. Toi tu pourrais faire ça, toi tu pourrais faire ça et on communique. Ça on a fait, ça on n'a pas fait. Donc ça, ça manque complètement. On est sur un niveau très émotionnel. Les pour, les contre, les reproches. J'aime pas moi cet état de guerre. C'est pas l'Homme qui va sauver la planète. Elle va se sauver toute seule, lui il va disparaître, peut-être assez vite. S'il continue comme ça, il va pas survivre. Je vois ça plutôt comme ça. Si l'être humain a une chance, c'est s'il est capable de prendre de la hauteur et de se mettre ensemble et de communiquer et de faire le point sur ce qui a été fait et faire le point sur ce qu'il y a à faire. C'est ça le vrai débat. Peut-être que je dois prendre un peu d'énergie pour faire ça. Je dois sortir des projets, parce que je ne vois personne faire ça maintenant. On est dans cet

espèce de truc clanique. Les écolos contre les politiques alors que les écolos sont aussi des politiques. Vous voyez, c'est pas clair. Les écolos trouvent toujours que c'est pas assez. Alors évidemment, on peut faire turbiner le Rhône. Mais on va pas pouvoir faire une nature qui est 10 fois mieux qu'avant qu'on ait turbiné le Rhône. Déjà on fait turbiner le Rhône et on fera mieux. Et après ils veulent encore plus, alors du coup on prend du retard. On a presque 10 ans de retard. Donc y a 10 ans que le Rhône coule là-bas, et toute cette eau n'a pas produit de l'énergie. Alors elle est gentille Marie-Thérèse Sangra, mais là j'arrive pas à comprendre. Qu'ils disent une fois, oui. Qui soutiennent une fois un projet en disant : on est pour, c'est un beau projet, on fait pas opposition, on négocie pas des contre parties financières, qui sont très discutables sur le plan éthique. Et on dit une fois oui et on fait ensemble. Le WWF qui dit : "on se met avec Berhône et c'est notre projet on n'est pas contre vous". Ça j'aimerais voir une fois. Pas toujours contre. Je suis un vrai politique écologiste, j'ai fait que des choses écologistes à l'usine d'incinération. Sur la ville, dans tous les coins, j'ai fait le premier panneau solaire qui a été injecté dans l'école d'ingénieur. J'ai l'impression que les verts ne reconnaissent rien. C'est comme si j'avais rien fait. Finalement ça m'est un peu égal parce que moi, pendant ce temps, je travaille et j'avance. Mais je suis quand même surpris.

Alixia : de ne pas avoir de soutien de la part des partis, dits verts ?

Maurice : oui. Jamais. C'est jamais juste. C'est terrible quoi. C'est comme dans un couple qui fonctionne très très mal où il y a une lutte de pouvoir et qui reproche toujours à l'autre d'être pas bon.

Alixia : de toute manière c'est toujours plus facile de critiquer quelqu'un qui fait

Maurice : voilà. Mais celui qui fait modestement ce qu'il fait. J'ai fait ce que j'avais envie de faire, je me suis fait plaisir aussi. C'est fascinant aussi de faire. Mais j'ai fait, j'ai eu du plaisir, je continue à en avoir. Mais jamais, mais jamais ! de la part des gens qu'on va considérer comme écolos, le WWF, Pronatura et les Verts, autour de moi, jamais, une fois, j'ai entendu dire. "c'est quand même bien ce que tu as fait". Au moins une petite chose. Jamais. C'est toujours pas juste. C'est terrible. Ça c'est dommage. Je pense qu'il y a un décalage. Mais c'est pas grave.

Alixia : alors vous avez largement répondu à toutes les questions.

Maurice : oui désolé

Alixia : non mais c'est très bien. J'avais dû raccourcir mes questions et vous avez donné des réponses à ces questions que j'avais dû retirer donc merci d'avoir été si complet.

Maurice : je vais au-delà de l'entretien qu'on a aujourd'hui. En fait je suis passionné de vous passer des messages forts parce que j'ai rien à gagner. C'est pas de l'argent. J'ai été gravement malade je devrais plus être là. J'ai eu la chance de passer entre les mailles du filet. Aujourd'hui

je vais extrêmement bien. En fait, j'ai encore du temps devant moi pour contribuer modestement à cette planète. Mais si vous me posez la question, pour moi c'est ma vie. Et le fait que j'agisse, modestement, je fais ce que je peux. Je dis pas que j'ai fait juste. J'ai fait des trucs pas justes. Simplement, aujourd'hui je souffre de cette mauvaise communication. Même des fois, d'un peu de mauvaise foi je dirais. Finalement, pour exister en politique, on a besoin de reprocher quelque chose à l'autre. Comme on a fait pas mal de progrès, ça devient plus difficile maintenant parce qu'au début, les Verts en Allemagne, ont alerté sur le nucléaire et ils ont drôlement bien fait. Donc ils ont été hyper pertinents. Après, à un moment donné, tout le monde s'y est mis. Évidemment, c'est devenu moins un privilège cette cause à défendre. J'estime avoir été un élu, parce que comme élu j'avais l'environnement donc les STEP plutôt, tout l'assainissement urbain. Tout le côté pas sympathique. On a séparé les réseaux et tout. En fait, j'estime avoir été un Vert extrêmement engagé. Sans avoir l'étiquette Verte politiquement. Moi j'ai pas d'étiquette politique en fait. Je suis un ingénieur avec des compétences en énergie et en environnement. Et je les ai mises au service de mon pays, de ma ville et j'ai eu la chance d'être à l'hôtel de ville où on peut être très actif. Donc j'ai fait passer un max de projets. J'ai réussi à convaincre Monsieur Aebischer de venir avec ses meilleurs chercheurs sur le stockage d'énergie juste derrière nous. Lui a exigé que l'école d'ingénieur déménage à la gare, tant mieux. Comme ça les étudiants arrivent tous en train et pas par d'autres moyens de transport. Alors oui vous avez un passionné. Donc si vous lui demandez 20 minutes.

Entretien : Pierre, 45 ans, 2 enfants, enseignant

Alixia : que représente le changement climatique pour vous ? A savoir si vous considérez le CC comme une menace, une contrainte, une opportunité, pas grand-chose ou autre

Pierre : personnellement je pense vraiment que c'est une menace. Une menace pour l'équilibre politique et sociale. C'est ça l'impression que j'ai. C'est-à-dire que s'il y a vraiment trop de changements et qu'on n'arrive pas les anticiper ou qu'on n'arrive pas à gérer les conséquences négatives de ces changements, j'imagine que ça peut donner naissance à des crises. Ça peut donner naissance à des énormes problèmes dans certains pays qui vont avoir des conséquences sur les migrations qui vont ensuite poser problème chez nous aussi pour la politique par rapport à des grands changements de migration comme ça. Aussi du point de vue économique, si tout d'un coup il y a des gros changements dans les structures et les échanges. Je vois vraiment ce problème comme ça. Une menace d'abord au niveau social et politique et ensuite des conséquences physiques et autre.

Alixia : le changement climatique vous préoccupe alors ?

Pierre : oui.

Alixia : est-ce un sujet dont vous discutez beaucoup avec votre entourage, votre famille, vos amis et / ou collègues ? Vous m'avez dit que vous appartenez au parti les Verts. Le changement climatique fait-il partie de conversations récurrentes ? En dehors du parti, en parlez-vous souvent ?

Pierre : oui, on parle beaucoup de ça. On prend des mesures qui sont plutôt limitées. Au niveau familial, on n'a pas fait de gros changements. J'ai pas vendu ma voiture. Par contre, on fait très attention aux déchets. On ne peut pas dire qu'on limite beaucoup les déchets. On fait beaucoup le tri et on réfléchit à nos achats. C'est quand même une préoccupation permanente. Aussi dans l'achat de l'alimentation, on fait attention. Favoriser plutôt les produits locaux, le bio des choses comme ça. Et on réfléchit aussi en tant que consommateur. Qu'est-ce qu'on peut faire nous. Ça on le fait. On a développé un jardin en permaculture qu'on ne faisait pas avant. Des choses comme ça. Mais on n'a pas eu besoin de faire de gros changements. On a la chance de se déplacer en mobilité douce pour le travail. Donc en fait, on emploie la voiture pour autre chose. Quotidiennement, on n'a pas besoin de la voiture donc c'est déjà un petit peu plus facile. Mais c'est ça. Ça se limite un peu à ça.

Alixia : vous diriez que vous vous êtes toujours senti concerné ou préoccupé par la question climatique ou s'est venu par la suite ? vous rappelez-vous d'un déclic éventuellement qui vous a fait prendre conscience du problème ?

Pierre : alors non c'est ancien. Je fais de la photographie donc j'ai toujours été sensible à la nature, aux paysages, aux animaux ces choses-là. Ensuite, il y a quand même, peut-être, des grosses catastrophes qui ont montré qu'il pouvait vraiment se passer des choses à grande échelle. Moi ce que je me souviens c'est Tchernobyl. On en parlait tous. J'avais 12 ans mais je me rappelle que c'est un truc qui est resté vraiment un choc. Et après ça, on s'est dit : "ah ben le nucléaire, purée, ça peut avoir des conséquences terribles". Après il y a tout le développement de la pollution, des déchets qu'on voit dans certains pays où y a des décharges. Y a des images comme ça chocs qui font que petit à petit, on se rend compte que c'est un vrai problème. Ensuite j'ai fait des études où on parlait aussi de ça. J'ai fait un cours en environnement et on parlait de ça aussi. Et puis, pour moi c'est plutôt le changement au niveau de la population. L'augmentation de la population mondiale. Même ici en Suisse, ça me préoccupe parce que j'ai toujours été dans une Suisse où on est 6 millions, 6 millions et demi. Et tout d'un coup, rapidement on se dit, là on est 8 millions, 8 millions et demi. Donc là tout d'un coup, il y a une sorte d'impression qu'on est de plus en plus nombreux et ça pose problème. J'ai fait un voyage

l'année passée qui m'a aussi beaucoup troublé. En fait y a 20 ans j'étais allé en Thaïlande et j'avais fait un tour dans le pays. Et puis, l'année passée j'y suis retourné, donc 20 ans après, et j'ai trouvé que, enfin j'ai eu l'impression qu'avant y avait plein d'endroits où on était tranquille et là, l'impression qu'il y a trop de voitures, trop de pollution, trop de constructions. Là c'était le choc car j'avais fait un écart de 20 ans. Mais chez nous, on a suivi le même développement, J'ai l'impression que c'est depuis la chute du mur, y a tout un changement au niveau économique, au niveau mondial. Y a eu beaucoup de progrès et en même temps, ça a amené beaucoup, beaucoup de changements au niveau matériel oui.

Alixia : et vous diriez, que pour résoudre ce problème démographique, en termes de possibles solutions, vous verriez quoi ?

Pierre : franchement je sais pas. J'ai vraiment un gros problème avec ça parce que c'est une crainte. Moralement, on ne peut pas demander aux pays, aux gens qui se sont développés maintenant, qui ont les moyens, de ne pas vivre comme nous, de ne pas polluer, de ne pas consommer comme nous. Donc là il y a un gros problème. Pour moi, la seule possibilité ce serait que nous (la Suisse), on réduise, qu'on montre un exemple en fait. En disant voilà ; on a un certain niveau de vie mais ça ne veut pas dire qu'on est obligé d'avoir 3 voitures chacun. On doit faire attention à l'efficacité écologique dans nos maisons. Enfin, on doit plutôt agir comme ça, comme modèle, plutôt que d'imposer. Et essayer ensuite de faire passer ces idées. Comme on a donné envie au monde entier de se développer suivant ce modèle-là. Essayer de dire oui ben on peut se développer en faisant autre chose. Toujours en ayant un bon niveau de vie, mais pas forcément une consommation autant énorme. C'est un peu ça l'idée. Je vois pas sinon autrement. Et l'éducation et le reste quoi, c'est-à-dire apprendre à se développer sans trop polluer. Y a tout un travail à faire sur les déchets, la consommation etc... conscience qu'on a un peu maintenant chez nous et qu'il y a pas du tout encore ailleurs. Enfin de ce que j'ai vu.

Alixia : les actions pour limiter les effets du changement climatique devraient se faire avant tout à quel niveau selon vous ? est-ce plutôt au niveau individuel, au niveau des institutions, des politiques, des autres pays ?

Pierre : pour moi c'est clairement au niveau de la politique et de la réglementation dans les pays. Il faut qu'on puisse expliquer à la population les problèmes qu'il y a, les conséquences qu'il y a et ensuite faire accepter l'idée qu'on doit renoncer à un peu de liberté pour s'en sortir. Comme ça se fait à beaucoup d'endroits d'ailleurs. C'est un pacte social. On accepte de renoncer à certaines choses pour, en contrepartie, avoir de l'avenir, un développement durable etc... Mais je ne pense pas que tout seul ça vienne. Y a beaucoup de gens qui font des efforts incroyables. Même moi, j'admire autour de moi des gens qui font vraiment 100 fois plus que

moi. Malgré ça, j'ai l'impression que c'est pas suffisant s'il n'y a pas au niveau global, un vrai changement.

Alixia : Au niveau politique, une mesure très efficace et facilement mise en place pourrait se traduire comment ? pour n'en citer qu'une.

Pierre : pour moi, ce serait la taxation, en priorité, des éléments qui polluent le plus.

Alixia : comme quoi ?

Pierre : comme l'avion, le plastique, l'électronique de mauvaise qualité. Enfin, tous ces produits qui sont trop bons marchés parce que le prix n'inclue pas les dommages causés. Je trouve que tous les produits devraient inclure le coût total, y compris environnemental et social que ça implique.

Alixia : et ça, au niveau politique, c'est quelque chose de possible à mettre en place ?

Pierre : difficile. Je pense que c'est difficile.

Alixia : mais c'est possible

Pierre : je pense que c'est possible oui.

Alixia : avez-vous l'impression de pouvoir ressentir, subir ou sentir les effets du changement climatique ? les effets que l'on pourrait imputer au changement climatique aujourd'hui, autour de vous ?

Pierre : moi qui fais de la promenade des fois en montagne, y a le recul des glaciers. Ça on le voit. Et aussi en photo. L'année passée j'étais au glacier du Rhône, on voit jusqu'où il venait y a 100 ans. Je veux dire, les photos d'il y a une centaine d'année et maintenant, on ne peut pas ne pas le voir. Je pense que c'est lié à ça. Après, les changements météorologiques, les choses qui arrivent soudainement comme des fortes précipitations et après de la sécheresse, les choses comme ça, j'ai l'impression que c'est ça. Également, des maladies dans les arbres aussi en Valais. On a des pins qui souffrent de sécheresse. Je pense que c'est lié au réchauffement climatique.

Alixia : et vous diriez que c'est des effets que vous voyez depuis assez longtemps ou c'est plutôt récent que vous les percevez ou alors que ça augmente ?

Pierre : non je pense que la tendance est déjà là depuis une centaine d'années. Enfin, j'ai l'impression. Mais j'ai l'impression que ça s'accélère parce qu'on produit vraiment énormément maintenant. Toujours à cause de la pollution, à cause de l'évolution de la richesse dans le monde. Plus de biens, plus de consommation et tout ça et je pense que c'est lié à ça.

Alixia : par rapport aux marches et aux manifestations pour le climat qui ont débuté vers la fin de l'année passée, vous en avez entendu parler ?

Pierre : oui.

Alixia : avez-vous participé à l'une d'elles ?

Pierre : oui j'ai participé à une marche qui avait lieu à Sion. Je sais plus à quelle date c'était. En Mars je pense.

Alixia : est-ce que ça vous a fait quelque chose de voir ces marches et d'y participer ?

Pierre : y a deux choses. D'abord, je ne trouve pas que ce soit bien. Bon je suis enseignant donc je vois aussi par rapport aux jeunes. Je trouve qu'on ne devrait pas faire des grèves. Je trouve que ça devrait se faire sur son temps libre parce qu'on donne un argument. Enfin, y a des gens qui disent "voilà les jeunes font ça pour ne pas aller à l'école. Ils s'en fichent en fait du climat". Je trouve que ça enlève un peu de crédit et de poids à la marche. Je soutiens entièrement ces marches mais pour moi, elles devraient avoir lieu en dehors. Je pense que c'est intéressant de montrer qu'il y a des gens qui s'intéressent. Pour moi ça doit aller au-delà du facteur générationnel. Ce n'est pas que les jeunes. De toute façon, on est un peu dans le cliché. J'étais aussi surpris de voir qu'il y avait des gens qui, tout d'un coup, s'en sont pris aux jeunes, vraiment. En disant : "les jeunes, vous manifestez mais c'est vous qui polluez, c'est vous qui voyagez tout le temps en avion". Enfin, y a une espèce de généralisation "les jeunes". Y a des jeunes qui sont intéressés au climat et y a des jeunes pas. C'est comme les adultes, comme tout le monde. Je trouve que cette marche c'est bien pour sensibiliser les choses.

Alixia : et par rapport aux revendications que l'on peut lire sur les pancartes, qui sont assez radicales, voire pas toujours très tendres. Vous en pensez quoi ?

Pierre : y a des choses qui étaient un peu des slogans politiques mais qui ne voulaient rien dire. J'ai pas vu des grandes idées concrètes. Y a des gens qui ont parlé de taxer la taxe sur l'aviation et tout ça. Ça je trouve bien c'est une idée. Mais sinon, c'est un peu interpeler le gouvernement en disant "faites quelque chose". J'ai l'impression que c'est ça, sans qu'il y ait vraiment de réelles propositions. Maintenant, on a ici le gouvernement qui a proposé aux jeunes de leur envoyer des propositions. Donc il y a une réponse un peu. Donc ça je trouve que c'est intéressant mais j'ai pas vu de slogan que j'ai trouvé très parlants je dois dire.

Alixia : avez-vous l'impression que la politique en Suisse en fait assez ?

Pierre : non, alors clairement non. Pour moi, c'est clairement non. J'ai l'impression qu'à part les Verts, il n'y a personne qui s'occupait de ça jusqu'à récemment. Maintenant c'est à la mode alors il y a tous les partis qui ont cette idée-là. Mais j'attends de voir que ça se concrétise dans des décisions vraiment concrètes parce que dans les votations, c'est toujours d'abord les intérêts économiques et autres. Jamais l'environnement. J'ai l'impression par contre que c'est positif pour les dernières votations et élections qu'il y a eu. Les Verts, en suisse allemande, ont plus de poids parce qu'il y a quand même des gens qui se disent que c'est important et que c'est

peut-être eux qui ont la plus grande légitimité pour le faire. Mais voilà, c'est une tendance pour l'instant.

Alixia : y-a-t-il une raison en particulier qui vous a motivé ou incité à vous mettre en politique et à choisir le parti les Verts ?

Pierre : ça fait longtemps que je m'intéresse à la politique. J'avais jamais fait le pas et finalement, connaissant quelqu'un qui est là-dedans, je me suis dit pourquoi pas. Et après, j'ai réfléchi aux différents partis qu'il y avait et puis en fait, dans l'ensemble, c'était le seul qui correspondait vraiment à mes idées. Même si c'est pas que pour l'aspect écologique. Je ne suis pas un super écolo et tout ça.

Alixia : vous ne vous considérez pas comme un écolo ?

Pierre : non, non alors vraiment pas. Comme c'est un parti politique, c'est aussi un parti qui doit prendre des décisions qui concerne toute la société. Pas que l'environnement. Donc moi je m'intéresse surtout à cet aspect-là. En sachant que l'environnement va avoir une monstre influence là-dessus. Mais je ne suis pas un écolo rêveur, qui vit dans une caravane. Non vraiment pas.

Alixia : si je vous comprends bien, c'est d'abord la politique avant l'environnement qui vous a motivé à intégrer le parti les Verts ?

Pierre : oui c'est d'abord la politique, clairement.

Alixia : j'imagine que vous avez entendu parler des différentes COP pour le climat, des Hauts Sommets de la terre etc... ? En 2015, c'était la COP21 s'est tenue à Paris. Un accord a été fait entre plusieurs pays dont l'objectif est de maintenir l'élévation de la température moyenne du globe en dessous des 2°C par rapport aux niveaux préindustriels. Est-ce un objectif intelligible, qui fait sens, qui est facile à comprendre pour vous ? si oui, est-ce que vous arriveriez en quelques phrases, me donner des conséquences si on dépassait ces 2°C ? vous m'avez déjà donné des éléments de réponses au début de cet entretien mais je vous écoute.

Pierre : ce que je crains c'est qu'on ne fasse rien en fait. Y a déjà eu d'ailleurs, lors de l'élection de Monsieur Trump, quand il a dit que les États-Unis ne respecteraient pas cet engagement. Donc déjà, il n'y a pas la volonté de faire quelque chose. Je trouve que c'est un objectif qui serait important. Les conséquences pour moi, c'est qu'on ne va rien changer et qu'au bout d'un moment, il va y avoir des gens, qui seront perdants et on subira les conséquences, vraiment à ce moment-là. C'est-à-dire que, pour moi, ce sera économique. Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir comme conséquence directe ? il pourrait y avoir une crise économique liée à la consommation qui fait que de nouveau il y a des gens qui perdraient leur travail. Comme on a eu avec les Subprimes. Moi je vois quelque chose comme ça. Et puis, du coup, les gens qui n'ont plus de

travail seront dans des situations difficiles et pour les autres, ben ils continueront. C'est un peu comme ça que je vois.

Alixia : au niveau de la planète tout entière, vous voyez la répartition des conséquences climatiques de quelle manière ? tout le monde va être mangé à la même sauce ou les coins du monde seront impactés d'avantage et d'autres préservés ?

Pierre : s'il y a une élévation des niveaux des eaux, il y a déjà des pays qui seront inondés donc eux seront les premiers touchés. En plus des zones qui sont très densément peuplées. Là je pense qu'il y aura de gros problèmes de migrations. Ça c'est des problèmes, style catastrophes naturelles, que j'imagine. Avec des déplacements de populations, la misère, des choses comme ça. Ensuite, dans d'autres régions qui sont très pauvres, je pense que ça va demeurer. En Afrique dans certaines zones. Et puis, dans les pays très développés et plutôt riches, par exemple la Suisse, je pense qu'il y aura des solutions. Je pense pas qu'on devrait... enfin je vois mal une crise ici mais je vois plutôt des problèmes comme y'en a en France avec les gilets jaunes ou des problèmes, style aux États-Unis, une tranche de la population dans la misère et l'autre bien. Des problèmes sociaux du coup. Ça pourrait réveiller d'autres problèmes, du style nationalisme, du style lutte sociale. Je vois plutôt ce genre de choses pour nous ici. Dans d'autres pays, je pense que le changement climatique sera plus concret. C'est la perte de la maison, la perte de la vie etc...

Alixia : on sait maintenant que le changement climatique est lié en partie aux émissions de gaz à effet de serre émises par l'Homme. Il existe différents gaz à effet de serre. Donc c'est dernière question est une question quiz. Pourriez-vous me citer au moins 1 gaz à effet de serre ?

Pierre : le CO₂ je crois, c'est tout. C'est celui que je connais.

Alixia : par rapport à ces marches, y a-t-il eu un avant et après ces marches ? ou rien n'a changé pour vous ?

Pierre : je pense qu'il y a quand même une prise de conscience plus importante avec ça. Juste parce qu'on en a parlé même localement. Tout d'un coup, le journal local, la télé locale ont commencé à parler de ça alors que c'était pas vraiment quelque chose... enfin il me semble. Et là, tiens on a parlé des liens entre les jeunes, l'économie, la politique. Donc oui j'ai l'impression que ça a fait bouger les choses. Pour moi.

Alixia : le fait d'avoir des enfants a changé quelque chose en termes de préoccupation ?

Pierre : non pas vraiment. Honnêtement, je peux pas dire que je me projette en disant : " aie, aie, aie pour ma fille, ça va être terrible ". Non. Je pense que c'est pas concret pour l'instant. C'est pas lié à ça en tout cas.

Alixia : vous diriez que le changement climatique pour l'instant n'est pas réellement palpable ?

Pierre : pas pour nous ici, non. Nous, on est encore trop bien. On a un bon niveau de vie. Y a pas de changements. Je pense qu'il y a des gens qui vivent réellement le changement climatique. Pour eux c'est la cata, mais pas pour nous.

Alixia : pour nous ça va, on est bien ?

Pierre : oui.

Entretien : David, 22 ans, étudiant

Alixia : que représente le changement climatique pour toi ? A savoir si pour toi c'est quelque chose que tu trouves menaçant, contraignant, une opportunité, tu t'en fous ?

David : je vois ça comme quelque chose de plutôt préoccupant et menaçant.

Alixia : pourquoi ?

David : avec certaines images qu'on voit. La pollution, les mers infectées de plastique etc, etc... c'est des images parfois assez choquantes, parfois un peu trash qu'on peut voir. Mais en même temps, j'ai l'impression que je ne fais pas grand-chose. Quand je vois, ça me préoccupe mais après ça disparaît.

Alixia : est-ce que le changement climatique est un sujet dont tu parles avec ton entourage, ta famille, tes potes ? un petit peu, beaucoup, jamais ?

David : avec ma famille on ne parle pas trop de ça j'ai l'impression. Même si des fois ma mère nous bassine avec le tri et ce genre de conneries mais sinon non, c'est pas forcément un sujet qui revient tous les jours. Avec mes amis, la même. Ça nous est arrivés, par exemple en cours, quand on a un sujet qui parle de ça, de parler de ça. Mais quand je sors de l'école, je ne vais pas parler climat, en général.

Alixia : t'aurais une explication à ça ? pourquoi c'est pas un sujet dont tu parles ?

David : pourquoi je ne parle pas de ça ?

Alixia : oui

David : ben, comment dire. Disons que je suis quelqu'un d'assez terre à terre, je vis au jour le jour du coup ce qu'il peut se passer éventuellement dans mille ans, dans cent ans ou peu importe quand mais quand je serai de toute manière plus là, j'ai d'autres préoccupations primaires, pour moi. C'est un peu égoïste de voir les choses comme ça, mais je vois les choses comme ça.

Alixia : donc pour toi le changement climatique, pour l'instant, on ne l'a pas et que ça viendra plus tard ?

David : je sais pas trop. J'ai l'impression qu'on commence déjà à le ressentir. Après c'est peut-être moi qui connaît pas assez le sujet et qui me fais des mauvaises images. Mais j'ai

l'impression, je sais pas, par exemple, ça fait un moment qu'on est ici en Valais, j'ai l'impression qu'on passe du chaud au froid, qu'il n'y a plus d'entre saisons. Y'a pas de printemps, y a pas d'automne. Peut-être que c'est des signes avant-gardistes du réchauffement climatique mais sinon, j'habite pas dans des milieux où on voit vraiment, vraiment la pollution ou ce genre de trucs à vue d'œil quoi.

Alixia : t'es quelqu'un qui va skier ?

David : vite fait. J'allais, mais je vais plus tant.

Alixia : as-tu remarqué des changements par rapport à quand tu allais skier quand tu étais petit et maintenant ?

David : oui ben clairement. J'ai remarqué qu'il y a de moins en moins de neige. Que la neige tarde à arriver et elle part plus tôt que prévu. Mais bon, est-ce que c'est vraiment des choses prouvées ou quoi. C'est peut-être moi qui voit la chose comme ça avec ce qu'on voit aux infos. Peut-être qu'en fait, j'en sais rien de ce qu'il est. Je serais pas assez connaisseur du sujet et de la montagne pour te dire précisément mais ouais.

Alixia : tu dirais du coup de ce que tu lis des médias et des moyens par lesquels tu t'informes. Par exemple la fonte des glaciers et le fait qu'il y ait de moins en moins de neige, ce sont des choses que les médias lient au changement climatique ou c'est plutôt ton interprétation ?

David : justement c'est ça que je ne saurais pas trop te dire. Est-ce que c'est à cause de ça que je me dis qu'il y a de moins en moins de neige ou que je fais ces parallèles-là, je ne sais pas. Mais en tout cas, ça m'est arrivé de les faire ou de me dire, par exemple cette année passée quand je suis monté, de me dire "la neige elle est pourrave comparé à quand j'étais petit". Quand j'étais petit, j'y allais tous les week-end. J'ai l'impression que le rapport est différent mais après, peut-être que c'est des fausses impressions.

Alixia : et les canicules, les étés plus chauds, les inondations ou les précipitations, c'est des choses que tu as remarqué ?

David : les précipitations, je n'y étais même pas quand c'est venu par exemple l'année passée. Les grosses précipitations en Valais j'y étais même pas. La canicule, je l'a connais j'ai l'impression, depuis que je suis arrivé, j'ai pas vraiment l'impression l'été, de plus ressentir la chaleur qu'avant mais certainement qu'il y a une influence, que ça a changé comparé à 10, 15, 20 ans en arrière

Alixia : quand tu vois ces changements, est-ce qu'il y a une émotion que tu pourrais mettre dessus ? par exemple, de l'enthousiasme, de la peur, de la crainte, de l'indifférence, de la joie, de l'inquiétude...

David : une émotion, certainement, mais c'est quand même un peu passif. Disons que je subis et que je m'en fous un peu. Je pense que si vraiment ça me préoccupait plus que tant, je ferais plus de choses en contrepartie. Et là vraiment, c'est pas pour être méchant avec ton sujet, mais je m'en bas un peu les couilles quoi.

Alixia : je te rassure, je ne juge pas. A ton avis, pour lutter efficacement contre le changement climatique, qui devrait faire quelque chose ? est-ce que ça se situe au niveau individuel, des politiques, les autres pays ?

David : de ce que je vois maintenant, typiquement avec l'actualité, je vois que les jeunes, principalement les étudiants, militent, font des marches, des grèves pour que l'État ou les dirigeants se bougent un peu plus. Je trouve ça extrêmement bien de leur part si ils sont vraiment impliqués et si c'est vraiment pour défendre leur cause qu'il font grève et pas pour sécher les cours, je trouve vraiment bien de leur part qu'ils lancent l'initiative. Après, j'estime que c'est pas forcément à nous, aux plus jeunes.. enfin on fait que de respecter des codes régis par nos anciens etc... je trouve que là ce serait plus à eux de faire les premiers pas qu'à nous.

Alixia : de montrer l'exemple ?

David : oui voilà. là c'est carrément nous, les jeunes, qui essayons d'inverser la tendance, de montrer l'exemple aux vieux et ci et ça mais, dans le fond, c'est peut-être plus à eux de le faire. Après je comprends que eux ils arrivent peut-être plus aussi, tu vois ils ont peut-être faits ça à notre âge et ils arrivent peut-être à un stade où ils ont d'autres préoccupations. Ils sont peut-être au bout de leur vie et ils s'en foutent peut-être des générations futures. En tout cas, je comprends pas forcément pourquoi c'est nous, en mode étudiants, qui devons bouger notre cul alors qu'on a déjà beaucoup à faire. Pour moi c'est les autorités compétentes qui ont un réel pouvoir qui devraient plus prendre la chose en considération.

Alixia : par rapport à ces marches, t'as participé à l'une d'elles ?

David : non, aucune. J'y étais une fois, à Lausanne, par pur hasard, quand y en avait une qui était en train de se dérouler mais j'étais en mode shopping avec ma copine. On a vu la marche pis voilà. Dès qu'on a pu la traverser et passer au milieu, on a traversé. Si y en avait une qui devait se faire dans ma ville ou si y en a une qui a déjà été faite. Tu vois je ne suis même pas au courant. Je pense pas forcément que j'irais de bonne foi etc... je pense que ça dépend beaucoup du jour où ce serait, du quand ce serait.

Alixia : ok donc c'est si t'es là, que tes potes y sont, pourquoi pas. Mais tu ne l'agenderais pas quoi.

David : oui c'est ça. De moi-même, je ne vais pas tout faire pour y participer.

Alixia : t'as déjà plus ou moins répondu à la question mais le fait de voir ces jeunes se mobiliser, t'as trouvé ça plutôt cool ?

David : oui justement j'ai trouvé ça plutôt cool qu'on essaie de changer cette tendance. Qu'on essaie, nous, de pousser les générations plus vieilles à se bouger alors que d'habitude, c'est un peu l'inverse. J'ai trouvé aussi cool le fait que c'est les plus jeunes qui s'occupent encore des générations plus jeunes, qui prennent soin ou qui veulent prendre soin des générations plus jeunes alors que moi personnellement, je vois vraiment pas la chose comme ça. C'est pas à moi de bouger mon cul, moi qui suis jeune, moi qui suis dans ma scolarité qui a mille projets en tête, qui a mille rêves à vouloir combler. C'est pas forcément les premières choses auxquelles je m'adonnerais. Après je respecte et je trouve ça bien.

Alixia : tu dirais que ça donne une impression de pouvoir faire quelque chose ou de pouvoir faire bouger les choses ces manifs ou tu dirais que c'est plutôt symbolique ?

David : en tout cas j'espère que c'est le but qui est visé car ça mobilise quand même passablement de monde. Y en a eu un peu dans toutes les villes, en a un peu de plus en plus régulièrement j'ai l'impression. Si, avec toutes ces démarches, disons, les autorités compétentes ne font rien ou ferment encore les yeux, ce serait pour moi assez insensé. J'estime que vu tout ce qu'il y a eu en amont, ben eux en aval ils devraient faire suivre.

Alixia : t'as l'impression qu'il y a déjà des parties du monde qui sont touchées par le changement climatique ?

David : ouais de ouf. Justement, nous en Europe, on est encore bien. Je sais pas exactement comment ça se passe, tu vois, ici. Je sais pas si c'est nous qui balançons notre pollution ailleurs parce qu'on a l'argent pour envoyer nos merdes ailleurs ou si, nous, on a des meilleures usines pour trier, enfin j'en sais vraiment rien trop comment mais je trouve qu'ici en Europe, on est à l'abri, la plupart du temps de ces phénomènes. Mais si on bouge un peu, ou si on va regarder ailleurs dans le monde, on peut voir des trucs, juste ahurissants, juste dégueulasse. J'ai vu dans des reportages, des images de lacs où tu vois même plus un pet d'eau, tu vois que des détritiques. Des images d'océans où t'as des tortues qui sont entremêlées dans des pneus et j'en sais rien trop quoi. Si tu t'intéresses, tu peux voir pas mal de trucs. Mais si tu restes confiné en Valais, dans ta petite région montagneuse, tu vas pas voir grand-chose. Mais tu peux, si tu t'intéresses disons, tu peux vraiment voir déjà les énormes dégâts que ça a fait.

Alixia : En tant que citoyen suisse, t'as l'impression d'avoir un rôle à jouer dans tout ça ?

David : disons que moi tout seul en tant que citoyen suisse oui j'ai un rôle à jouer qui est de donner l'exemple à d'autres citoyens ou à faire passer le message etc... mais moi tout seul, je ne vais pas changer le monde. J'en suis conscient. Et si y a pas une majorité vraiment dans le

monde qui se met à bouger, même si on est bien gentils, bien jolis, on veut montrer des choses. Si ça suit pas derrière, si y a pas vraiment une majorité du monde qui suit ces choses, ça va pas aboutir. Mais c'est bien de lancer l'exemple. Nous on est bien financièrement en Suisse, on peut lancer des projets, on peut, avec l'argent, éliminer de la pollution. Alors c'est à nous de montrer l'exemple. C'est pas d'abord à l'Afrique ou à d'autres pays qui ont des problèmes plus importants, j'estime, à montrer cet exemple-là.

Alixia : est-ce que tu as déjà entendu parlé de ces Hauts Sommets de la Terre et des COP pour le climat ?

David : oui

Alixia : en 2015, il s'agissait de la COP21 qui s'est tenue à Paris. A la fin de chaque COP, le but est d'arriver à un accord qui englobe en certain nombres de pays pour agir contre le changement climatique. A Paris, un objectif a été fixé de contenir l'élévation des températures en dessous des 2°C par rapport aux niveaux préindustriels. Est-ce que c'est un objectif que tu comprends et qui fait sens pour toi ? est-ce que ça te dit quelque chose ?

David : disons que maintenant que tu m'en parles, oui je vois un peu de quoi on veut parler. Mais comment est-ce qu'on peut réguler ça, régir ces trucs. C'est que des mots derrière du papier.

Alixia : du coup, tu le comprends comment cet objectif ? si on dépasse les 2°C, il se passe quoi à ton avis ?

David : si on dépasse les 2°C, les changements seraient de plus en plus irréversibles pour l'espèce humaine. On arriverait de moins en moins à faire le pas en arrière et à revenir aux bases qu'on avait à l'époque.

Alixia : t'aurais un exemple de conséquence à donner ?

David : inonder les villes ou les pays qui sont proches du niveau de la mer. Du coup, plus Amsterdam ! plus ce genre de choses.

Alixia : suite à ces inondations, tu vois une conséquence directe ?

David : une énorme migration au centre des terres qui va provoquer encore plus de bordel que ce que ça a noyé avant.

Alixia : on sait que le changement climatique est dû en partie aux émissions de gaz à effet de serre émises par l'être humain. Il existe plusieurs GES, pourrais-tu m'en citer un ou plusieurs ?

David :le mazout ?

Alixia : alors pas tout à fait. Mais en brûlant, il dégage un gaz à effet de serre en effet. Les voitures émettent ce gaz à effet de serre.

David : ...

Alixia : le CO₂. Ça te dis quelque chose ?

David : oui.

Alixia : ben c'est un gaz à effet de serre.

David : ok

Alixia : est-ce que la vapeur d'eau est un gaz à effet de serre à ton avis ?

David : certainement, sinon tu ne me le dirais pas comme ça. C'est ta question qui influence ma réponse haha.

Alixia : oui, c'est le principal

Entretien : Françoise et Henri Grand, 85 ans, 3 enfants

Alixia : que représente le changement climatique pour vous ? A savoir si ça s'apparente plutôt à une menace, une contrainte, une opportunité, rien du tout, autre chose ?

Henri : je vois ça comme une saloperie qu'on ne pourra pas contrecarrer et qui va conduire à la perte du globe dans 1 ou 2 siècles ou 3 j'en sais rien. Voilà. une pure saloperie, due à l'Homme en plus !

Alixia : est-ce que c'est un sujet qui vous préoccupe ?

Françoise : oui ça me préoccupe beaucoup

Henri : ça me préoccupe mais pas dans le sens que ça me cause des soucis. Parce que nous on va mourir et on ne le vivra pas probablement. Par charité pour les autres, je dirais que je les plains ces pauvres cons qui vont vivre ici dans 50 ans ou dans 30 ans d'accord. Préoccupé oui dans le sens, qu'est-ce qui vont faire pour faire marche arrière ? Non, c'est impossible à mon goût. Donc c'est foutu, donc vivons correctement et on va mourir nous, et les autres après nous...

Alixia : et pour vous qui vous sentez préoccupée, y aurait-il une émotion qui vous vient en tête par rapport à cette préoccupation ?

Françoise : je suis inquiète pour les enfants et les jeunes de façon générale. j'aimerais bien qu'on puisse trouver quelque chose pour contrer tout ça. Je pense que peut-être, mais ça m'étonnerait, qu'il y ait un revirement. Mais il en faudrait vraiment beaucoup. Ou alors, qu'on inventera quelque chose.

Alixia : avez-vous entendu parler des marches pour le climat et des mobilisations des jeunes qui se sont déroulées récemment ?

Henri : oui et on est 100% pour et on admire. On est contents qu'il y ait quelqu'un qui fasse quelque chose. On en parlait encore avec notre petite fille à midi. Mais par contre, je pense qu'il

n'y a pas assez de jeunes qui s'en occupent je pense. Il y a tellement de jeunes actuellement sur le monde que ceux qu'on voit manifester ne sont pas tellement nombreux.

Alixia : vous diriez que c'est une bonne chose pour quoi ?

Henri : d'abord, je trouve que ce sont les premiers concernés. Au moins ils réalisent qu'ils vont être concernés et ils commencent à se battre. Ou à se débattre. A essayer de se débattre. Ça c'est la première chose mais quelle était la question ?

Alixia : pour quelles raisons trouvez-vous ces marches bien ?

Henri : la première chose c'est que c'est les premiers concernés. La deuxième chose. A part les spécialistes, qui ont fait des avis depuis je sais pas, je suppose 50, 80, 100 ans, le GIEC, tout ça. A part ceux-là, tous ces cons qui sont au gouvernement n'ont rien fait, pratiquement rien sauf de vouloir faire de la croissance. Et alors, heureusement, il y a les jeunes qui prennent cette place aussi. Pas dans le sens que ça va les concerner mais dans le sens qu'il y a quelqu'un, au moins, qui fait quelque chose.

Alixia : à votre avis, la responsabilité incombe à qui pour agir contre le changement climatique ? à quel niveau ça se situe ?

Françoise : tout le monde

Henri : le fond de ma pensée c'est que s'il n'y a pas une gestion du globe, une seule monogestion, dans le genre dictature du globe, c'est foutu. Pour le climat il faut une dictature. Parce que de gouvernements en gouvernements, de pays développés, de pays sous-développés y a tellement de différences. Les sous-développés qui vont vouloir régater pour arriver. Les autres qui vont ralentir un peu mais pas beaucoup parce qu'ils sont contents de leur confort. J'ai l'impression que dans ce domaine, il faut un pouvoir général. J'ai de la peine à imaginer qu'il y ait un consensus général. Je pensais aussi une fois aux religions. Je me disais que si les religions se mettaient d'accord pour faire quelque chose. On ne les entend vraiment pas. Que le bouddhisme, l'islamisme, le protestantisme, le catholicisme, ces grandes religions. Y'aurait peut-être déjà là un pouvoir qui tirerait à la même corde. Et les gouvernements eux-mêmes. Y a qu'à voir maintenant. C'est chacun pour soi un peu prêt. J'ai peur que tout ça soit des coups d'épée dans l'eau qui servent à pas grand-chose. On peut pas dire que je sois défaitiste puisque j'ai l'impression d'être plutôt du côté réaliste que défaitiste. On verra. Enfin nous on verra pas mais bon.

Alixia : avez-vous l'impression de subir ou de voir les effets du changement climatique, ici, à Sion ? les effets que l'on pourrait relier au changement climatique

Françoise : ben oui. C'est plus du tout les climats que l'on avait.

Alixia : c'était comment avant ?

Françoise : disons que c'était plus équilibré. Maintenant, ça saute du coq à l'âne. Par exemple ce printemps ; un moment il fait chaud, un moment il fait froid. Y a de la neige puis y a tout d'un coup du chaud pendant quelques jours et après ça recommence. Et l'été dernier, il a fait beaucoup plus chaud que d'habitude.

Alixia : donc pour vous, le changement se traduit par un déséquilibre des saisons où il n'y a plus cette continuité ?

Henri : je dirais que c'est peu sensible chez nous, sauf sur les glaciers.

Françoise : ça aussi oui

Henri : autrement, c'est vrai qu'on a eu des canicules mais y a longtemps en arrière aussi.

Françoise : oui mais une fois par décennie.

Henri : mais là, au niveau des glaciers. On a beaucoup de glaciers ici donc s'il fallait dire quelque chose, je dirais que oui, ils fondent à grande vitesse et ça c'est sûrement parce qu'il fait trop chaud. Parce que le climat n'est plus comme avant et qu'il va du côté de la chaleur.

Alixia : est-ce que c'est quelque chose qui vous inquiète ? Sion se situe aux premières loges pour admirer les montagnes donc c'est quelque chose que vous pouvez voir tous les jours.

Françoise : c'est grave. Grave pour le monde. C'est grave pour la planète, pour le pays. Pour tous les pays d'ailleurs. On voit des pays qui commencent maintenant à être inonder. Il commence à y avoir des fuites contre le grossissement de la mer quoi.

Alixia : vous ressentez un sentiment particulier par rapport à ces changements ? vous avez vécu plus de changements que nous. Est-ce que ça suscite une émotion particulière ?

Henri : c'est un vaste programme. On a tendance à mélanger par exemple, la disparition de certains animaux, la disparition des insectes, à mettre tout ça sur le compte du climat. Je ne sais pas. C'est difficile à trier là-dedans. Mais les pesticides n'ont pas grand-chose à voir je dirais.

Françoise : pour la disparition des insectes oui.

Henri : dans notre histoire du climat, il y a d'autres raisons pour lesquelles les animaux et les insectes disparaissent. Personnellement, quand je pense à ça, ça me fait mal de voir, je dirais en 2065, presque plus d'eau dans les lacs artificiels et en 2090, les gens qui commencent à avoir soif. Sans compter avant les troubles et les guerres pour le combat pour l'eau que l'on peut imaginer. Ça, ça me fait peur parce que ça doit être... J'ai l'impression que cette planète sera épouvantablement inhospitalière, rien qu'à cause du manque d'eau par exemple. Nous, on est habitué à un tel confort avec de l'eau. Ça va peut-être venir petit à petit. Des restrictions par les États, par les gouvernements. On n'aura plus le droit d'ouvrir plus de 2, 3 fois le robinet dans la journée pour 10 litres chacun, des trucs comme ça. Mais ça me fait de la peine. C'est con de n'avoir pas réagi beaucoup plus tôt.

Alixia : vous diriez que les effets liés au changement climatique en Suisse se font déjà sentir, on va les ressentir d'ici 5-10 ans ou ce sera plutôt dans 50 ans ou plus ?

Françoise : bien avant à mon avis. J'ai l'impression que c'est un processus qui va probablement en s'accéléralant. Une chose entraîne l'autre. J'ai l'impression que ce sera bien avant qu'il y aura des mesures, obligatoirement coercitives. Ici, en Suisse aussi.

Henri : je trouve que la raison ne peut que s'accélérer. Je connais pas trop, je ne suis pas un scientifique du climat mais d'après ce qu'on a dit, les choses qu'on lit, depuis pas mal d'années, comme je comprends, c'est toujours l'effet de serre dont on parle, grosso modo. Et si j'imagine l'effet de serre, je peux pas imaginer que ça va régresser, quoiqu'on fasse mais ça va que s'accroître parce qu'on ne va pas diminuer de beaucoup les usines à charbon, on ne va pas diminuer les pétroliers, on va pas diminuer les vols d'aviation, on ne va diminuer toutes les voitures et tout ce qui produit, sauf les voitures électriques, bon, mais pour produire une voiture électrique, il faut aussi émettre du gaz carbonique et des tas d'autres choses. Donc je vois toute une série de populations qui vont vouloir avoir de la croissance, qui vont vouloir, en somme, nous imiter. On va pas vouloir peut-être aller au confort des suisses mais peut-être quand même les africains voudront être au confort des français. Et nous, on ne va pas trop vouloir lâcher le nôtre donc ça ne peut qu'empirer, empirer, empirer. Tout ce qui cause le réchauffement, je pense que c'est le réchauffement qui va tout foutre en l'air. Le climat, tout ça, ça vient du réchauffement. Ça va s'accroître.

Alixia : je n'ai pas pris les questions dans l'ordre. Je fais donc un petit retour en arrière. Le changement climatique est-il un sujet dont vous parlez avec votre entourage, votre famille et vos amis ? A quelle fréquence en parlez-vous ?

Françoise : entre nous deux, pas tellement mais bon, en tout cas, moi j'en parle souvent avec des personnes que je connais.

Alixia : avez-vous l'impression que c'est un sujet dont les gens ont plaisir à discuter ? Vous trouvez facilement des interlocuteurs pour parler de ça ou vous avez plutôt l'impression que ça embête les gens de parler de ça ?

Françoise : y a genre de l'inquiétude disons.

Henri : je dirais qu'on n'en parle, finalement, pas tellement parce que les gens avec lesquels on parle, admettons ceux de la maison, ici on parle d'autre chose. Les copains, on avait une petite bouffe avec les copains de notre âge, on a parlé de tout, mais en tout cas pas du climat. Devant notre petite bouffe, après avoir même bu quelques verres, on n'a pas parlé de climat. Nos petits-enfants, oui, une fois ou l'autre, une ébauche. Il me semble qu'on n'en parle pas tellement. En tout cas, on n'est pas des militants non plus. Quand on nous questionne, comme vous, on répond

peut-être ce que l'on pense mais non. Je dirais qu'on n'en parle pas assez par rapport à ce qui faudrait. Il faudrait ouvrir sa gueule largement. Crier

Françoise : mais ça sert à rien. Je pense que c'est aussi dans le système politique que ça devrait changer.

Henri : je sais pas sortir, être militant. Faudrait être militant. Faudrait que chacun devienne un militant du climat. Ça va peut-être retarder un peu mais ça va pas arrêter.

Alixia : je me tourne vers vous. Vous parliez à l'instant du rôle des politiques. Ils devraient montrer l'exemple selon vous ?

Françoise : ce n'est pas une question d'exemple. Ces multinationales qui ont de telles fortunes et qui vivent de ça pratiquement (sous-entendu des ressources fossiles et polluantes). Les gouvernements n'ont pas la force je crois ou pas la possibilité de les arrêter. C'est ça que je trouve dramatique. Parce que de toute façon, ils font ce qu'ils veulent à peu près dans le monde économique. Les scientifiques ne font pas le poids à côté à moins que ce soit pour favoriser encore plus leurs combines à eux mais j'ai l'impression que c'est de ce côté-là que ça devrait commencer à bouger. C'est-à-dire, éventuellement une dictature qui prend des mesures carrément drastiques comme ça. Mais sans ça, les gros trusts et tous ceux qui transforment tout en finance, je ne sais pas qui peut les stopper.

Henri : moi j'ai l'impression que les gouvernements qui se mettraient à être un peu trop drastiques, seraient vite déboulinés. A moins qu'il y ait vraiment une communication extraordinaire, que chaque citoyen pense qu'il est obligé de suivre ça sinon il est foutu. Mais comme ça se passe à long terme, j'ai l'impression que les gouvernements ne veulent pas trop inquiéter les gens, pas perdre aussi leur place en étant trop virulents. Ils sont plutôt laxistes, même tout à fait laxistes parce que ça fait longtemps qu'on sait qu'on va dans le mur mais il n'y a pas grand-chose qui se fait. Je dirais que les gouvernements sont tout à fait laxistes. Comme j'ai vu sur un truc il n'y a pas longtemps, un truc de petites histoires du collège, les gouvernements devraient dire : "jusqu'à maintenant, on a été laxistes, maintenant mes petits amis concitoyens, on va être laxatifs. Ça va chier ! " J'avais lu ça quand un maître de classe avait dit à sa classe : "jusqu'à maintenant j'ai été laxiste, mais à partir de maintenant je vais être laxatif". Mais non, j'ai l'impression que les gouvernements ne veulent pas trop attaquer ce sujet parce qu'ils risquent d'être trop ou pas assez et ça ne sert pas à grand-chose. Ou trop dur et la population va mal accepter si elle n'est pas vraiment super bien informée. C'est l'éducation qui, je pense, doit partir à grande vitesse. Qui doit tourner à grandes vitesses.

Alixia : A votre avis, les gens sont-ils bien informés concernant la question climatique ?

Françoise : non je ne pense pas.

Henri : je pense qu'ils sont suffisamment informés du problème qui existe. Mais je ne sais pas comment les gens comprennent ce problème. C'est pas très facile à expliquer. Une partie des gens disent que c'est probablement de l'intox, ils vont un peu trop loin. Pas tellement de gens comprennent la chimie du gaz carbonique, de l'azote, des hydrocarbures, tout ce cheni. Pas tellement de gens comprennent ça.

Alixia : et vous, vous arriveriez expliquer pourquoi vous avez l'impression que les gens ne sont pas suffisamment informés ?

Françoise : j'ai l'impression que ça va mieux d'un côté parce qu'il y a de plus en plus de gens qui sont formés, éduqués, qui vont dans des écoles etc... ceux-là sont plus conscients que les autres, c'est normal. Si t'as pas un petit peu de renseignements sur la marche du monde, tu vis pour toi dans ton coin et tu fais ce que tu peux autour de toi.

Henri : ça a l'air d'être des informations (sur le changement climatique) tellement gentilles. Je ne sais pas moi. Il faudrait que ça soit dit de manière catastrophique.

Alixia : vous diriez que l'urgence climatique n'est pas bien exprimée ?

Henri : oui. Ça ne ressort pas des articles que l'on lit. Ils disent que peut-être. J'ai ce mot GIEC mais je sais même pas ce que ça veut dire.

Alixia : c'est le groupe intergouvernemental d'experts pour le climat le GIEC.

Henri : ah oui voilà. Effectivement, ils disent que ça ne va pas aller, on court à la catastrophe et ça. Mais je ne sais pas. Il n'y a même pas un immense titre à la une.

Françoise : ils devraient préconiser des mesures pour les individus, les pays, les gouvernants. Tandis qu'ils ne préconisent rien vraiment, à part dire d'arrêter de faire trop de consommation, de rejeter trop de CO₂. Des trucs comme ça larges, mais pas des choses pratiques qui pourraient être transformées dans la vie courante. A part ne pas prendre trop la voiture, ne pas prendre trop l'avion. Il faudrait dire ça dans un style un peu plus général ou alarmiste. Parce que comme ça, il ne se passe rien ou presque rien.

Alixia : par exemple, est-ce que vous trouveriez ça normal, au nom du changement climatique, que le gouvernement impose un certain nombre de restrictions ou un certain type de comportement aux citoyens, au nom du changement climatique ? vous trouveriez ça justifié ?

Françoise : oui. Mais avec quel succès ?

Henri : je comprendrais. Je ferais probablement ce que le gouvernement demanderait, si le gouvernement faisait savoir aussi que la moitié de sa tâche est de convaincre les autres gouvernements et l'autre moitié de la tâche, convaincre ses administrés d'accord. Mais au moins une moitié de la tâche de convaincre les autres gouvernements pour se mettre ensemble, pour faire un truc européen et ensuite un truc intercontinental et tout. Un gouvernement qui

dirait “faites ci, faites ça en Suisse parce qu’on veut agir pour le climat“, je dirais : “cause toujours mon lapin“. Tant que la France, l’Allemagne, la Chine, les États-Unis, ne sont pas là, je préfère vivre mes dernières années correctement et bien. Tant pis, je suis de toute façon foutu.

Françoise : Trump et son équipe nient le changement climatique.

Henri : alors si notre gouvernement dit aux États-Unis et à Trump : “venez, ici ou on va chez vous et on va parler du climat. Là il faut qu’on n’en parle“. Peut-être que le peuple suisse, s’il sentait ça, il serait peut-être beaucoup plus avec son gouvernement en disant : “bon, nous le faisons, nous allons leur montrer qu’on peut faire mieux“. Plutôt que d’aller payer et acheter des droits de polluer. Alors ça c’est la grosse connerie de la Suisse. L’achat du droit de polluer. C’est vraiment tout ce qu’il y a de plus logique parce qu’on a du fric. Le gouvernement devrait supprimer ce truc.

Alixia : avez-vous entendu parler de ces COP, ces conférences des parties pour le climat. En 2015, elle s’était déroulée à Paris sous le nom de COP21. Y a eu des Hauts Sommets de la Terre aussi pour essayer de trouver des solutions pour régler le problème du changement climatique. Vous en avez entendu parler, que ce soit dans les journaux ou à la télévision ?

Françoise : pas tellement.

Henri : le terme de COP21 j’ai entendu mais je ne sais pas ce que c’est. Et le protocole de Kyoto j’ai entendu, je sais que ça a avoir avec le climat mais j’ai pas cherché les détails.

Françoise : on ne connaît pas les détails.

Henri : faut dire qu’on a de la peine à suivre. Bon il faudrait peut-être lire d’autres journaux. On n’est pas abonnés au Monde ou à d’autres journaux internationaux qui ont des articles de fond corrects. Nous, on se tient au courant, un peu rapidement tous les jours parce qu’on mange, le soir, devant la télé à l’heure des nouvelles pour savoir un peu ce qu’il se passe dans le monde. Alors il est sûrement passé sous les yeux des trucs de la COP21 mais qu’on a oublié. Si beaucoup de gens sont comme nous, on peut pas être motivés si on voit aussi peu de choses écrites avec des grosses lettres CATASTROPHES, LISEZ ÇA VOUS VERREZ, VOUS NE SEREZ PLUS COMME AVANT ! On n’est pas motivés. Ce n’est pas parce qu’on ne voudrait pas mais parce qu’on ne nous motive pas je pense. Il doit y avoir quelque chose pour motiver les gens. Pas seulement les vieux. Les vieux peuvent dire “après moi le déluge“ et claquer dans 2 ou 5 ans. Mais toute la population qui bosse, qui consomme, qui pollue aussi, je crois qu’elle n’est pas motivée.

Alixia : vous auriez une explication à cela ?

Henri : vous êtes motivée vous ?

Alixia : je vous avoue que depuis que je fais ce travail, beaucoup moins. On va dire que c'est un petit passage à vide.

Alixia : du coup vous arriveriez donner une raison au fait que les gens ne soient pas plus motivés ?

Françoise : parce qu'ils ne sont pas vraiment au courant dans les moyens qui leur sont donnés de faire quelque chose là contre. On se sent impuissant, on ne peut rien faire quoi. C'est pas en allant 1 fois de moins à l'étranger que l'on va sauver la planète.

Henri : je pense que pour la population en général, à part les moyens des médias, écouter la télé ou lire le journal, le seul moyen, peut-être efficace, de toucher une partie de la population, c'est ceux qui vont encore à l'église ou dans les temples. Enfin les religions. Si les religions voulaient bien empoigner ce problème, elles pourraient faire passer le message. Ce serait un moyen, pour ces religions, de se racheter en disant : " Dieu a construit la planète et on est en train de foutre en l'air ce que Dieu a construit. Ça ne se fait pas, il faut faire attention à l'eau chaude, la voiture etc..." plutôt que de raconter des conneries sur l'enfer et le ciel et des trucs comme ça, ils devraient quand même s'occuper de trucs plus réalistes. Là ils ont une voix, ils ont une chance d'être cru, au moins par une partie de la population qui pratique encore. Y'en a plus beaucoup. Le reste, les médias, on ne voit pas tellement dans les médias. Peut-être qu'il faut choisir un média qui s'occupe de ça, peut-être un journal du climat, on pourrait s'abonner à ça. Je sais pas si ça existe ou pas.

Alixia : il existe un journal qui s'appelle La Revue Durable et qui traite de ces questions si jamais. C'est un journal fribourgeois je crois.

Françoise : on enlève encore maintenant tous les soutiens papiers et tous les gens ne sont pas sur l'ordinateur. Surtout pas notre génération ni celle, peut-être tout de suite après. Que tout devienne numérique.

Alixia : ce magazine, La Revue Durable est un magazine papier si jamais ça vous intéresse.

Henri : je ne sais pas ce que pense les gens mais ça ne m'étonnerait pas que dans l'esprit de la plupart des gens, ils soient concernés un tantinet par le climat mais je suis tellement persuadé que si on veut faire quelque chose, la seule chose à faire c'est de la régression. On est maintenant en croissance, et il faut faire de la régression. De la décroissance en tout si on veut essayer de faire quelque chose. Alors dire à une population florissante "halte, il faut décroître". Ça va pas. J'ai l'impression qu'un peu tous les gens, quand ils pensent au climat, se disent de ne surtout pas y penser parce que si je veux être logique avec moi je dois décroître. C'est en quelque sorte une antithèse. Une antithèse économique, social, gouvernemental, architecturale, numérique. C'est un mot d'ordre qui va à l'inverse complet de tout ce vers quoi on va.

Alixia : merci beaucoup.

Entretien : Pauline, 30 ans, indépendante, pas d'enfant

Alixia : que représente le changement climatique pour toi ? A savoir si tu considères que c'est quelque chose de plutôt menaçant, une opportunité, quelque chose d'inquiétant, qui qui t'indiffères, quelque chose de contraignant ?

Pauline : pour moi c'est pas quelque chose de menaçant. Par contre, c'est quelque chose que l'on doit prendre au sérieux dans le sens où je ne crois pas forcément au fait que le monde va s'éteindre à cause de notre impact carbone sur le monde ou à cause de la pollution etc... Par contre, je suis la première à défendre le fait que l'on doit être beaucoup plus respectueux de la planète sur laquelle on vit. Pour moi c'est un point essentiel et j'ai l'impression qu'on n'en parle beaucoup plus récemment mais j'ai eu la chance d'avoir toujours baigné un petit peu dans ces valeurs là quelque part, donc c'est quelque chose qui est intégré depuis longtemps. C'est même pas tellement un questionnement. C'est quelque chose d'hyper logique et naturelle. Ça ne devrait même pas être quelque chose qu'on doit mettre en avant. Ça devrait être déjà complètement intégré dans notre façon de faire quotidienne.

Alixia : tu as dit que tu as l'impression qu'on en parle plus récemment ? qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Pauline : les gens ont commencé à s'alarmer. En fait, la notion de développement durable existe depuis plusieurs dizaines d'années mais j'ai l'impression que récemment, il y a eu un espèce de mouvement plus global, une espèce de prise de conscience plus globale et que du coup, il y a forcément des mouvements extrêmes qui se mettent en place, avec des survivalistes, des gens qui disent que le monde va s'éteindre. Enfin, des choses alarmantes et dans un sens, c'est peut-être une bonne chose parce que ça nous pousse à agir de façon plus radicale. Après, je suis plutôt pour voir les choses de façon constructive, donc le prendre comme une opportunité.

Alixia : pour toi, le changement climatique est quelque chose qui doit être alarmant pour les gens ou pas plus que ça ?

Pauline : il doit être alarmant. Pas de façon angoissante ou sous forme de peur, à mon avis. Il doit être alarmant dans notre changement de comportement. Ça veut dire qu'il y a une urgence, vraiment. Là je pense que c'est hyper évident. Il y a une urgence à changer notre façon de faire et ça va du consommateur, individuel, des ménages, à surtout et beaucoup, aux grandes entreprises, aux grandes multinationales et au monde politique parce que finalement, c'est eux qui ont le plus grand impact. Donc à mon avis, il y a une urgence à changer notre façon de vivre

et de consommer. Mais ça ne doit pas être fait dans une dynamique de peur et d'angoisse. Ça doit être fait dans une dynamique, juste de respect et de reconnexion à la terre en fait.

Alixia : est-ce que le changement climatique est un sujet qui est récurrent dans tes conversations avec ton entourage, ta famille ou tes amis ? A quelle fréquence en parles-tu ?

Pauline : c'est quand même assez fréquent. Alors nous, on en parle depuis tout petit en famille. On a roulé en voiture électrique depuis qu'on est tout petits, on a des panneaux solaires devant notre maison familiale. Donc c'est une thématique dans laquelle on a un baigné depuis qu'on est tout petits. Mais par, c'est vrai qu'avec mes amis, c'était pas forcément un sujet de conversation quand j'avais 15 ou 20 ans. Alors que maintenant, ça a pas mal changé j'ai l'impression. C'est de nouveau lié à cette espèce de prise de conscience plus marquée. C'est vrai que maintenant, on en parle beaucoup plus fréquemment et de nouveau, y a des gens qui viennent avec des théories très alarmantes et très angoissées. De nouveau, j'essaie de venir avec mon approche des choses, dans une notion constructive. Je pense qu'on s'est beaucoup enfermé aussi dans une bulle de consommation matérialiste et je pense que c'est même dans notre santé psychique. Ça va peut-être même au-delà du changement climatique. Il y a toute une notion très individuelle où on s'est un peu déconnecté de notre terre et de où on vit et je pense que ce serait bénéfique aussi pour nous, en tant qu'individu et forcément pour la planète.

Alixia : tu dirais que cette prise de conscience récente est due à quoi ?

Pauline : je pense qu'il y a toute une série de facteurs. Il y a une chose qui est assez certaine c'est que. Bon, j'ai mon commerce qui défend assez ouvertement des valeurs de développement durable, mais de façon profonde et véritable, c'est-à-dire que j'en fais pas un argument marketing. C'est vraiment la base et la colonne vertébrale de mon projet. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup d'entreprises qui ont vu l'opportunité. De nouveau, je sais pas d'où ça vient à la base, mais des entreprises qui ont vu un certain intérêt pour cette cause là et du coup qui on en fait un argument marketing. Et c'est pas forcément consistant derrière. Mais ça, ça a renforcé, en tout cas, la dynamique. C'est-à-dire que du coup, il y a tout un marketing qui est lié à la prise de conscience de notre impact sur le monde. Ça, ça a accéléré le processus. Après, je pense que la prise de conscience, de nouveau, on est peut-être arrivé à un extrême de consommation de pollution. Un extrême matérialiste et où tout d'un coup, y a un moment où le corps humain, psychique et matériel et la planète ne peut pas accepter plus que tant. Peut-être que tout d'un coup, on a pris conscience de ça. Par quels biais je ne sais pas mais en tout cas, ça s'est répandu de façon assez exponentielle ces dernières années.

Alixia : as-tu l'impression, ici en Valais, de ressentir, de subir ou de voir les effets qu'on pourrait lier au changement climatique ?

Pauline : j'ai tendance à me situer un petit peu entre mon papa qui est ingénieur et vient du milieu scientifique. Il m'explique beaucoup de choses et on a plein d'idées reçues aussi souvent sur ce que c'est que le changement climatique. Alors on parle de fonte des glaciers par exemple. Alors ça c'est des phénomènes observables donc ça je trouve que ce serait par exemple, un bon exemple chez nous, en Valais, d'un impact réel du changement climatique. C'est indéniable. Après, lui, il est par exemple plus mitigé en disant qu'il y a aussi des périodes où, naturellement, il y a eu des périodes glaciaires, y a eu des périodes de réchauffement et ça alors c'est aussi couplé à notre activité mais ce n'est pas que l'impact de notre activité. Donc il faut nuancer un petit peu, je pense, les propos. Après, ça m'a peut-être plus marquée à d'étranger. J'ai fait pas mal de voyages dans des pays en voie de développement où on voit des déchetteries énormes, dans les quartiers où la pollution est beaucoup, beaucoup moins bien gérée que chez nous et où je pense que les dégâts sont autrement plus graves. Après, c'est pas pour autant qu'il faut s'arrêter là en Suisse. On est déjà bien, je pense, mais il y a encore beaucoup de choses à faire. Dans l'impact, c'est vrai qu'on a l'impression, chaque année, d'entendre le même discours "oui mais cette année il fait chaud plus longtemps ou l'hiver a duré plus long ou il a fait froid plus longtemps ou on n'a jamais vu ça, autant de pluie ou des catastrophes naturelles etc... qui arrivent dans le monde. Des Tsunamis...". J'ai pas suffisamment de connaissances pour juger ça mais j'ai l'impression que ça a quand même toujours été présent dans le processus planétaire. Alors de nouveau, c'est pas pour autant qu'il ne faut pas faire un effort car notre impact compte aussi. Mais il faut nuancer le propos quoi.

Alixia : est-ce que tu as entendu parler des marches et des manifestations pour le climat ?

Pauline : oui

Alixia : as-tu participé à l'une d'entre elles ?

Pauline : alors non. J'ai pas participé. Je pense que c'est une bonne chose parce que ça permet de mobiliser des gens. Sur le fond, je suis pour. Je pense que ça permet de secouer un petit peu des fois, de donner un coup de pied dans la fourmilière, de taper du poings sur la table. Par contre moi, à titre personnel, je suis plus dans des petites démarches concrètes et quotidiennes, et c'est mon apport à l'édifice. Du coup, je suis moins dans le militantisme et plus dans l'action concrète et quotidienne.

Alixia : ces marches, est-ce que ça a suscité quelque chose en toi ? le fait de voir cette mobilisation. Est-ce que ça t'a fait quelque chose, en positif, en négatif, en rien du tout ?

Pauline : je pense que j'étais particulièrement bouleversée par les étudiants qui décident de courber les cours et d'aller marcher dans la rue. Là, je trouve que c'est très fort en fait. Les marches, au niveau étudiants, je pense que c'est là qu'il y a le plus d'impact. De un, parce que

c'est la jeune génération et ce sera le futur de demain donc c'est bon signe. Ça veut dire qu'il y a une prise de conscience assez vite. Je ne me souviens pas, en étant jeune, en étant au collège, avoir eu des moments où... Enfin, c'est une période de la vie où on est très amis, sorties etc... où on se préoccupe assez peu du monde. Et là je vois les jeunes de maintenant qui, j'ai l'impression, sont beaucoup plus engagés et beaucoup plus conscients de cette thématique-là. Nous, on l'est déjà, peut-être, un peu plus que nos parents et voilà, ça va en se renforçant. Et ça c'est touchant oui vraiment. Ça, je trouve ça génial. Et quand je vois qu'il y a des recteurs de collège qui punissent des étudiants à cause de ça, je trouve vraiment absurde et complètement injuste et ça prouve clairement quelque chose.

Alixia : est-ce que tu dirais qu'il y a eu un avant et après le début de ces marches en termes de préoccupation ? As-tu l'impression que ce début d'année 2019, par rapport à 2018 a modifié quelque chose chez toi ? en termes de préoccupation, de prise de conscience ou d'actions ?

Pauline : l'impact de ces marches sur ma façon de voir les choses tu dis ?

Alixia : oui

Pauline : un regain de préoccupation clairement oui. Déjà ces marches ça en fait parler (du changement climatique), les médias relayent donc c'est une bonne chose parce que ça étend la prise de conscience. Alors ça peut être aussi très clivant. C'est-à-dire que c'est toujours, un peu, à double tranchant le militantisme. Des fois, j'ai l'impression que, peut-être que je me trompe mais, les gens qui vont marcher c'est des gens déjà convaincus et que ça aura peut-être plutôt un effet inverse sur les gens non convaincus. Moi ce que j'aime bien c'est aller chercher les gens qui se situent un peu sur le fil et qui sont un peu entre deux ou qui n'ont pas vraiment d'avis et de leur proposer des choses concrètes pour les tirer dans le bon sens. J'ai l'impression, à mon échelle, que ça a plus d'impact. Après, dans tous les cas, c'est une bonne chose. Mais ça peut aussi créer cet effet de ceux qui disent : "oui mais bon, on n'est pas en France, on va pas commencer à faire des grèves". Enfin, on entend beaucoup ce genre de réaction, quand même. Du coup, ça peut avoir un effet inverse envers ces personnes-là. Après on peut dire, et c'est assez juste, que les personnes bornées le resteront et que ça sert à rien de mettre son énergie sur ces personnes. De nouveau, ma façon de faire c'est plutôt de proposer des petites actions concrètes et d'essayer d'aller chercher les gens qui sont, un petit peu mitigés. De les faire basculer du bon côté quoi.

Alixia : au niveau des actions et des mesures à prendre pour lutter contre le changement climatique, tu dirais qu'elles se situent à quel niveau ? au niveau individuel, au niveau des entreprises, des institutions, des politiques, des autres pays, autre chose ? et à quel degrés ?

Pauline : ça c'est quelque chose d'assez frustrant quelque part parce qu'on sait pertinemment que ceux qui peuvent vraiment faire la différence, ceux qui ont peut-être le 80 ou le 90% de l'impact, c'est les quelques grosses multinationales et les quelques politiques des pays clés donc peut-être les États-Unis, la Chine etc... Et que finalement, tous les efforts réunis des individus et des ménages ne vont jamais être à la hauteur de ces grands pools de notre changement. Du coup, ça c'est un frustrant mais on doit continuer à montrer l'exemple quoi. Je pense que plus il y a de masse critique, plus on aura de poids aussi pour forcer les grosses institutions à changer les choses et à faire différemment.

Alixia : au niveau de l'individu, pour toi, il a un rôle à jouer ?

Pauline : oui clairement. C'est une petite goutte plus une petite goutte mais c'est essentiel. De nouveau, je pense que c'est aussi lié à notre équilibre personnel. Je pense qu'on doit un peu revoir notre façon de faire et notre façon de vivre. On est un petit peu arrivé un peu au pied d'un mur et qu'on ne peut pas aller plus loin parce que sinon, ça risque de faire des blessures assez graves. Et je pense que dans ce sens-là, il y a une urgence. De nouveau, par respect et par bienveillance envers notre planète et de 2, par un respect pour nous en fait. Donc oui il y a vraiment une action à mener au niveau individuel. Après, il faut réussir à dealer ça, cette conscience-là, avec le fait que tant que les grosses institutions ne vont pas bouger, ça va être difficile parce ce qu'on ne pèse pas très lourd.

Alixia : est-ce que tu pourrais me dire, la première émotion qui te vient à l'esprit quand tu entends parler de changement climatique.

Pauline : ah c'est dur. Je dirais engagement. Je pense que c'est ça. C'est une question de responsabilité peut-être plus encore. Je pense que c'est une responsabilité de chacun d'entre nous de se sentir concerner et pas juste pour une question marketing. Vraiment juste parce que ça paraît tellement logique. Ça devrait être tellement ancré en nous dès le départ. Et je pense que ça l'est en fait au départ, mais qu'on le perd avec le temps. On le perd avec le formatage, avec ce qu'on nous raconte, notre mode de vie. Essayer de garder cet ancrage de base qu'on a. c'est une évidence. On vient de la Terre. C'est sûr.

